LETTRES LITHUANIENNES

OU

CORRESPONDANCE DE DEUX AMIS HABITANS DES BORDS DE LA PIYCZ DANS UNE CONTRÉE DE LA LITHUANIE.

Avec Quelques Remarques rapides sur Vilna.

DEDIÉES A LA PRINCESSE JULIE DE RADZIWIL-ANNOPOL.

Par le Chevalier de BOUDON.

Jendrzejoski

VILNA

CHEZ JOZEF ZAWADZKI IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITE IMPERIALE.

1809.

EPITRE DÉDICATOIRE
A
LA PRINCESSE JULIE
DE RADZIWIL-ANNOPOL

PRINCESSE

Il me paroît de toute justice qu'un bien quelconque retourne à sa source. Je vous dois la première jdée de ces lettres. Je les ai, en quelque manière, composées sous vos yeux. J'y ai fait usage de pensées et d'éxpressions recueillies de vos entretiens, ou prises dans ceux de vos écrits qui me restent encore. L'heurex naturel de votre caractere m'a fourni le modéle des sentimens éstimables dont j'ai entrepris de former celui de *Clémence*; des qualités jntéressantes dont j'ai

voulu l'embellir: ou pour vous parler sans détour, j'ai éssayé de peindre dans ces lettres, ce que j'ai admiré de beauté dans votre âme, de bonté dans votre Coeur, de grâces et de culture dans votre ésprit: c'est à ces tîtres que je vous en offre L'hommage.

A tous les droits que vous aviez déja, Princesse, à cet ouvrage, se joint un puissant motif de ma part de vous le dédier; celui d'jntérêt D'auteur. En le fesant paroître sous les auspices de votre mérite et de votre nom, je lui assure un accueil favorable de la part du public.

Peut-être, ai-je disposé assez heureusement les événemens de cette correspondance, par la raison qu'étant supposés pour laplûpart, j'ai pû les manier à mongré. Je ne pouvois éspérer le même bonheur à l'égard des sentimens dont la

peinture ne sauroit admettre les combinaisons de la symêtrie : jls veulent être fidélement rendus. Je pourois ajouter contre ma propre entreprise, qu'ils n'offrent plus le même jntérêt, aussitót qu'il est reconnu que l'imitation n'a pu atteindre à la perfection du modéle.

Ceux qui connoîssent toute la beauté de votre âme, Princesse, ne seront que trop bien fondés à dire; que bien loin de l'avoir montrée telle qu'elle est, j'ai crayonné à peine, ce qui méritoit d'être gravé de main de maître ; et que dans cette partie de mon ouvrage, je suis resté bien au dessous de mon sujet.

Mais ceux là, s'ils sont aussi rigoureusement justes que critiques éclairés, conviendront sans hésiter, qu'il n'appartenoit qu'a une plume jnfiniment délicate et presque di-

vine, d'exprimer dignement les qualités attachantes de votre âme douce, sensible, que la nature semble avoir formée pour l'amitié, en même temps que de Concert avec l'éducation la mieux soignée, elle l'a disposée à l'éxercice de toutes les vertus: qu'il eut fallu la touche gracieuse de *L'albane* pour peindre les charmes de son jmage que l'on retrouve dans cette douceur de moeurs, dans ce ton aimable de modestie, dans ces grâces naïves qui préviennent partout en votre faveur; et que ce n'eut été qu'avec des traits de feu, que l'on eut pû tracer le caractere de votre coeur brûlant d'amour pour sa famille et son pays.

Bien convaincu que je lutterois envain contre des difficultés de cette nature, j'aurois renoncé à une entreprise à la quelle le bon-

heur d'un succès assuré appeloit une main plus habile que la mienne, si le tendre souvenir des temps heureux passés dans votre société et celle de votre jntéréssante famille, ne m'avoit servi d'encouragement à la composition de cet ouvrage que je destine à être dans les mains de vous tous, un monument durable de mon attachement et de ma reconnaissance.

Aimez quelque fois, Princesse, à retrouver mes sentimens d'amour pour annopol, et l'ardeur de mon zéle pour tout ce qui jntéresse votre personne, dans mon entreprise de ces *lettres lithuaniennes*, et des *Annopolines* que ma plume vous a égallement consacrées: jl me sera doux d'éspérer qu'après que je ne serai plus, je vivrai encore dans votre mémoire.

Lors que la main du temps m'au-

ra conduit au dernièr terme de la vie, je desire que l'on grave sur ma tombe :

Il vécut honoré des bontés de la Princesse Julie et de sa bienveillante famille.

Il les aima tous tendrement et fit des voeux pour leur bonheur jusques à son dernièr soupir.

Je suis avec respect

Princesse

Votre très humble

et très obéissant serviteur

Le Chlier de Boudon.

LETTRES LITHUANIENNES.

LETTRE PREMIERE.

DE CLEMENCE A LEON.

Il est quelquefois des devoirs bien pénibles pour l'amitié. Vous venez d'en faire une bien triste épreuve. J'en frémis pour votre santé que des maux sans nombre ont déja bien affaiblie.

Vous savez bien, trop malheureux ami, que je n'ai pas attendu pour partager vos peines, le coup funeste qui vient de nous accabler tous les deux à la fois. Dans tous les événemens qui vous ont été ou contraires ou favorables, mon coeur n'a jamais cessé de faire cause commune avec le vôtre.

Epargnez moi, mon digne ami, jusques au moindre détail du triste moment où vous

avez recueilli les derniers et touchans adieux d'une amie si digne de toute notre affection et de tous nos regrets. Mon coeur se d'echire à la seule pensée de cette séparation d'ont la triste jmage me poursuit par tout et m'a fait perdre le repos.

Nous voilà bien véritablement deux orphelins: vous, d'une amie vraie qui pouvoit seule adoucir la rigueur de votre destinée; par le zéle de l'intérét qu'elle prit toujours à votre bonheur, moi, d'une Minerve qui veilloit sur mon coeur; et me conduisoit à la vertu et au bonheur, par son éxemple et ses salutaires conseils. Dieu veuille que je retrouve ce vertueux mentor d'ont la tendresse et les soins ont pénêtré mon ame d'une reconnaissance eternelle .... Mais où m'égarent mes Voeux! helas! j'ai perdu jusques à l'éspérance de revoir ce guide fidelle .... pardon, mon ami, si je m'arrête: mon coeur oppressé a besoin de respirer un peu. Il me faut recueillir de nouvelles forces pour être en état de reprendre la plume ....

Le funeste évenement qui nous fait gémir l'un et l'autre, vous rattache sans doute à votre pensée favorite. Je loue votre projet

devous choisir une demeure d'ont la situation un peu à l'écart, vous laisse jouir dans le silence, de la tristesse de votre âme; et même de toute votre douleur.

Je ne vous débite point un paradoxe. Les prétendues distractions que l'on croit faussement rencontrer dans le monde, ne sont recherchées que par les coeurs vides et frivoles dont elles sont le digne refuge. La sagesse, dans les momens de disgrace, se recueille au sein de la retraite. C'est là seulement, qu'une sorte de douceur vient se mêler aux peines, dans le coeur de l'homme qui a de la force et de la vertu. Avec quel soin mon incomparable mentor, semoit dans mon âme, ces précieuses maximes, si importantes pour la conduite et le bonheur de la vie.

Je crois que nous voilà à peuprès d'accord sur votre projet d'une situation solitaire dont vous voulez faire choix, pour y placer ce que vous appellez votre hermitage. Je ne vous demande aucnn détail de ce que vous méditez soit à l'égard de l'ensemble, soit à l'égard des distributions intérieures de cette retraite champêtre. Je dois m'attendre que tout y sera conforme à la sagesse de vos

desirs, et que l'on reconnoîtra dans toutes ses parties, la délicate simplicité de votre goût. Mais si par un oubli ou une erreur dont je ne puis soupçonner votre âme sensible, vous n'y aviez point ménagé un accès facile a l'amitié et à la confiance, j'irois, oui j'irois l'y établir moi-même, quelque témérité qu'il y eut de ma part, à porter une main profane sur l'entreprise d'un sage. Vous ne m'auriez pas soupçonnée de recéler dans mon âme une semblable résolution, n'est-ce pas? n'en soyez ni faché ni surpris. Je voulois seulement vous dire que s'il le falloit, je ravirois votre amitié et les secours devos sages conseils, avec la même ardeur dont il faut s'animer pour ravir le ciel, lors qu'on desire véritablement l'obtenir.

LETTRE II.

DE LEON A CLEMENCE.

Quelle est donc l'éxcellence et la générosité de votre coeur qui accablé de ses pro-

pres maux peut encore s'affliger de ceux d'autrui; qui est capable d'allier à la douleur d'une perte irréparable, les sollicitudes de l'amitié. Le mien reprend du courage à la seule pensée des soins généreux dont vous entreprenez d'adoucir le sentiment d'une perte qui nous est commune. Vous étes bien éloignée d'avoir à éspérer de ma part, les mêmes motifs de consolation. Je n'ai que du zéle à vous offrir, à la place de cette sagesse éclairée qui, nourissoit votre ésprit d'instructions solides, et traçait à votre jeune coeur, le chemin de la vertu. Que je vous trouverois à plaindre, si je ne savois que votre mentor vous a laissée en état d'ètre vous-même votre guide!

Faisons des voeux vous et moi pour celle qui nous a comblés de son amitié et de sa bienveillance. Cultivons avec soin les sentimens d'attachement qu'elle a fait naitre dans nos coeurs; c'est l'hommage le plus agréable qu'elle puisse recevoir de notre reconnoissance.

Si j'avois pu abandonner le projet de passer dans une retraite tranquille, les jours qui me restent à vivre, vous m'y eussiez ramené par votre promesse d'y conduire l'amitié et

la confiance. La possession de ces rares trésors que je tiendrai de vos mains, fera les delices de mon asyle.

Je n'ai encore rien d'arrêté à l'égard de l'édification. J'en suis à peine, aux premieres ébauches de mon plan. Je le médite; pénêtré de cette sage maxime de *Caton*: qu'il faut bien reflechir sur une entreprise de cette nature, avant de s'y engager. Je puis seulement vous assurer que tout sera convenablement disposé dans ma demeure pour qu'elle soit digne de l'autel que vous voulez y élever de vos propres mains, à l'amitié et à la confiance; qu'elle tiendra le milieu entre les deux extrêmes; et que vous la trouverez également éloignée de l'orgueil du cynisme, et de la vanité de l'ostentation. Ou pour vous parler un langage moins emphatique, tout y sera simple et commode.

Que vous me paroissez bien connoître la nature du coeur humain, lors que je vous entends me conseiller de ne point me séparer trop tôt de ma douleur! Etrangere encore à tant d'événemens malheureux qui empoisonnent la vie, un Dieu sans doute vous a révélé cette vérité connue seulement de l'expérience, que la douleur dans le silence

de la retraite, prend à la fin, une teinte de cette mélancolie douce qui fait le charme des coeurs sensibles. premettez que je fasse un éssai de votre recette, et que j'aille me recueillir un moment au sein de mes maux. Je ne quitte la plume qu'avec le projet de la reprendre bientôt.

LETTRE III.

DE LEON A CLEMENCE

Je connois votre coeur. Vous éprouvez comme moi que le sentiment le plus douloureux qui accompagne la perte que nous d'eplorons, c'est de ne pouvoir plus rien entreprendre pour le bonheur de celle qui fut toujours occupée du nôtre. Pourquoi faut-il que la reconnaissance la plus juste et la mieux sentie, soit condamnée à rester éternellement stérile !

Mais pourquoi vous entretenir encore de pensées si pénibles. Je dois bien plutôt travailler à éffacer de votre ésprit, le triste

souvenir d'un mal sans remede. C'est sur vous-même que je dois arrêter vos regards: et pourquoi craindrais-je de vous parler le langage de la vérité et de la franchise. Votre digne amie vous a présenté le modele de toutes les vertus; et vous en êtes devenue l'exemple. Vous avez obtenu l'estime universelle. Il n'est point de coeur honnête qui ne soit empressé de s'attacher au vôtre, et qui ne s'honore de vous avoir pour amie. Qu'il est satisfaisant pour moi, qui ai toujours mêlé mes voeux aux soins assidus d'un guide qu'animoit. Le zéle et l'amitié, d'avoir à concevoir les plus heureux augures, de si beaux commencemens. Oui, ces beaux jours de votre jeunesse vous seront toujours précieux. Jamais vous ne serez indifferente à l'estime publique, et surtout à l'estime de vous même, qui peut seule vous rendre heureuse. Vous voyez que l'amitié qui s'adresse à l'amitié, s'explique librement et avec franchise, lors que le zéle l'anime, et qu'elle se croit éclairée par l'expérience. Vous me trouverez toujours fidele à ce sentiment et à ce langage.

Nos champs dépouillés, la chute des feuilles qui s'approche; tout m'annonce que

nous marchons rapidement vers l'automne. Si elle m'oblige à differer les premiers travaux de mon hermitage, je lui pardonne ce délai en faveur de la derniere que nous avons passée ensemble. Elle a laissé dans mon souvenir les plus douces images. C'est peut-être pour cette raison, peut-être encore par un éffet de mon naturel qui incline vers le calme, que je sens mon coeur tréssaillir à l'approche de cette saison, et de celle qui la suit.

Dans ces temps que nous nommons les beaux jours, le sentiment ne s'affaiblit-il pas en se partageant entre cette diversité d'objets dont la nature renaissante lui offre de toutes parts, le tableau immense et singulierement varié? tout y est si bien pour les yeux, qu'il ne doit y rester que bien peu de chose pour le coeur? ne pensez pourtant pas que je place le bonheur dans le tumulte de ces sociétés nombreuses que l'oisiveté et la folie rassemblent pendant l'hiver. Où se rencontre t-il donc, me demanderez vous sans doute cette sorte de bonheur qui fait les delices d'un coeur tranquille et moderé? Vous savez deja qu'elle sera ma réponse, s'il vous reste de l'aimable intimité qui

régnoit dans notre petit cercle le dernier hiver, l'agréable souvenir que j'en conserve. C'est dans un petit nombre d'amis tels que nous étions, que se trouve le vrai bonheur. C'est là que les coeurs aiment à se communîquer, à s'épancher dans le sein de la confiance et de la concorde.

Je ne serois point surpris, et ne saurois prendre en mauvaise part, de vous trouver d'une opinion opposée à la mienne. Nous sommes trop séparés par l'âge, pour ne pas différer de goûts. Mais si je tiens à des inclinations que le grand nombre d'années améne toujours à sa suite; loin de fronder celles qui sont inséparables de la jeunesse, je les chéris toutes les fois qu'elles ressemblent à celles dont vous ornez vos jeunes ans.

LETTRE IV.

DE CLEMENCE A LEON.

Vous ne pouviez que bien deviner mon coeur: ne fut-il pas toujours à l'unison du

vôtre ? rien n'est plus vrai : la plus cruelle situation d'un coeur pénetré de reconnaissance, c'est de ne pouvoir la témoigner à ceux à qui nous la devons.

Cette amie rare qu'une destinée inévitable a séparé de moi, n'aura donc plus de ma part que des voeux impuissans et inutiles! cette pensée m'est un supplice. Mais vous homme généreux ! quel incomparable ami je trouve en vous. Vous souffrez autant que moi, par l'éloignement de notre amie commune, et vous vous occupez à me soulager d'un poids dont vous étez accablé vous-même, ah! laissez moi ma part de la douleur; souffrons ensemble; le fardeau en sera plus doux.

Je ne me crois pas entierement abandonnée de mon sage mentor. Ne m'a t-elle pas placée sous vos auspices ? ne m'a t-elle pas recommandée à vos soins et à votre amitié? et ne trouvé-je pas en vous, les sages conseils que je recevois de sa bonté et de sa tendresse. Ah ! c'est vous seul qui étes à plaindre : où retrouverez vous une amie si digne de vous ?

Vous avez conçu de moi des idées beaucoup trop avantageuses. Je ne mérite nulle-

ment les mille choses flatteuses que vous m'adressez. J'en ai un véritable chagrin. Si j'étois moins confiante dans l'intérêt que vous prenez à moi, je me persuaderois que je vous semble pétrie d'amour-propre.

Vous me rendez plus de justice, en éspérant que les jours de ma premiere jeunesse ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Ils me seront toujours précieux ces jours passés avec vous et notre interéssante amie. Vous en avez fait pour moi, des jours de délices et de bonheur.

Je ne m'attendois pas, mon éstimable ami, à vous trouver le partisan de l'automne. Votre caractere n'etant point melancolique, je ne puis concevoir la sorte d'attrait que peut avoir pour vous une saison où les productions de le terre l'anguissantes et fletries, touchent au moment de rendre leur dernier soupir; où le chant des oiseaux ne se fait plus entendre, et pendant la quelle les éspaces de l'air qu'ils sillonnoient de leur aile légère, ne sont plus chargés que de lugubres vapeurs: mon coeur ne sauroit s'ouvrir à la joye, dans cette saison où commence le sommeil de la nature.

Je suîs encore moins disposée à parta-

ger votre prédilection pour les années qui appartiennent à la jeunesse. Je préfére à tout ce qu'elles ont de brillant les lumieres de l'expérience, et le calme de l'àge mûr. Ce période de la vie dans lequel vous montrez toutes les qualités qui inspirent la confiance et la vénération, a bien plus de prix à mes yeux que toutes les trompeuses jouissances de mes belles années. Je frémirois en songeant que je suis dans l'age des illusions, si je ne vous savois à portée de moi, et disposé à me garantir de leur danger.

LETTRE V.

DE LEON A CLEMENCE

Je viens de saluer l'aurore; et je vous ai bien souhaité des jours semblables à la beauté de celui qu'elle nous promêt. J'étois dans une sorte d'éxtase en contemplant ces nuances graduées de la lumiere, que les poëtes dans leurs images, et les peintres dans

leurs tableaux, ne renderont jamais que tres imparfaitement. L'art le cédera toujours à la nature. Elle sera le desespoir de tous ceux qui chercheront à l'égaler dans ses effets et dans ses moyens.

Mais quel était l'état de votre âme pendant que de toute la mienne je fesois mille voeux pour votre bonheur? elle étoit peut-être agitée d'un songe pénible, car les inquiétudes du jour nous poursuivent jusques dans la nuit. Oppressé moi-même par cette fatiguante pensée, je me suis hâté de vous écrire. J'aurai atteint le but que je me suis proposé, si ma lettre peut être pour vous, ou un moyen de soulagement, ou un sujet de satisfaction. Tel est au moins le fruit que je recueille de toutes celles que vous avez la bonté de m'ecrire.

Vos lettres font plus encore: elles déterminent mes opinions, elles changent jusques à mes goûts. Votre éloqence douce et persuasive m'a fait abandonner la cause de la saison que je croyois la plus favorable au bonheur des coeurs sensibles. Je ne reconnois plus ce privilège, que dans cette partie de l'année dont les attraits sont la véritable image des charmes de votre age. En atten-

dant son retour après lequel je soupire aujourd'hui, j'en reviens au premier motif de ma lettre.

Si vous n'avez pas été heureuse dans le sommeil, soyez en dedommagée pendant la veille; mais dans les jouissances que je souhaite se réunir pour rendre votre éxistence agréable, n'oubliez pas que la plus grande douceur de la mienne, sera toujours de vous la consacrer.

LETTRE VI.

DE CLEMENCE A LEON

Votre lettre, mon éstimable ami, avoit sans doute quelque vertu secrete plus puissante que toute la force d'un cabestan: vous ne sauriez vous imaginer avec quelle promptitude je me suis arrachée des bras du sommeil pour vous écrire et vous répondre.

Il n'étoit plus temps d'aller faire ma visite accoutumé à l'aurore. J'ai tout lieu

de craindre que pour me punir de l'avoir negligée cette fois, elle ne se montre de long-temps à mes yeux, parée de toute la beauté dont elle s'étoit embellie au'jourd'hui pour recevoir vos hommages. Si elle en avoit du ressentiment, et qu'elle voulut sérieusement me tenir rancune, vous, mon respectable ami, qui étes l'un de ses amans les plus assidus, et comme de raison, les plus favorisés, vous voudrez bien me servir de médiateur, et me réconcilier avec cette beauté matinale, quelquefois capricieuse, soit dit entre nous.

Pour éloigner un peu de mon ésprit la pensée affligeante que j'ai pu déplaire à votre idole, je veux vous raconter mon songe de cette nuit. Si le sommeil est l'image de la mort, il me semble que l'on pouroit dire des songes, qu'ils sont l'image de la vie.

Je vous ai donc vu vous promenant dans le jardin, tantôt pensif, tantôt déclamant je ne sais quelle prose ou poësie que je n'ai pu comprendre. J'ai cru vous entendre causer comme vous le faites en société. J'ai fort bien reconnu le son de votre voix qui m'a toujours enchantée dans vos aimable

entretiens; et cependant vous partiez seul. Ce n'est point le côté par lequel mon songe pêche le plus contre la vraisemblance n'est-ce pas? rien de si naturel que cette foule d'idées qui s'exhalent d'une tète meditant sans-cesse et dans la quelle elles abondent; et telle est la vôtre.

Après avoir appris de vous même, que vous travailliez à une pastorale pour la fête de ma chere maman, j'ai cru que je devois me refuser à votre invitation de partager votre promenande, quoi que vous ayez accompagné cette offre, d'éxpressions obligeantes, et de votre politesse ordinaire. Je me suis retirée sans vous témoigner combien ma curiosité eut trouvé son compte à connoître seulement le plan de votre drame; car le sommeil n'avoit point éffacé dans mon coeur, la douce impréssion produite par le charme de vos écrits; et c'est dans le moment où je jouissois de leur charmant souvenir, que j'ai été êveillée par une divinité jalouse: mais en dépit de la malveillance et de l'envie, mon songe et votre lettre m'ont délivrée d'un malaise qui m'obsédoit depuis trois jours.

Sans prétendre faire le procès à la médecine, j'ose dire, que ceux qui la professent n'egligent beaucoup trop, tout ce que peut l'influence du moral sur le phisique. S'ils connoissoient les heureux éffets que vos lettres et les témoignages de votre amitié produisent sur moi, ils seroient tres repréhensibles de ne pas changer de méthode. Continuez donc à m'éerire, mon générenx ami; les touchantes éxpréssions de votre plume sont le véritable *restaurant*. Que les adeptes ne se donnent plus la peine de le chercher: je les en tiens quittes au moins pour ma part; lors que je suis ou malade ou chagrine, un seul mot de votre main, me devient un soulagement infaillible.

Vous ne sauriez pourtant être trop attentif à éviter dans vos lettres, ces témoignages toujours trop flatteurs de l'opinion que vous voulez bien avoir de moi. Je m'en trouve bien peu digne: et cependant .... mais que ne reçoit-on pas de la part d'un véritable ami, avec plaisir et sans defiance. Quant aux voeux que vous avez la bonté de former pour votre amie, le ciel les a éxaucés. Elle coule les jours les plus heureux

Elle ne songe jamais qu'elle les doit à votre amitié généreuse, que son coeur ne soit ému d'attendrissement, et que ses yeux ne se remplissent des LARMES la reconnaissance. Mon bonheur en un mot, est si parfait et si peu ordinaire, que j'ai peine à y croire, et encore plus à m'en reconnoître digne.

Nous allons bientôt entrer dans une saison qui est une sorte d'anéantissement pour le commun des hommes, et qui fut toujours pour vous; une source de jouissances que les ésprits délicats sont seuls capables de goûter. Avec quel art vous savez égayer les tristes soirées de l'hiver, en vous entretenant avec ces illustres morts dont vous faites revivre la science et la sagesse; et tout ce qu'ils savoient répandre de charmes dans le commerce de la vie.

Je ne suis pas également rassurée sur le sort de notre Annopolis, dont vous avez toujours fait les delices, il m'est pénible de me rappeller que l'âpre climat de notre Lithuanie nous y a souvent privé de votre présence. Oh! Si je commandois à ces vents meurtriers qui soufflent la galace et les fri-

mats sur nos contrées, comme il leur seroit enjoint de la part de ma toute puissance, de ne pas bouger du pole! Que votre plume nous dedommage. Toujours féconde sans distinction de temps ni de climats, elle n'est point comme la nature qui attend l'ordre des saisons, pour faire naître, croitre et mûrir les fruits. Je souhaiterois qu'elle s'occupat cet hiver au coin du feu, d'une représentation théatrale champêtre, qui réalisat cette partie de mon songe; à moins que la composition d'une autre éspêce de drame ne soit plus analogue à son goût, et ne lui paroisse mériter la préférence.

Ou en étes vous du projet de votre hermitage? .... pardon si je vous quitte si brusquement. On apperçoit dans l'avenue de tilleuls, l'équipage d'une aimable voisine; je vole à sa rencontre.

LETTRE VII.

DE LEON A CELEMENCE.

La négociation de votre paix avec l'aurore ne sera pas difficile. Tout concourt à vous rapprocher l'une de l'autre. Des votre plus tendre jeunesse vous avez aimê à la visiter. Elle vous compte avec complaisance au rang de ses plus constans adorateurs; et elle vous voit avec plus de plaisir que de jalousie, briller à votre horizon, du même éclat dont elle se montre environnée, lors qu'elle nous annonce un beau jour. La modestie n'est jamais compromise entre deux vrais amis: que la vôtre ne s'offense pas de la comparaison. Elle est justifiée par votre soin à marcher constamment dans la route que votre Minerve vous a tracée de toutes les vertus.

Pour le dire en passant, je ne contemple

jamais la naissance du jour, que je ne me croye présent à l'ouvre de la création. A mesure que la lumiere succéde aux ténébrés, j'apperçois le cahos de la nuit se débrouiller peu-à-peu. Tous les êtres confondus à mes yeux, prennent graduelement les formes et les couleurs qui leur sont propres: je les distingue les uns des autres. Tout s'anime: Les bocages rettentissent du chant des oiseaux; les quadrupedes s'acheminent vers la campagne. L'homme se montre au milieu de tous ces êtres, comme un monarque puissant au milieu de ses sujets. Il commande à tout ce qui respire: il s'assujetit jusques aux élémens qu'il maitrise à son gré. Enfin, j'apperçois le roi de la nature, qui s'avance avec majesté, en répandant sur son empire, la lumiere et la chaleur. C'est alors que je me représente l'être suprême après la création, se complaisant dans son ouvrage, et lui prodiguant de nouveaux bienfaits.

Des devoirs de voisinage m'ont conduit l'un de ces derniers jours, chez Mme La Palatine de Viatzin toujours aimable, toujours agréable, toujours semblable à elle-même. Je l'ai trouvée, entourée d'un cercle nom-

breux, célébrant la fête de son nom. C'etoit bien la fete enchantée; elle y a répandu tous les genres d'ênchantement. Mde de Viatzin, dans cette fète de son coeur plus encore que de son nom, s'est montrée sous toutes les formes d'agrément qui n'appartiennent qu'a l'extrême amabilité. Elle a tiré des accords enchanteurs de son forté-piano: elle y a marié sa voix; et tous les convives sont restés immobiles de je ne sais quelle sorte d'etreintes et d'attendrissement que je conserve encore moi-même.

L'intéréssante Comtesse Derlanowicz fesoit pendant à tant de charmes, par son ésprit délicat et les delices de sa conversation. Toujours accompagnée des Muses et des Graces, elle les avoit amenées à cette fête qui en étoit devenue plus touchante et plus agréable. C'est véritablement un chef-d'oeuvre que cette Comtesse qui réunit tous les dons de la nature qui ornent votre sexe, et charment le nôtre.

Radziwilmonty sejour aimable des talens et du goût, devoit m'appeller pour en contempler la merveille. Il m'a semblé bien au

dessus de tout ce que la renommée en raconte: on croit s'y trouver entre L'olympe et le sacré vallon. C'est une image de votre sejour enchanteur d'Annopolis que la mere des Graces et le Dieu des beaux-arts, ont comblé de leurs faveurs.

Je ne soupire plus qu'aprës l'hyver, depuis que vous m'avez permis de vous en consacrer les paisibles soirées. Puissé-je atteindre le but que je me proposerai toujours, de vous être agréablement utile. Mais il est rare que le Zéle tienne lieu de talent. Ma plume seroit bien timide dans l'entreprise dont vous voulez qu'elle s'occupe si je ne m'attendois de votre part, à une indulgence égale aux moyens dont vous savez l'encourager.

La fête de Mde votre chere maman, sembleroit m'offrir le sujet bien naturel d'une représentation théatrale: mais je ne pourrois entreprendre de le trâiter, sans être coupable d'avoir usurpé vos droits. Je dois vous laisser, et à votre intéréssante, soeur, la gloire de montrer tout ce que vos sentimens d'amour pour une mere si digne d'être

chérie, ont de fidélité et de tendresse: C'est à la piété filiale à sepeindre elle-même.

Je ne sais pas encore quel pourra être mon choix; mais puisque vous m'en lsissez la libertê, agréez que je ne travaille qu'a l'espèce de drame dont les innocens plaisirs de la campagne, peuvent me fournir le sujet.

Ma plume ne sauroit s'élever au sublime de la tragédie, et moins encore tracer des scenes de sang. Mon coeur n'a jamais pu soutenir le choc des passions violentes qui luttent sur le theatre. Il se brise, il est revolté à la seule pensée des attrocités qui sont les élémens du spectacle tragique. Des forfaits éclatans ne m'en imposérent jamais: le crime sera toujours crime à mes yeux.

Je ne suis pas mieux disposé pour la comédie. Elle n'est si bien accueillie par la malignité, que par la raison qu'elle en est bien souvent l'ouvrage.

Il ne me manque plus que de m'entendre avec le propriétaire d'un local dont le site me paroit convenable au projet de mon hermitage; je vous en soumets l'examen.

Au détour et un peu l'écart d'une route m'ediocrement fréquentée, est l'éxtrêmité d'une vaste plaine. La pente molle de la colline descend à une riviere qui serpente entre des prairies, sous des ombrages frais, et dont le cours lent et sinueux multiplie sur ses bords, les bienfaits et les agrémens. Du coté opposé à la colline, à l'extrêmité de la riante prairie qui prend naissance sur la rive gauche de la riviere, s'éleve une forêt sombre de sapins, qui s'étend en demi cercle, et formera toujours aux yeux d'un solitaire, par son immense contour de verdure, un horison à souhait. Cette perspective pittoresque, doit prêter de nouveaux agrémens à ma solitude, sans lui rien faire perdre de son mélancolique silence, nul vestige d'habitation humaine ne se présente à la vue; dans la vaste étendue qu'elle y embrasse. Tout y retrace l'idée du monde sortant des mains du créateur. C'est vous dire en d'autres termes, que ce petit coin de notre planéte, n'a jamais été souillé par les forfaits de l'homme. Je ne suis pas moins fondé à croire que la riviere qui l'arrose et le féconde, n'a jamais secondé de ses flots, les entreprises de la cupidité; et qu'en aucun temps elle n'aura

eu à gémir des desastres inséparables de la navigation. Il m'est pourant facile de prévoir qu'elle ne seroit point rebelle aux moyens que l'on tenteroit pour la rendre navigable. Pour mon compte, je renonce à la gloire que d'autres attacheroient peut être, au succès de cette entreprise. J'aurois encore un siecle de vie à éspérer, que je ne pourois me résoudre à ouvrir un nouveau chemin à la soif des richesses, et à tendre ce nouveau piege à la folle ambition.

Quant aux agrémens que je pourois en retirer par quelques promenades sur ses ondes paisibles au moins en apparence, j'y renonce. Je n'aime point à jouer avec un élément perfide qui bien souvent mêt à un trop haut prix les plaisirs qu'il procure, et donne bien rarement ceux qu'il promêt. Il n'en est pas ainsi de vous, éstimable amie: combien vous étes au dessus des éspérances de raison et de sagesse que promettoient vos jeunes ans! c'est bien de vous que l'on pourroit dire:

La vertu n'attend point le nombre
des années,

LETTRE VIII.

DE CLEMENCE A LEON.

Je ne desespere pas de ma reconciliation avec l'aurore; mais j'attends ce rapprochement bien plutôt de vos bons offices et de vos soins, que de la justesse de votre comparaison. J'aurois joui d'un plaisir sans mêlange, si au lieu d'un compliment trop flatteur dont vous ne méritez pas d'obtenir le pardon, vous vous étiez contenté de l'idée ingénieuse que vous à fournie votre divinité favorite, ouvrant les portes du jour. Votre tableau de la lumiere sortant du sein des ténébres pour éclairer le monde, a tout le sublime du *fiat Lux* de Moyse.

Permettez, qu'en adoptant votre opinion assez bien fondée sur la scene tragique, je ne renonce pas entierement aux chef-d'oeuvres de Sophocle et d'Euripide, de Corneille, de Racine et de leur célébre successeur qui a montré sur la scene, toutes les beautés théatrales, qui ont illustré, entre tous les pays du monde, Athénes et Paris.

Quant à l'art d'Aristophane, je vous le livre; ne fut ce qu'a cause du mépris que je conserve pour cet impudent comique. C'etoit bien le plus méchant, le plus impertinent, le plus immoral, le plus impie des hommes.

S'il fesoit les delices de ces athéniens tant vantés, c'est que ces athéniens vantés tant qu'on voudra, avoient tous ses vices. L'homme vertueux ne s'attachera jamais au genre comique, dans lequel on n'obtient des succès, qu'en y prodiguant le fiel de la satyre; en y revêlant les malheureuses imperfections humaines, par des traits malins déguisés sous le nom de fine plaisanterie. La comédie en un mot, qui se vante de corriger les moeurs, n'est bien souvent qu'une école ou l'on en seigne l'art de les corrompre.

Vous devez vos imaginer, mon éstimable ami, que dans tout ce que je viens de vous dire, je ne suis que l'écho de mon guide fidele, qui m'entretenoit souvent des dangers du spectacle en général.

Que votre plume donc, suive fidelement les inspirations de votre coeur, et qu'elle nous fasse goûter, en nous les montrant sur

la scene, les douceurs attachées à l'innocence de la vie champêtre; nous y touchons de bien près dans notre lithuanie, par l'usage où nous sommes d'y vivre à la compagne. Ce tableau peint de vos mains, s'il ne peut nous ramener entierement à la vie patriarchale, sera au moins pour notre maman, la partie la plus agréable de sa fête, que ma chere soeur et moi, nous nous proposons de célébrer, le jour de sainte Caroline.

Je me suis crue ravie jusques au troisieme ciel, par la peinture du local dont vous avez fait choix. Je me croyois dans le sejour de l'aimable voisine dont je vous laisse le nom á deviner, et avec le quel je lui trouve des traits frappans de ressemblance, qui me deviennent pour vous d'un bien heureux augure. Je vous félicite de cette découverte, et vous éxhorte à confier à cette terre vierge, à mes soins et à mon amitié, le bonheur et le repos que je ne cesse dinvoquer pour vous. Si la reconnoissance ne se trouvoit pas dans mon coeur, où seroit donc son asyle.

Vous venez, mon éstimable ami, de brouiller toutes mes idées. Combien cependant

ne dois-je pas me défier de mes faibles lumieres, lors que je crois reconnoître la vérité dans une opinion qui n'est pas la vôtre. Cet art de la navigation que je place au rang des plus utiles découvertes, ne vous compte donc pas au nombre de ses partisans? Mais vous ne sauriez vous dissimuler qu'il a rapproché tous les peuples: qu'il en est devenu le lien n'est-ce pas par la navigation, par le moyen des échanges qu'elle facilite, que toutes les nations du monde fournissent à leurs besoins réciproques? que me repondrez vous si je vous oppose seulement ce caffé qui fait les delices de la plus-part de nos repas, et qui semble acquérir un nouveau dégré de transparance, de parfum et de délicatesse, lors qu'il est versé par la main de cette aimable voisine dont j'ai la malice de vous taire encore le nom? je tremble pour votre cause, de la force de cet argument. Main tenant que me voilà placée sous l'égide de deux belles mains, je me regarde comme invincible, et je vous attends de pied ferme.

LETTRE IX.

DE LEON A CLEMENCE

Pourais-je ne pas reconnoître la Comtesse Samouelow dans cette voisine qui vous a rendu visite, à l'épithéte d'aimable que vous lui donnez, et à l'empressement dont vous étes courue vous jetter dans ses bras. C'est elle-même, le problême est résolu, l'énigme est à découvert. Que ce mouvement de votre coeur pour celle qui fait tant d'honneur à son sexe, vous agrandit à mes yeux. Tout ce que je pourrois vous dire pour vous encourager à l'éxercice de toutes les vertus, ne vaudroit pas le fruit que vous devrez retirer de sa société et de son éxemple. Attachez vous à ce modéle. C'est en l'imitant que vous parviendrez à ce haut dégré d'éstime dont vous la voyez si glorieusement jouir.

Lors qu'un mariage que je vous souhaite heureux, vous aura placée au rang d'épouse, rappellez vous sans-cesse par quelles qualités intéréssantes et solides, la Comtesse

Samuelow est parvenue tout-à-la fois, à faire le bonheur de son époux, et à s'attacher son coeur. Vous souhaiter encore un époux semblable à celui qui la rend si parfaitement heureuse, ce n'est pas le moindre des voeux que j'adresse chaque jour pour vous au ciel. Pour moi que l'âge entraine, content de vous voir jouir d'autant de félicité qu'en comporte la nature, je n'aurai plus à songer qu'aux moyens d'imiter ces sages qui ont sçu descendre courageusement dans la tombe, et qu'á trouver celui de parcourir paisiblement l'intervalle qui m'en separe encore.

Peut-être, me seroit-il possible de remplir ce double objet dans l'asyle que je destine aux derniers jours de ma vie, si je parvenois à y retracer quelques traits des lieux où Mde la Comtesse Samouelow a fixé son sejour et celui du bonheur. Ayez la bonté de lui demander un plan de son habitation, au nom de cette amitié dont elle vous comble sans mesure, et dont vous savez si bien vous acquitter.

Ma sortie assez vive contre la navigation, ne tombe que sur l'abus étrange, que nous en avons fait par nôtre insatiable cupidité.

Tous les biens que la bonté divine a répandus autour de nous, ne pouvoient-ils donc suffire à nos besoins et à nos jouissances? qu' étoit-il n'écéssaire d'aller chercher à travers mille périls, jusques aux éxtrêmités des deux indes, les frivoles superfluites du Mogol et du Bengale. L'éclat plus frivole encore des pierres prétendues précieuses de Golconde; les poisons des moluques; les méteaux corrupteurs du Pérou? sans la navigation, le sang n'auroit pas coulé en Amérique; nous n'aurions pas outragé l'humanité et la nature, en arrachant à l'Affrique ses habitans, pour en faire les malheureuses victimes de notre sensualite es de notre avarice, dans un nouvel hémisphére.

Dans cette supposition si desirable pour l'Europe, le plaisir de voir les belles mains de votre voisine versant le caffé transparant, nous eut été inconnu, j'en conviens; mais nous les aurions vues s'embellir encore, sous la couleur jaunissante du Tokai et du Champagne. C'est bien alors que l'intéréssante Comtesse eut fait revivre à nos yeux, ces temps d'éternel regret, et vraiment dignes d'elle, où la noble Dame présentoit un *Rouge-bord* au brave

et loyal chevalier, de la même main dont elle venait de lui décerner le prix de l'héroisme et de la vertu.

LETTRE DIXIEME.

DE CLEMENCE A LEON.

Je vous envie la pensée trois fois heureuse, de donner à votre solitude, quelques traits pris de la demeure de la Comtesse Samouiłow ah! oui, que tout en retrace autour de vous la touchante image. C'est le plus agréable tableau que vous puissiez destiner à remplir le cadre de vôtre thébaide.

Je vous promette tout l'empressement de mon aimable voisine, à vous aider dans cette entreprise, jamais je ne connus un coeur plus heureusement disposé à faire le bien, personne au monde ne sait comme elle, accompagner un bienfait, de cette grace qui

en double le prix. Voi-ci quelques mots que je lui ai écrit en conformité de vos intentions.

Madame la Comtesse

„Tout cequi vous appartient touche, flatte, „intéresse; et il en est du séjour que vous „habitez, comme de vôtre société pleine „de charmes, que l' on aime à rapeller à „sa mémoire, lors-qu'on n'a pas le bon„heur d'en jouir.

„Je me suis chargé de vous présenter „les voeux d'un solitaire, qui a des bonnes „raisons d'ésperer le bonheur dans sa re„traite s'il parvient à s'y environner de „quelques ressemblance des lieux òu vous „avez sçu le fixer.

„Le moindre souvenir de votre de„meure produit en lui une sorte d'en„thousiasme d'enchantement. La grotte de „Calypso, et ses riantes prairies se„mées d'amaranthes et de violettes: le pa„lais magique d'Armide, et ses jardins en„chantées, perdent à ses yeux tous leurs „charmes, lors-quil promene sa pensée sur „votre charmante habitation de Samuełow.

„Ces berceaux, ces gazons, ces fleurs „cultivées de vos mains; ces allées tantôt

„droites tantôt sinueuses, qui se fuyent, „qui se cherchent, qui se rencontrent sous „l'ombrage d'un bosquet; la negligence „aimable de vos jardins; en un mot tout „ce que la nature et vôtre gout délicat „y ont reuni d'attrayant et d'aimable, se „réflechit sans cesse en traits charmans, dans „son imagination et sur son coeur.

„C'est sur ce tableau dont moi-même „j'ai toujours été enchantée, que le so- „litaire, dont je vous recommende les voeux, „desire puiser quelques traits, pour en compo- „ser la phisionomie de sa solitude. Il s'y „trouvera heureux, aussitôt qu-il pourra y „reposer ses regards sur la moindre image „de votre délicieux séjour; daignez m'en „envoyer le plan; par ce bienfait vous au- „rez à vous applaudir d'avoir semé de fleurs, „sur son dernier asyle.

„Le desir d'obliger vous est si naturel, que „j'ai trové inutile d'offrir à vôtre belle âme, „les motifs puissans qui deviennent nécés- „saires lorsqu'on veut le faire naître dans „les coeurs, qui ne ressemblent pas au vôtre.

„J'aurais pourtant pû vous dire, que mon „solitaire est nonmoins digne de vôtre estime „que pénétré de respect pour vôtre per-

„sonne. Sa carriere n'a pas été heureuse, „mais il l'a parcourru avec courage. C'est „n'est point un misantrope qui fuit les hom- „mes : c'est un sage qui se place à lécart de „passions qui agitent le monde. Il est sur „tout conduit dans la retraite, par le de- „sir d'y procurer le bonheur à un petit „nombre de ses semblables, avec lesquels „il se propose de cultiver son hermitage; „il ne desespére pas d' y faire revivre le „temps heureux de l'âge d'or. Il est „persuadé aussi, que c'est dans l'exercice „d'une vie innocente et laborieuse, que l'âme „puise une energie capable de l'élever au „dessus de revers.

„Pour moi Madame, il me semble que „je redouterais bien peu le silence d'une „solitude dans la quelle je posséderai vôtre „amitié, avec le portrait en miniature de „Samuiłow.

Je ne vous envoie mon cher solitaire que la copie de la réponse de ma voisine; pardon si j'en réserve pour moi l'original. Tout ce qui me vient d'une si véritable amie, m'est infiniment précieux: pour rien au monde je ne consentirais à m'en séparer.

Lisez.

„Tout devient or dans vos mains, aima-„ble Clémence. J'admire comment vous „avez su transformer mon humble manoir, „en un séjour digne d'une divinité: cette „métamorphose est plus merveilleuse que „toutes celles d'Ovide.

„Votre description de Samouełow est char-„mente. Si vous voulez que j'en conserve „le charme, reportez la sur Annopolis, et je „ne vous accuserai plus de l'avoir puisée „dans votre imagination. C'est bien là où „vous étes, qu' habite la reine des fées „Je ne dois plus être surprise de votre ta-„lent à d'écrire des prodiges; il s'en opére à „chaque instant sous vos yeux.

„Il ne se passe rien de semblable autour „de moi. Il y a bien loin du talent trés or-„dinaire d'ordonner un jardin, au grand „art de conduire un empire, et votre inimi-„table maman en est capable. Pierre le „grand lui eut offert comme au célebre car-„dinal de Richelieu, la moitié de ses états,

„pour qu' elle lui eut appris à gouverner „l'autre.

„La vie heureuse, que je méne aux lieux „dont vous voulez bien vous souvenir, ne-„saurait être prise pour une merveille. Les „moyens aux quels je la dois sont à la dis-„position de tout le monde; mais c'est prin-„cipalement lá où vous vivez qu' ils sont „mis en pratique. Nulle part on ne sait „mieux qu' à Annopolis, que l'on peut être „heureux par tout, sans recourir à d'autre „talisman, qu' à celui de faire tout le bien „que l'on peut, quant au pouvoir de faire „tout le bien que l'on voudrait, il n'appar-„tient point à l'humanité: et c'est peut-être „pour cette raison, qu' il n'y a point de par-„fait bonheur dans le monde.

„Cette distinction n'aura point échappé „au sage, pour le quel vous me paraissez „avoir de justes sentimens d'estime et d'in-„térêt, que je partage. Il connoit trop bien „la mesure du bonheur qui l'attend dans la „retraîte, où il est conduit par des motifs „aussi louables que glorieux, pour que nous

„ayons à craindre pour lui quelque mé-„compte dans les calculs de sa sagesse.

„Je m'étois persuadée, ma chère Clé-„mence, qu'il ne manquoit rien ici à mes „jouissances; et cependant votre solitaire y „ajoute. Les charmes de ma demeure pour-„roient-ils ne pas se multiplier pour moi, „lorsque vous m'apprenez que sa simplici-„té a fait impréssion sur le coeur d'un sage? „quel flatteur hommage rendu à mon Sa-„mouełow! il me dédommageroit des soins „que je lui donne, si je n'en étois déjà ré-„compensée par le bonheur dont il me fait „jouir.

„Je vous envoye le plan de mon petit „séjour, où vous étes si rare, et où il m'est „si agréable de vous voir. Pesez bien toute „la sincerité de ce tendre reproche; et ces-„sez de mériter que je vous l'adrésse.

„Vous reconnaîtrez dans le plan de ma de-„meure, quelque changemens qui vous accuse-„ront de négliger une voisine qui vous aime „de tout son coeur. Et puis, un Musée élevé „au centre de mon jardin, et dont le fronton

„repose sur une collonnade d'ordre toscan, „méritoit peut-être que vous vinsiez le visiter.

„Sans rancune au demeurant. Si vous n'en ,avez point protégé l'érection, nous vous sup„plierons d'en honorer la dédicace. L'épo„que de cette cérémonie n'est pas absolument „éloignée.

„Notre Musée ne sera point bornée à l'uni„que destination de servir de dépot aux monu„mens des arts, et aux richesses litteraires; il „deviendra égallement le sanctuaire des Muses; „et le même jour de son érection en Musée, il „leur sera consacré sous le nom de lycée. Vous „nous y ferez entendre quelques chefs-d'oeu„vres de votre façon. Il s'y présentera quel„qu'émule digne de vous; et vous nous rappel„lerez les triomphes de Corine sur Pindare.

„Je n'ai bas besoin de vous dire, que j'espere „tout en faveur de votre solitaire ami. Il s'est „montré superieur aux revers de la fortune; „il s'éloigne des hommes sans cesser de les ai„mer; et sa retraite a pour but de répandre „sur un petit nombre d'hommes, le bonheur,

„qu'il tenteroit inutilement de répendre sur „tous. De mon côté, je ne puis songer qu'un „autre Samouełow va devenir l'asyle de la sa-„gesse, que cette pensée ne soit pour moi dans „celui que j'habite, un encouragement à la ver-„tu, et une source de jouissances nouvelles.

„Pour vous, chère Clémence, qui m'adrés-„sez à l'occasion de mon paisible séjour, le „compliment, le plus agréable que je reçus „jamais; il est facile de reconnaître aux aima-„bles expréssions de votre plume facile, que „vous apartenez entierement à l'àge, où l'on „dit des choses charmantes. Mais permettez „moi de vous faire remarquer que vous étes „loin encore de ce période de la vie, le seul „peut-être, qui ait raison d'attacher son bon-„heur, au calme de la retraite.

„Il ne peut encore éxister pour vous de so-„litude agréable. Défiez vous bien attentive-„ment de toute velléité de votre coeur qui ten-„droit à vous y conduire. Si vous me voyez „insister sur ce point, c'est que l'attrait pour „la vie retirée a tant de prise sur votre âge, „que quelqu'un, je ne sais plus qui, l'a très „ingénieusement nommé, la petite véro-

„le de l'ésprit. Il importe à votre bon„heur, plus que vous ne sauriez le croire, „que vous n'en soyez point marquée, en un „mot; si vous aviez le malheur de vous en„gager dans la solitude, tous mes jardins de „de Samuełow, quelle que soit votre confian„ce, s'y replieroient sept fois autour de vous, „comme le Styx environne le séjour des om„bres, que vous auriez à vous y deffendre „contre tous les serpens de l'ennui et du regret.

„Je ne mets point en ligne de compte, cet „éssaim de soucis qui par tout voltigent sans„cesse autour de nous. Je n'en suis pas plus „exempte qu'un autre, mais lorsque je les „vois qui s'approchent, je prends ma serpette, „et ma ratissoire; et je vais retrancher quel„ques branches parasytes de mon verger, où „éxtirper les plantes malfaisantes de mon jar„din.

„Que fait-on à Annopolis? toutes les és„pèces de batimens s'y élévent-ils avec cette „rapidité magique que je n'ai bien connue que „là? à mon dernier voyage, l'air y retentis„soit des coups redoublés de la hâche et du „marteau. Mde. votre maman régloit l'ordre

„des travaux; sa présence les encourageoit: „c'étoit Idoménée batissant la ville de Sa- „lente.

„Je passe rapidement auprès du glorieux „laboratoire de votre interéssante soeur, „sans oser même m'arrêter à la porte. Un „s ul moment ravi à ses travaux, est un „larcin. Je me borne à me la représenter „entourée des beaux-arts, et occupée du „soin d'en multiplier les chefs-d'oeuvres.

„Et vous aussi, aimable Clémence; vous „faites votre aparté, d'après lequel il „m'est facile de juger, que vous préludez à „des succès de tous les genres: Croyez en „les préssentiment d'une amie, qui s'inté- „réssera toujours à votre gloire, comme à „votre bonheur.

Je ne doute pas, mon cher solitaire, que cette réponse de ma c iere voisine; ne vous soit agréable. J'y ajou'e tous mes voeux de vous voir bientôt au comble de tous les votres.

N'oubliez pas de vous aboucher avec l

possessour du local sur lequel vous souhaitez asseoir votre hermitage, et dont vous ne m'avez pas encore prononcé le nom. Songez que nous ne sommes plus au temps de la dispersion, où un terrain quelconque étoit au premier occupant. Quant à l'article des concéssions faites par la générosité; peu de nations offrent les exemples que je pourrois vous citer en faveur de la nôtre.

VOYAGE
DANS
LES APPARTEMENS
ET
LES JARDINS
DE SAMOUEŁOW.

LETTRE ONZIEME.

DE LEON A CLEMENCE.

Il n'est peut-être pas d'éxemple d'une illusion qui puisse etre comparée à celle dont je viens de jouir: à-coupsur, il n'en fut jamais de plus agréable. Ce n'est qu' à ce titre, qne j'ose vous proposer d'en entendre le récit ; il ne pourrait que vous intéresser infiniment, si j'avais le talent de peindre le plaisir, le plus propre à charmer l'ésprit et le coeur.

J'avais appris que M. le comte Nicolarawski était le propriétaire d'un petit canton isolé, que je vous ai dejà dit n'avoir pu connaitre, sans former le voeu de lui confier le reste de mes jours. J'arrive à l'instant de la visite, que je lui ai faite à ce sujet; visite d'un charme inéxprimable pour moi, et à la quelle je dois l'une des plus délicieuses journées de ma vie.

Toutes les qualités que nous admirons dans le coeur de vôtre intéréssante voisine la comtesse Samouełow; cet homme rare et son épouse, si digne de lui, les possédent. Quel cou" précieux! Si nôtre globe était destiné au malheur d'une seconde subversion, il serait à souhaiter que ces deux incomparables époux survécussent à la catastrophe, et que de cette source, il sortit un nouveau genre humain.

M. Le comte Nicolarawski s'est montré à moi, avec des sentimens de bienveillance et de cordialité, qui m'auraient réconcilié avec les hommes, si j'avais eu le malheur d'en étre l'ennemi.

L'apparition d'un étranger, que des événemens extraordinaires ont poussé presque jusqu'aux derniers confins de la Lithuanie,

ne lui a rien fait perdre de l'affabilité de son caractére; il n'en a mis, que plus d'empréssement dans son accueil. De pareils traits tiennent sans doute à l'exercice de l'hospitalité, si religieusement pratiquée par la nation lithuanienne : mais c'est dans le coeur de M. le comte Nicolarawski que cette vertu se montre dans toute sa gloire.

Madame la comtesse, son épouse, était parfaitement à l'unison de cet air de prévenance et de bonté si rassurant pour l'homme, qui sans appui, que lui même se montre pour solliciter une grace, à la quelle il n'a d'autre droit, que le desir ardent de l'obtenir.

Tout respirait en Md. la comtesse Nicolarawska, la decence et la modestie, unies au charme des graces: et je ne sais quoi de céleste empreint sur sa douce phisionomie, rendait encore plus touchante l'aimable candeur qui brillait sur son front. Je la considérai plus attentivement ensuite, sans que ce second êxamen áffaiblit rien en moi, de l'agréable impréssion du premier.

Que vous dirai-je encore ? Je me croyais en présence de vôtre aimable voisine, que je n'ai vue de puis long temps. C'é-

tait même traits, même son de voix, même éxpréssion de douceur et de politesse délicate dans les manieres, dans le ton, et dans toute la personne. Aux temps merveilleux de la Féerie, je me serais persuadé qu' une fée bénévole pour me faire plaisir, avait placé là devant moi d'un coup de sa baguette, la comtesse Samouełow : je ne vis jamais deux êtres si semblables et si intéréssans tout-à la fois.

Je ne pensai pas que je dusse debuter avec ces deux aimables époux, par l'objet éssentiel, qui m'avait conduit auprès d'eux. Il me parût plus convenable de l'amener insensiblement, ou d'attendre qu' il se présentat comme de lui même.

L'éxpréssion des sentimens, que l'on éprouve à la vûe des lieux, que l'on visite pour la premiere fois, me servit d'introduction à un entretien, qui se passa avec beaucoup d'ésprit de la part de M. le comte Nicolarawski et beaucoup de plaisir de la mienne. Md. la comtesse l'assaisonna d'un grand nombre de réflexions, qui sont la marque d'un ésprit juste : et d'une infinité de ces pensées délicates, qui appartiennent éxclusivement à vôtre sexe.

Il me semble dis-je au comte, que vous habitez un séjour bien agréable. La vûe plonge avec delices, sur une riviere, sur des prairies et sur des bois: c'est la reunion de tout ce qui est le plus propre à charmer dans les perspectives champêtres.

Je vous remercie, me dit le comte en souriant, des magnifiques traits de pinceau dont vous honorez nôtre modeste rétraîte: elle n'a d'agrément que celui du sîte, qui à la vérité rompt quelque peu la triste monotonie de nos vastes campagnes lithuaniennes.

Il n'est pas moins vrai, lui dis-je, qu'au charme, dont j'ai joui en considérant l'heureuse situation de vôtre séjour, s'est mêlée la pensée, que la Suisse avait fait présent à la Lithuanie, de l'un de ses plus charmans aspects.

En effet, me dit la comtesse, vous voyez nôtre paisible demeure, avec des yeux prévenus bien favorablement.

Madame lui dis-je, dans tout ce que mes yeux y appercoivent, il n'est rien, qui ne doive contribuer à les bien maintenir dans cette disposition.

C'est le propre d'une politesse obligeante de tout embellir, me répondit la comtesse.

J'avoue dit le comte, que nôtre séjour apour moi un prix qu' aucun autre n'égale; celui d'avoir multiplié au centuple un germe de bonheur que je suis venu lui confier.

O l'heureux sejour! lui dis-je. Je césse de le considérer comme l'image d'un de ces paysages, que la nature a si libéralement prodigué à la nation helvétique: je n'y vois plus qu'un lieu, qui n'a ni modéle, ni copie, sur le reste du globe. Mais, continuai-je; ce germe d'un bonheur qui est la chimere du monde, que tous les hommes cherchent, que peu rencontrent; où l'avez vous donc trouvé?

Là, où beaucoup d'autres le perdent, me répondit le comte: dans les cours, où j'ai bien reconnu la vérité de ce que dit la Bruyere: que nul pays n'est plus propre que celui-là, à inspirer le goût de la retraîte. Ce goût qui nait auprès des rois, au milieu du faste, qui les environne; je l'ai semé ici par les mains d'une épouse sensible et vertueuse; et il y a fructifié au de-là de mes éspérances.

Mais non assurément au de là de mes voeux; lui répondit tendrement la comtesse.

Un baiser pris avec attendrissement, sur la main de l'intéréssante épouse, fut la réponse du comte.

Le bonheur, lui dis-je, monsieur le comte, ne pouvait que bien prospérer ici autour de vous. Placé sous les auspices d'un heureux hymen; il y croit parmi les lauriers; à l'ombre d'un glorieux repos.

Je sens tout le prix d'un compliment si flatteur, me répondit le comte; j'en suis autant flatté, qu'il fait bien l'éloge de vôtre éxtrême politesse: mais croyez moi; ne nous laissons point éblouir par les vains trophées de la victoire, ni par les prétendus succés de la politique: ils sont rarement dignes de l'admiration que le vulgaire leur prodigue.

J'ai servi la patrie, continua-t-il. par tout, où j'ai pû éspérer de lui rendre utiles mon amour et mon zéle. Je l'ai servie dans les camps, je l'ai servie dans le cabinet: mais que vous dirai-je? lors que l'on croit avoir armé son bras pour une défense légitime, il n'arrive que trop sou-

vent, que l'on ne combat en éffet, que sous les enseignes de l'ambition et de l'injustice.

Vous pourriez ajouter, mon ami, lui dit la comtesse, que la victoire, lors même qu' elle fait triompher la cause la plus juste, est non moins redoutable dans les faveurs qu' elle accorde, que par les revers dont elle accable: jamais elle ne donne que des palmes teintes de sang.

Mes plus beaux trophées, me dit le comte avec l'accent de la joie, vous les voyez; c'est de posséder un coeur, où regnent ces sentimens d'humanité.

Ces trophées, lui dis-je, sont trop glorieux, pour ne pas être autant dignes d'envie que d'admiration.

Il ne faut pas éspérer, reprit le comte, une gloire plus solide dans le tortueux dédale des négociations. Sï leurs fonctions glorieuses ont pour but de préparer la paix, ou de la maintenir, combien de fois n'ont elles pas allumé les torches de la guerre. Qu' il est pénible pour un coeur droit, ce manége sinueux de la politique, qui l'oblige à opposer la finesse à la finesse, l'astuce à l'astuce; à faire naître sans-cesse, des soup-

çons, des craintes, des éspérances: et tels sont les ressorts cachés, que la politique fait sourdement mouvoir dans bien des cabinets.

Sur ce pied-là, dit la comtesse, la politique n'est donc bien souvent, qu' une véritable charlatanerie.

Dites bien plutôt, lui repondit le comte, que la politique est un antre, d'où il s'est répandu plus de maux sur la terre, qu' il n'en est sorti de la cassette de Pandore. J'ai fait mon devoir, continua le comte, et il me serait mal de ne pas convenir que j'y ai été bien encouragé par la bonne-foi avec la quelle j'ai vu, que certains ministres traitaient les affaires. Sans ce lieu, qui m'a seul retenu dans les cours, il y a longtemps que je vivrais ici dans cette retraite, ou je me suis voué à toute la simplicité de la vie spartaine.

Je ne doute pas, lui dis-je, que vous n'y soyez fidéle. Il est facile de prendre goût à la vie de Lacédémone, lors qu'on sait y associer comme vous, tous les charmes d'Athénes.

Je m'apperçus, qu'à ces derniers mots, le visage de la comtesse, s'embellissait des couleurs touchantes de la modestie. Il n'e-

tait plus temps de retirer ma phrase : je me hâtai de lui donner un sens différent de celui, qu'elle y avoit attaché, ainsi que moi ; et continuant à m'adresser au comte.

Je crois, lui dis-je, qu'en qualité de sujet des loix de Lycurgue, vous ne seriez pas mediocrement embarassé, si c'étoit ce sevére législateur au lieu de moi, qui vous rendit visite. Pourquoi donc ? me demanda t-il.

C'est, lui dis-je, qu'il ne manquerait pas de s'appercevoir que vous étes manifestement contrevenu à ses loix.

De quelle maniere ? me demanda t-il je ne m'en doute pas.

Croyez vous lui dis-je, qu'il ne s'apperce vrait pas bien qu'il a fallu plus que la hâche, et la scie, pour donner aux meubles de vos appartemens, le fini et l'élégance que je ne me lasse point d'admirer ?

J'avoue, dit le comte, qu'a cet égard ; j'ai un peu fait fléchir la loi, sans avoir nea moins aucune intention de l'enfreindre.

Je n'en doute pas, lui dis-je, et je suis loin d'être scandalisé que vous ayez interpreté si agréablement l'ordonnance ; mais je doute que Lycurgue fut de caractere à

se payer d'intention; il était bien attaché à la lettre.

Je le sais fort bien, dit le comte : mais il me semble que notre austere législateur dériderait son front en voyant que sur tout le reste, je me suis soumis à toute la rigueur de ses réglemens.

Je n'en suis pas moins persuadé, lui dis-je, qu' il serait tres prudent à vous, de trouver quelque prétexte de lui refuser l'inventaire de votre mobilier, s'il lui prenait envie de le connaître.

Il est à regreter, dit la comtesse, que Lycurgue n'ait point connu les douceurs de l'hymen; il aurait bien adouci sa loi sur les meubles, en faveur d'une épouse chérie.

Peut-être, lui di-je, Madame, que le goût de l'épouse chérie, n'aurait sollicité sur cet article, aucun adoucissement, de la part de l'époux législateur ?

Je suis loin de lui soupçonner cette indiférence, me répondit la comtesse: nous ne sommes pas moins touchées de voir régner l'élégance autour de nous, qu' une brillante parure sur nos personnes et cependant, lui dis-je, toutes les dames qui vous res-

semblent, ont bien de quoi se passer de l'une et de l'autre.

Je ne m'arreterai pas à un compliment si flatteur, me dit la comtesse. Je me borne à vous faire remarquer, qu'il a sa source dans une erreur, qui est assez commune. On croit faussement que les femmes se parent pour se montrer; pour autrui en un mot; et l'on ignore que dans le soin, que se donne une femme, d'ajouter à ses attraits les charmes de la parure, elle ne se propose d'autre objet, que celui de se plaire à elle même.

S'il en est ainsi, lui dis-je; les dames jouissent d'un bonheur bien rare, et dont elles sont bien dignes: elles ne tendent qu'à un seul but et elles en atteignent deux.

A' ces derniers mots; la broderie, l'aiguille à broder, et le sac à ouvrage de la comtesse, passérent de ses mains, sur une chiffoniere d'acajou placée à l'un des bout de l'Ottomane ou elle était assise; et la table brillante d'un vernis de Chine qui était devant elle, fut couverte en un instant, de tout ce que l'art de la confiserie et celui du parfumeur ont de plus flatteur à l'oeil et au gout.

Asséyons nous autour de cette table, dit le comte, pour nous conformer en tout, aux repas communs de Lacédémone: en voici les fruits secs. Ici du moins nous n'aurons rien à craindre de notre sévére legislateur.

Pour moi, lui dis-je, je ne suis pas si rassuré. S'il arrivait ici son code à la main, je craindrais qu'il ne trouvat beaucoup à retrancher de cette profusion de friandises: vous seriez punis, et moi bien attrappé. Quant à cette langue fourrée, et à ce saucisson de Boulogne: je vous réponds qu'il serait sans miséricorde; et que sans délai, nous serions traduits par devant les ephores; vous comme infracteur de la loi; et moi comme complice.

Je pense, dit la comtesse, que Lycurgue n'y regarderait pas de si près; et que s'il s'appercevait ici de quelque incorrection, il en détournerait les yeux.

Je le pense de même, lui dis-je, Madame; mais ce serait pour les porter sur vous.

Eh! bien, dit la comtesse, en deviendrait-il plus infléxible?

Ma réponse à cette question était toute

naturelle; mais elle eut été trop vraie pour ne pas craindre de voir la modestie naître une seconde fois, sur le front de la comtesse. Je pris le parti de lui répondre ainsi: je ne le crois pas, Madame. Il se souviendrait de l'ascendant que les femmes de sa république avaient sur les hommes; et je ne doute point qu'il ne repliat bien vite et son code, et ses loix, et qu'il ne vous en abandonnat la libre interprétation.

Oh! dit vivement la comtesse, pour ce qui est de cet ascendant que Lycurgue avait donné aux femmes de sa république, ou qu'elles s'étaient donné elles mêmes, ce que je ne sais pas bien précisément, je vous assure que si j'avais été commise à la censure de sa législation, j'en aurais abrogé tout ce chapître.

Pourquoi donc? lui demandai-je, Madame?

C'est, me répondit-elle, qu'il faut laisser aux hommes, le département de la puissance.

Quel sera donc le partage de l'autre moitié du genre-humain? lui demandai-je.

Il faut le laisser tel qu'il est, me répondit-elle.

Il est vrai, lui dis-je, Madame; que le sexe qui a de son côté les attraits et les charmes, ne doit rien avoir à envier à l'autre : il n'en faut pas d'avantage pour régner.

Vous pensez donc, dit la comtesse, que nous aspirons à devenir souveraines.

Je ne dis pas celà précisément, lui repondis-je, mais personne n'est plus persuadé que moi, que vous méritez de l'être.

Je sais bien, dit la comtesse, que depuis que la fée à la dent longue, et aux yeux éraillés, a prétendu que la Souveraineté ne nous était pas indifférente, il est tres peu de gens qui en doutent. Si la fée urgelle nous avait mieux connues, elle aurait ajouté que nous n'aimons pas aumoins, que l'on apperçoive dans nos mains, les attributs du pouvoir.

De cette manière lá, lui dis-je, on en régne plus surement.

Vous avez dû vous appercevoir que la comtesse n'est pas courte à la réplique; je craignais déja de m' être beau oup trop engagé dans la discussion d'un point si délicat,

lorsque tres heureusement pour moi, on vint lui annoncer qu'elle était servie.

Allons, dit le comte, d'un ton de gaîté enchanteur, allons savourer le Brouet-noir.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la comtesse, avec cette grace qu'elle mêt dans tout ce qu'elle fait, comme dans tout ce qu'elle dit, me demanda de lui donner la main pour la conduire dans la salle à manger: qu'elle me fit placer à ses côtes: qu'elle me combla d'attentions délicates, ainsi que M. son époux. Tout celà s'imagine de la part de deux personnages dont s'honore la Lithuanie; en qui on trouve véritablement unies aux vertus spartaines, la fleur de la politesse attique; et de l'une des maisons, que j'aye vues de ma vie, où l'on est le plus accueillant où l'on connait le mieux avec le sentiment des convenances, l'art rare et difficile de bien faire les honneurs.

Il est encore inutile de vous dire, que notre prétendu déjeuner lacédémonien ne fut que le prélude à un banquet. Le couvert était ravissant de propreté, l'ordonnance du service élegante et symêtrique, les mets exquis. Des vins délicieux de couleur purpurine et dorée brillaient dans

des vases transparans de cristal. Du milieu du surtout entouré d'une barriere brillante et à jour, s'elevait plus éclatante encore, une girandole dont les reflets de lumiere charmaient la vue, et dont le sommet était couronné d'une gerbe épanouie de mille fleurs, qui ravissaient l'odorat de leurs mille parfums.

Moins surpris que ravi, je m'arrachai à mon enchantement pour adrésser la parole au comte. Vous m'aviez promis, lui dis-je, de me faire diner à Sparte; par quelle sorte d'erreur nous trouvons nous au milieu de toutes les delices de Sybaris? où est donc ce Brouet-noir tant recommandé par Lycurgue à ses dociles spartiates, qui y avaient pris goût à tel point, qu'ils ne l'auraient pas échangé contre le plus friand morceau préparé dans la cuisine d'un Satrape de Perse.

Ne vous y méprenez pas, me répondit le comte; il était difficile que ce délicat Brouet parvint jusques à nous à travers tout de siecles, sans se defigurer un peu. J'avoue qu'il a changé de forme; mais voilà tout.

Defiez vous de cette métâmorphose,

lui dis-je; et pour peu que vous ayez à coeur de vous ménager les bonnes graces de Lycurgue, gardez vous bien de lui envoyer le menu de votre dîner. S'il venait à savoir combien ses lois ont dégéneré; je ne doute point qu'il n'entreprit de leur rendre toute leur vingueur, au risque d'y perdre son second oeil.

Tenez, me dit le comte, en me présentant un grand verre plein; voici un sûr moyen de l'appaiser. Faisons en son honneur une libation avec cette eau de Léurotas, qui n'a rien perdu de sa vertu frugale.

Je pris le verre, et l'approchai de mes lévres; mais ayant reconnu à son parfum, qu'il s'agissait d'un vin d'éspagne éxcellent: non m'ecriai-je; jamais je ne pourrai me résoudre à transgresser les Loix de Lycurgue, dans un lieu où l'on fait proféssion de les observer.

Il y a un bon moyen, me dit la comtesse, de soulager votre scrupule.

Madame, lui dis-je; s'il y a un moyen de n pas scandaliser M. le comte par un refus, et Lycurgue par une infraction, je vous proteste qu'a assitôt qu'il me sera con-

nu, je m'en empare. Quel est-il donc? je vous prie de me le dire.

C'est, me dit la comtesse, d'éluder le code de Sparte, à la maniere dont les enfans de Mahomet, fraudent le Koran.

Comment s'y prênent-ils ? lui demandai-je. Assez bien ce me semble, me répondit-elle. Ils prient Mahomet de fermer les yeux ; et sans plus de façons, ils vous sablent quelques flacons de vin de Schiras.

L'éxpédient est assez bien trouvé, lui dis-je, Madame. Sur votre parole, je supplie donc le grand Lycurgue de fermer son oeil, et je lui demande la même indulgence que les fideles Musulmans implorent de leur grand prophête ; sous la condition encore, qu'a tout événement, vous voudrez bien prendre sur vous la désobéissance.

Bien volontiers, dit la comtesse ; je l'ajouterai à toutes les transgréssions de cette éspece que je puis avoir sur la conscience.

Toutes les consciences chez vous, lui dis-je, Madame ne peuvent qu'être bien légères ; les sens ne leur transmettent que les plaisirs les plus delicats, et les plus purs. Il me semble que la mienne s'est

allégée de moitié, depuis que mes organes jusques à celui de l'odorat, sont ici dans une sorte de ravissement céleste. Dans ce moment, mon âme est toute entiere attachée à ces belles fleurs. Leur délicieux parfum peut le disputer à celui dont l'ambroisie embeaume la table des dieux.

Ce bouquet, me dit la comtesse, que vous voyez là sur cette girandole, c'est mon Anthologie: mais il est bon de vous prévenir que j'en décerne les fleurs à ma maniere.

J'aime à croire, lui dis-je, Madame, que vous vous en êtes reservé la rose ?

Il ne m'arrivera jamais, dit-elle, de m'émparer du bien d'autrui. La rose a été donnée à Sapho; et elle me parait bien placée là. Je suis seulement affligée, que depuis son saut à Leucade, elle paraisse à bien des gens, un peu moins digne de la gloire d'avoir pour livrée la reine des fleurs.

Il me semble, lui dis-je, que sur ce point, l'illustre lesbienne merite bien moins le reproche, que l'intérêt dû à un coeur blessé et sensible: elle était une amante malheureuse.

Son malheur, me dit la comtesse, me

touche autant que l'ingratitude de son infidéle m'indigne : mais j'aurais souhaité pour sa gloire, qu'elle eut cessé de vivre par un éffet de son éxtrême sensibilité, et non par un coup de désespoir, et un trait de folie.

S'il est vrai, lui dis-je, que les peines du coeur soient le plus pénible fardeau d'une vie qui doit se consumer dans l'excès de la douleur, je ne vois pas pourquoi il serait peu glorieux de la terminer par un éffort de courage.

Et moi, dit la comtesse, je vois encore moins la nécéssité de se punir d'une faute qu'un autre a commise. L'ingratitude est un vice si révoltant, que son seul souvenir doit éffacer assez vite dans un coeur honnête, les sentimens que l'ingrat y a fait naître. Au reste, à la rose près, que je laisse à la trop sensible Sapho, mes fleurs ne sont point destinées aux auteurs d'épigrammes. Je n'en couronne que les hautes vertus et les grands talens, qui par quelque raison, que ce puisse être, n'ont encore reçu aucun témoignage public d'estime et de reconnaissance.

Vous devriez bien, lui dit le comte, en envoyer une guirlande, au malheureux Tor-

quato-tasso, à qui il n'a manqué que 24 heures de plus dans ce monde, pour être couronné publiquement au Capitole.

Vos fleurs le dédommageraint de celles que la mort lui a si impitoyablement ravies.

C'est bien ce que je me propose de faire, lui répondit la comtesse ; car je suis pénêtrée de la beauté de son génie : mais je n'en conserverai pas moins contre lui, une certaine petite rancune.

Cette petite rancune, lui dit le comte, m'a bien l'air d'être fondée sur une prévention plus petite encore?

Certes non, lui répondit la comtesse: je ne pardonnerai pas au Tasse, le rôle qu'il faït jouer à notre sexe. Il a rassemblé tous les traits qui appartiennent à l'hypocrisie, à la perfidie, au mensonge, à la séduction ; et il en a composé son Armide.

D'accord, lui dit le comte: avouons cependant, que si d'un côté, le Tasse a fait d'Armide un ésprit de fausseté et de malice; de l'autre, il en a fait un ange. Il a épuisé en sa faveur, tous les traits de la beauté ; tous les charmes des graces; il a répandu sur elle, à pleines mains, tous les plus-

précieux dons de la nature; tous les attraits enfin, qui attachent, qui séduisent et entraînent. Renaud le plus vaillant chevalier de la croisade, vous le dirait encore bien mieux que moi.

Je n'aime point les chevaliers qui s'endorment dans les bras de la volupté, dit la comtesse: Renaud n'aura point de mes fleurs.

Je ne puis dissimuler, lui dit le comte, qu'il n'y ait sommeillé un peu; mais il s'est relevé avec la force d'un héros.

Il ne vous paraît si grand au moment où il s'est relevé, lui dit la comtesse, que par la raison que mollement couché sur un lit de roses à l'ombre du myrte, il a dû vous paraître bien petit. Un héros cesse de l'être, s'il s'amuse à cueillir des fleurs, lors que la gloire l'appelle à moissonner des lauriers. Quelle que soit mon admiration pour le Tasse, et son chef-d'oeuvre, il n'aura de mes fleurs, que la Renoncule dont le défaut d'odeur lui donnera à connaître que j'en trouve dans son poëme.

Il faut, lui dit le comte, que je vous réconcilie avec le parnasse italien, par le moyen de l'un de ses poëtes Laureats dont vous ne refuserez pas la médiation.

Quel est-il donc ce poëte? lui demanda la comtesse.

C'est Pétrarque; lui repondit le comte.

Oh! pour celui là, dit la comtesse, ce n'est pas assez pour moi, qu'il ait été couronné à ce même capitole ou les Scipion, les Pompée et les César, ont obtenu les honneurs du triomphe; je lui destine toutes mes immortelles pour ceindre son front d'une triple couronne. C'est l'ami sincere de notre sexe. Ses vers ne peignent pas la tendresse; ils la soupirent. Une femme ne saurait les entendre, sans prendre sa part des sentimens qu'il éxprime à la belle Laure.

Il m'est facile de croire, lui dis-je, madame, que votre imagination s'envole bien souvent vers Vaucluse.

Vous ne vous trompez pas, me dit la comtesse; elle y fait des voyages tres fréquens. Mon grand plaisir ést d'y écouter Pétrarque lisant ses vers à sa sensible amante. J'y suis de tous mes yeux, les eaux argentines de la fontaine, qui se précipitent en cascade. Je crois entendre les

flots de la Sorgue, qui roulent de tendres accens.

Je vous félicite, lui dis-je, madame, de ces momens de jouissances, dont vous êtes redevable à la sensibilité de votre âme. Je vois bien que tout en vous, jusques à vos voyages d'imagination, est digne d'envie.

Jugez, me dit la comtesse, de mon affectueuse vénération pour Pétrarque ; je ne songe jamais à l'honneur qu'a eu l'Italie, de donner le jour à l'homme du monde qui a le mieux senti, et le mieux éxprimé l'amour vrai, l'amour tendre et délicat; qu'il ne me passe dans la pensée, de procurer à notre Lithuanie, la gloire de rendre à ce chantre de la fidélité et de la tendresse, un hommage dont il est seul digne, et dont je suis bien surprise que les françois et les italiens, ne se soient jamais occupés.

En éffet, lui dit le comte, ce ne serait pas une faible gloire de devancer ces deux nations dans ce qui atrait à l'amour: il est regardé parmi elles, comme un cinquiême élément.

Il me paroîtrait plus vrai de dire,

qu'il est le premier de tous, par tout pays, dit la comtesse: mais voici quel serait mon projet. Je voudrois choisir dans l'étendue de notre séjour, un de ces lieux, dont le sombre, la solitude et le silence, pénêtrent le coeur d'une douce mélancolie. J'y formerais une enceinte, où tout retracerait la paisible et touchante retraite de Pétrarque et de Laure. On y verrait leurs bustes placés en regard, sous un feuillage de myrte, à l'entrée de leur cabane. Le calme de cet auguste sanctuaire de l'amitié, ne serait interrompu, que par les roucoulemens plaintifs, des tourterelles que j'y ferais jouir d'un tranquille asyle; et par l'haleine des vents qui mêleraient les tendres bruissemens des myrtes, aux doux murmures d'un ruisseau. Voilà quelle serait la nouvelle Vaucluse. J'y établirais un pélérinage de reconnaissance en faveur de pétrarque; et de bonheur en mémoire de celui de la belle Laure; et toutes les femmes de nos pays, s'y rendraient processionellement, un certain jour de l'année.

Madame, lui dit le comte; si vous avez à coeur de bien achalander votre Pé-

lérinage, et de bien pénétrer les pélerins de ferveur, je vous conseille d'y attacher quelques motifs de plus, qui puissent servir de véhicule à celui de la reconnaissance. Cette vertu est devenue bien rare, depuis que les égyptiens ont cessé de lui élever des autels.

Détestons l'ingratitude, dit la comtesse, mais ne calomnions pas la reconnaissance. Si elle est rare dans le monde, c'est que les bienfaits n'y sont pas communs. Au sur plus, le souvenir du bonheur de Laure et de Pétrarque, doit en faire naître l'éspérance, dans le coeur de ceux qui en viendront comtempler les images; et il n'en faudra pas d'avantage pour attirer un grand concours à ma nouvelle Vaucluse.

Sur ce point, je suis bien de votre avis, lui dit le comte; l'éspérance du bonheur en fait toute la réalité. On n'est jamais plus heureux qu'au moment ou l'on éspére de l'étre. Mais poursuivit le comte; le desir du bonheur, et le bonheur lui même, sont variés de tant de nuances chez les femmes, que je serais bien curieux de savoir quelles sont celles que vous vous

proposez d'admettre à votre pélérinage? Les femmes heureuses y viendront offrir sans doute, un sacrifice de reconnaissance; et celles qui ne le sont pas, des voeux ardens pour le devenir ?

Les femmes, dit la comtesse, destinées à porter leurs voeux à Laure et à Pétrarque, seront divisées en cinq pompes, qui s'avanceront successivement vers la cabane.

La premiere sera composée des femmes tendrement aimées de leurs époux.

Je me flatte, dit le comte, que vous serez à la tête de cette pompe là ?

C'est bien la place que je m'y destine, lui répondit la comtesse ; bien persuadée que personne ne s'avisera de me la disputer.

Dans la seconde pompe, poursuivit la comtesse, seront les femmes peu ou point aimées de leurs maris, et qui pourtant ont de justes droits à toute leur tendresse.

Il suffira à celles là, dit le comte, de promettre dans les mains de Laure et de Petrarque, de ne jamais se démentir ; je me rends caution du succés de leur voeu.

Oui dit la comtesse ; une amitié vraie constante, doit à la fin attendrir un coeur

quel qu'il sait, et triompher de l'însensibilité elle même.

Dans la troisieme pompe, continua la comtesse, on verra les femmes, qui pour de bonnes raisons, auroient tort de se plaîndre de la roideur de leurs maris.

Je ne serai rassuré sur le sort de celles là, dit le comte, qu'aprés que j'aurai été témoin de quelque miracle opéré à la cabane de Pétrarque et de Laure.

Ne d'esesperez jamais, dit la comtesse, d'un bonheur au quel deux époux ont un égal intèrêt.

A la quatrieme pompe, continua la comtesse, marcheront les femmes qui dédaignent l'amitié de leurs époux.

Toute cette pompe là, dit le comte, m'a bien l'air d'en étre pour les fraix de son pélérinage.

Vous pourriez vous tromper, lui dit la comtesse; la seule image de deux coeurs étroitement unis, à une vertu secrete qui influe puissamment sur les coeurs de deux époux; elle doit finir par les rapprocher, quelques éloignées que vous les supposiez l'un de l'autre.

Enfin dit la comtesse; dans la cinquie-

me pompe, qui marchera à la suite de toutes les autres, se monteront toutes les filles-femmes.

Par quelle raison, lui demanda le comte, placez vous ce genre-neutre là, à la queue de la colonne ?

Par la raison, lui répondit la comtesse, que s'étant deja beaucoup trop pressé, il me parait nécéssaire pour lui apprendre à se modérer, de ralentir sa marche.

J'entends maintenant, dit le comte ; mais je ne devine pas encore, de quelle nature pourra être le voeu qu'il émêtra en présence de Laure et de Pétrarque.

Il promettra, dit la comtesse, de ne plus préluder inconsidérement aux devoirs de l'hymen, et d'apporter dans son accomplissement, plus de soin qu'il n'en a mis dans les préalables ; et il ajoutera à son serment, le souhait que sa parole donnée soit incessamment mise à l'épreuve.

Je crains bien, lui dit le comte, que votre attention à faire marcher cette pompe à la suite des autres, pour modérer son ardeur, ne vous soit inutile ; l'éspêce du voeu qu'il doit éxprimer, annonce qu'il ne

perdra pas de sitôt, le goût d'aller vite en besogne.

Il en est de certaîns gouts, dit la comtesse, comme de certains caracteres qui sont indélébiles. Au reste, continua telle, en s'adréssant à moi; voilà mon rêve; comment le trouvez vous?

Votre rêve, lui dis-je, Madame, me paroît par son seul motif, bien au dessus des veilles de beaucoup de gens. C'est le rêve d'un bon coeur. Tout y respire l'amour de l'humanité. Vous avez pour objet d'unir les hommes par des mariages heureux, qui ont toujours été la source de la félicité publique.

Buvons au succés de ce projet, me dit le comte, avec ce vin des dames, qui ne saurait être bû plus à propos: et il m'en fit passer un verre.

L'etiquéte de ce vin, me fait trembler, lui dis-je; jamais il n'y aurait de grace à éspérer du sévére législateur. S'il venait à s'appercevoir de ce trait de sensualité.

Rassurez vous, me dit la comte: Lycurgue nous verra à peïne: vous savez qu'il n'a plus qu'un oeil; et celui qu'il a

perdu doit vous faire souvenir qu'il était d'une indulgence éxtrême.

Il faut convenir, dit la comtesse, que l'oeil qui lui manque rappelle à la mémoire, la plus glorieuse action de sa vie ; et je suis bien surprise que les spartiates n'en ayent point éxposé le tableau, à tous les coins des rues de Lacédémone, et sur tous les grands chemins de la republique. Quelle puissante éxhortation à l'oubli d'un outrage!

Madame, lui dit le comte ; je ne sais si je me trompe : je crois votre idée neuve; et je ne doute pas un moment que le tableau de l'oeil crevé de lycurgue, n'eut produit sur les coeurs disposés à la vengeance, un éffet plus infaillible, que le plus pathétique sermon sur le pardon des injures.

J'admire comme vous, dis-je au comte, la maniere judieuse dont Md. la comtesse voulait tourner au profit des moeurs, la générosité de lycurgue. J'avoue cependant, que sans une nouvelle garantie de sa part, je ne saurais me déterminer au hazard d'une nouvelle transgréssion des loix de Lacédémone.

Buvez hardiment, dit la comtesse; je m'offre encore pour votre caution.

Aprés avoir fait subir son arrêt au vin de frontignan : voilà, dis-je au comte, bien des feuillets que nous arrachons du code Lacédémonien. L'inquiétude qui me reste du désordre que nous avons causé, ne m'émpêche pourtant pas de faire ici une remarque.

La quelle? me demanda le comte.

C'est, lui dis je, que vous avez reuchéri sur le délicat et magnifique Lucullus.

En quoi donc? me demanda-t-il : je ne m'en doute pas.

Vous avez encadré, lui répondis-je, votre sallon d'Appolon dans une gallerie d'illustres, à quoi ce célébre romain n'a jamais eu le bon ésprit de penser. La tapisserie à personnages dont vous avez décoré cette piece, me parait bien intéréssante.

Il y a des curieux, me dit le comte, qui se sont donné par médailles, l'histoire de leur nation, je me la suis donnée par tableaux. Au plaisir de posséder gravées en allégories les époques des principaux évé nemens, j'ai préféré d'avoir sous les yeux, les portraits des hommes qui y ont eu le plus de part.

Je ne sais, lui dis-je, si l'idée d'une histoire que j'apellerois vivante, ne sarait pas la premiere de cette éspêce ; mais je la crois unique dans l'éxécution.

J'avoue, dit le comte, qu'en l'éxécutant, je me suis encore proposé un objet, au quel je n'aurais pas songé, si l'on pouvait se flatter d'avoir toujours pour convives, des hommes qui comme vous, connoîtraient assez bien l'histoire du passé, pour ne jamais recourir à celle du temps présent. Si la conversation s'écarte d'une certaine direction, ou qu'elle tombe, je la redrésse, ou je la ranime à l'aide de ces grands-hommes que vous voyez ici.

Pardon, lui dis-je, si je ne comprends pas bien votre pensée. De puis long-temps, je suis autant silentieux qu'un disciple de Pythagore : votre societé qui m'a rendu la parole, devrait bien la donner à ceux à qui elle manque.

Ce n'est pas là tout-à fait ce que j'ai voulu dire, me répondit le comte ; le voici. J'ai toujours remarqué que ceux qui connoissoient le moins la vie des morts, n'en étoient que mieux instruits de celle des vivans : de sorte qu'au moment où je m'ap-

perçois que l'on s'engage dans des commentaires sur les chroniques de nos jours; j'ai là tout prêts mes illustres que j'interpelle, pour qu'ils viennent faire prendre une autre tournure aux entretiens. Par exemple : Jagellon vient nous raconter comment il parvint à placer sur sa tête la couronne de Pologne ; et à quelles conditions son grand duché de Litthuanie fut réunie à cette monarchie. Nous rions de le voir balbutier un peu, lors qu'il cherche á nous persuader que ce fut bien plus par amour que par ambition, qu'il brigua la main de l'héritiere du trône polonois. Il parait tres affecté lors que nous lui apprenons que depuis des siecles, aucun prince de son sang ne regne sur aucun des païs soumis à ses loix ; et il parait prendre un peu d'humeur, lors qu'il nous entend dire, que les deux seules branches qui subsistent encore de sa race, ont substitué au nom de Jagellon, ceux de Czartoriski et de Sangusko.

Depuis longtemps, dis-je au comte, je connois ces descendans de vos anciens ducs; ils sont dignes de leur illustre origine : mais je suis encore à savoir par quelle

raison ils négligent de porter un nom dont ils sont bien capables de soutenir l'éclat et la gloire.

C'est qu'il leur suffit d'en être dignes, me répondit le comte. Pour ce Zołkiewski que vous voyez, là, continua-t-il, il nous parle toujours fort au long, et nous intéresse toujours.

„Il ne tenait qu'a moi, nous dit-il, de „renouveller à Varsovie, le magnifique spec„tacle des triomphes de l'ancienne Rome. „Il me semble qu'un souverain de R.... „devenu mon prisonnier, aurait élevé la „gloire de mon triomphe, infiniment plus „haut; que celle de Paul-Emile vainqueur „de Persée Roi de Macedonie. Je ne me „bornai point à la gloire d'avoir soumis „les M......; je leur donnai un C... „du sang de nos rois; et je m'applaudis „encore d'avoir placé sur la tête du fils „de mon souverain, une couronne, qu'il „m'était si facile de placer sur la mien„ne. Après ces grands événemens qui il„lustrèrent ma patrie, mon siecle et ma „vie, il ne restait plus qu'une sorte de gloi„re à la quelle je dusse aspirer, celle de „terminer ma carriere dans le champ de

„l'honneur ; et cette gloire je l'ai obtenue „dans les pleines de Cécora enfin, ce qui „mêt le comble à mon bonheur, c'est de „savoir que mon voeu éxprimé sur ma tom- „be, et qui fait toute mon épitaphe....

Exoriare aliquis nostris ex ossi- bus ultor.

..a été éxaucé; et que mon neveu Jean „Sobieski a immolé des milliers de Turcs „à mon ombre, dans les mêmes lieux où „j'ai perdu la vie en les combattant.

La plus grande gloire, dit la comtesse, que ce Zołkiewski se soit acquise à mes yeux, c'est d'avoir triomphé de cet orgueil inhumain qui sollicitait l'honneur du triomphe à Rome, et que Rome décernait sans rougir. Je me sens émue de pitié, et saisie d'indignation, au seul souvenir de ce malheureux Persée prosterné aux pieds de son vainqueur, qu'il supplie envain de lui épargner l'humilion d'être offert en spectacle au peuple romaine; de ses femmes et de ses enfans, qui tendent leurs bras chargés de chaînes, pour toucher de quelque sentiment de compassion, une nation barbare qui se rit de leur infortune.

Mon coeur s'attendrit en faveur de cette famille infortunée, et mon sang s'allume contre ces Romains impitoyables, qui fouloient à leurs pieds les sceptres et les couronnes. Je m'anime de toute l'imprécation de Camille. Comme elle j'appelle la vengeance, sur cette Rome orgueilleuse et sans pudeur : et je m'écrie

Que cent peuples unis, des bouts de l'univers,
Passent pour la d'etruire, et les monts et les mers.

Il est vrai lui dis-je, Madame, que l'on ne peut lire l'histoire de ces républicains fiers et sans pitié, que le coeur ne se partage entre l'admiration que l'on doit à leur brillans succés, et l'horreur qu'inspire l'indigne abus qu'ils en ont si souvent fait.

Ce Radziwił que vous voyez là, continua le comte, et à la famille du quel, il ne manque d'autre illustration que celle de la souveraineté, nous raconte l'histoire de ses conquêtes. Il ne nous laisse ignorer aucune circonstance, de ses Campemens, de ses marches savantes; des sieges d'un grand nombre de places fortes qui ont cédé aux efforts de son bras, et à l'ascendant de son

génie; et nous convenons avec lui, que personne n'en élevé au même dégré, la gloire des armes polonoises; et qu'il a gagné plus de batailles, qu'Aléxandre et César.

Ce chancelier Zamoiski vient nous dire comment il a été tour-à-tour, chef de la magistrature et général d'armée. Il ne s'etend pas beaucoup sur le chapitre des loix, mais il ne tarit pas lors qu'il en est à son triomphe sur l'empereur Maximilien qu'il fit prisonnier. Il nous parle aussi de la magnificence de l'un de ses ancêtres dont la table était abondament servie de mets exquis, et couverte de plats remplis de pieces d'or, que ses convives se partageoint entre eux. Vous vous imaginez bien qu'il n'hesite pas de mettre la somptuosité des ces repas, bien au dessus de tout ce qu'offroient de splendide, ceux de Cléopatre et d'Antoine; et de notre côté nous n'hésitons pas de convenir qu'il à grandement raison.

Vous voyez ici, un Sapieha qui au besoin, nous fait une longue dissertation sur les loix qu'il à rédigé avec un savant anglais; et par les quelles la Lithuanie es encore régie de notre temps.

Il est en général fort disert lors qu'i s'agit de son code; mais il est très concis sur les ressorts secrets par les quels la cour de Vienne mettoit son cousin en mouvement, afin qu'il brouillat dans celle de Pologne. Bien different des atheniens qui se vantoient avec orgueil d'être autocthones, il ne manque jamais de nous assurer que sa famille est d'origine tartare.

Vous appercevez un peu plus loin, un Pac qui n'est connu à proprement parler, que par son éxtrême sévérité à la tête des armées. Il nous assure qu'une discipline austere en fait seule le salut; que convaincu de cette vérité, il rodait sans cesse autour du Camp, suivi d'un éxécuteur. Qu'il étoit le fléau des maraudeurs; et que pendant son généralat, les choux et les concombres, ont couté la vie à bien des Militaires. Il paroit mettre non moins de vanité que le Sapieha dont nous venons, de parler, à ce qu'on croye d'une origine étrangere; et pour lui faire plaisir, nous consentons qu'il descende, comme celà est très possible, de ces Pazzi, qui disputèrent aux Médicis, la souveraineté de Florence.

Vous devez bien croire poursuivit le

comte, que nous ne sourcillons pas, lors que Jean Sobieski qui doit vouz frapper par sa bonne mine, nous raconte point par point, l'histoire de la levée du siége de Vienne; et qu'il nous montre pour ainsi dire, une à une, les magnifiques depouilles trouvées dans le camp des ottomans, et dans la tente de leur Grand-Vesir Kara Mustapha; mais comme il à l'ame grande, il passe fort légérement sur l'ingratitude de l'Empereur. Il paroit neamoins un peu ému, lors que nous lui apprenons que la postérité tout aussi injuste que le chef de l'Empire, ne lui à pas consacré le titre de Bouclier de la Chrétienneté; mais nous le consolons, en l'assurant que sa memoire est toujours chère à ses concitoyens, qui le placent à la tête de leurs plus grands Rois; et à l'Europe, qui le compte parmi ses plus glorieux Monarques.

J'apperçois là, dis-je au comte, un personnage dont les traits annoncent une grande sévérité de caractère.

Lavater, me répondit le comte, ne lit pas mieux que vous sur une phisionomie. Ce portrait est celui d'un Granowski que nous regardons comme le Brutus de la

Pologne. Je serois embarrassé de vous dire, s'il montre plus de feu que de flegme, lors qu'il nous raconte comment il sût punir la lâche trahison de douze de nos senateurs, qui par une adulation basse et perfide avoient promis au Roi de réunir une de nos provinces au royaume de Hongrie, dont ce prince occupoit le trône en même temps, que celui de Pologne. „Ce seul pro-
„jet de ce honteux d'ememb.ement, nous
„dit-il, me saisit d'indignation. Le Roi
„s'etait rendu dans la province de Gallicie
„dont il étoit question, et dont la cession
„devoit être consommée à cinq milles de
„Lemberg, en présence de l'armée. Que je
„commandois en qualité de grand-marêchal.
„La veille du jour pris pour cet acte de tra-
„hison qui doit révolter tout bon Polonois,
„je mende les douze traitres; je leur fais
„couper la tête, que l'on place par mes or-
„dres, convertes d'un tapis, au pied du
„Trône, du haut du quel le Roi devois ac-
„cepter le don de la Gallicie. Ce moment
„venu, je fais signe qu'on découvre les
„,têtes; et profitant de l'instant où ce spec-
„,tacle glace d'éffroi tous les coeurs, je
„,m'avance vers le trône, et j'adresse au

„Roi ces peu de mots. Sire, votre majesté trou-„vera toujours parmi nous de bons et de „fideles sujets, jaloux de la gloire de votre „trône, comme de celle de leur patrie; „mais jamais des trâitres: vous voyez ici, „les têtes de ceux qui ont voulu desho-„norer l'une et l'autre; et tel sera le sort „de quiconque tentera de les imiter. Aprés „ce coup de vigueur, je fis élever de grands „monceaux de terre, sur les corps de ces „douze trâitres: je pris soin que leur tra-„hison fut transmise à la postérité par un „tableau; mais je crains que ces deux mo-„numens destinés à faire fremir la perfidie, „n'ayent point echappé au naufrage de 4. „siecles."

Son front, continua le comte, prend peut-être pour la premiere fois, un air de sérénité, lors qu'il nous entend lui dire, que ces Monceaux de terre subsistent encore sous le nom de Monceaux des Sénateurs, et que le tableau découvert depuis peu, dans le réduit obscur d'un galetas, orne aujourd'hui la demeure de ses descendans.

Ce Granowski, dis-je au comte, avoit une ame vraiment romaine. Son portrait

est acolé d'un autre, qui ce me semble, ne lui cede rien en fierté.

Vous penêtrez encore assez bien dans l'âme de ce personnage là, me répondit le comte. C'est un Zawisza surnommé le noir, dont la mort fut bien tragique, voici la maniere dont il nous en parle.

Je dois être placé, nous dit-il, au nom„bre de ces guerriers, aux quels une riche „armure a été si souvent fatale. J'ai payé „de ma vie la magnifique Cuirasse que j'a„vois à la bataille de Varna. Renversé de „cheval, je fus successivement assailli par „deux tartares: je devins leur prisonnier, et „chacun d'eux prétendit avoir seul droit à „ma riche depouille, ne pouvant s'accor„der, ils me conduisirent au Kan leurs sou„verain, afin qu'il prononçat en faveur de „celui qui lui paraîtroit le mieux fondé dans sa „prétention. Ils mirent l'un et l'autre in„finiment de chaleur à se disputer. Ce que „j'avois de précieux sur moi. Le Kan „parut écouter avec attention le débat, „et n'en commit pas moins une injustice, „en me déclarant le prisonnier du tartare qui „étoit venu me prendre par derriere, pendant „que j'en étais aux prises avec celui qui m'avoit

„attaqué le premier. Celuici, que le pro-„noncé du Kan remplit de rage, s'appro-„chant de moi; un jugement injuste, „me dit-il, vient d'adjuger ta preci-„euse depouille, à mon antago-„niste; il n'en sera pas de même de ta „personne: et aussitôt il me plonge son „poignard dans le sein. Il m'eut été péni-„ble de survivre au Roi qui venoit de périr „dans la bataille. La mort de ce prince „adoucit la cruauté de ma destinée, et je „quittai la vie sans regret.“

Il me semble, dis-je au comte, que mon âme s'éleve au récit des actions glorieuses, et des sentimens genéreux de vos illustres compatrîotes.

En vous écoutant, je crois entendre le fidele Théramene racontant au jeune hypolite, les héroïques exploits de son pere Thésée. Daignez continuer, et me faire connôitre le personnage dont le portrait attache maintenant mes regards. Son port noble et sa mine grande, me font juger que c'est encore un de vos héros polonois.

C'est le portrait, me répondit le comte, de Jérémie Wiszniowiecki dernier mâle d'une branche issue de la maison des Jagellons, fon-

due dans celle des Radziwił, et qui ne subsiste plus qu'en la comtesse Rozwadowska veuve en premieres nôces du comte Morawski. Il à péri victime de la barbarie tartare, mais non sans en avoir tiré une vengeance complette et éclatante. Voi-ci à peuprès la manière dont il nous en parle.

„Je m'étois si bien éxercé à tirer de l'arc, nous dit-il, que j'aurois pû le dis-„puter en ce genre d'adrésse, au plus ha-„bile tireur de l'ile de créte. Je fus fait „prisonnier par les tartares. Leur Kan, „par un rafinement inoui de cruauté, or-„donna qu'accroché par les côtés, au moyen „d'un crampon de fer, je serois attaché á „une potence, et que j'y resterois suspendu „jusqu' à mon dernier soupir. Les féroces „tartares, par ordre de leur chef encore „plus féroce qu'eux, venoient à chaque „instant, ajouter l'insulte et le rire mo-„queur, à l'horreur de mon supplice. Ils „finirent par me demander avec tout le fiel „de l'ironie; si dans la posture ou j'etois, „je me croyais encore en état de lancer „adroitement une flèche? je leur répondis „affirmativement; je demandai un arc et

„trois flêches, et je promis d'atteindre 3 „colombes que l'on feroit partir successi- „vement á la portée du trait, à la nou- „velle de cette proposition de ma part, „toute la horde tartare accourut: le Kan „lui même curieux de ce spectacle, s'em- „pressa d'en venir jouir, et y amena ses „deux enfans. Je prends l'arc, on lache „une colombe, ma flèche part, et va frap- „per l'un des fils du Kan: il tombe mort. „La seconde colombe prend son vol; et ma „seconde flêche fait mordre la poussiere au „deuxieme fils du Kan, qui n'ayant plus à „craindre que pour lui même, prend pre- „cipitamment la fuite.

„Ses satellites aussitot, se précipitent „sur moi, et de leurs sabres font de mon „corps une chair à paté; tandis que je „leur rends des actions de grace de ce qu'ils „m'arrachent un reste de vie, qui m'etoit „mille fois plus cruelle que mille morts.

Ce n'est que de la part des hommes qu' enfante la Pologne, dis-je au comte, que l'on peut s'attendre à des actions d'un courage si héroïque.

Vous en trouveriez aussi chez beaucoup d'autres peuples, me répondit-il:

seulement, nous pouvons dire, que de tels traits ne sont communs nulle part. Mais une sorte de gloire dont il n'est peut-etre qu' un seul exemple dans l'histoire, c'est celle que s'est acquise un Chodkiewicz dont vous voyez là le portrait. Il ne nous parle jamais de ses glorieuses éxpéditions, qu'il ne s'exprime avec la noble franchise d'un véritable guerrier.

„Nos éternels démélés avec la Russie, „nous dit-il, auroient dû nous unir aux „turcs, aussitôt qu'ils eurent pris piéd en „Europe: mais la défiance et la haine „qu' inspiroit cette nation barbare, enne„mie du nom chrétien, l'emporterent sur „les conseils de la politique; et nous nous „trouvâmes dans un état continuel de „guerre avec ce peuple, que sa situation „géographique devoit nous faire regarder „comme notre allié naturel. Ces ottomans „devinrent particulièrement l'objet de l'anti„pathie que j'avais sucée avec le lait, con„tre tout ennemi de la Pologne; et je leur „jurai sur l'autel de la patrie, la même „haine qu' Annibal avoit jurée aux Ro„mains. La fortune seconda mes éfforts; „je marchai de victoire en victoire; le

„croissant ne cessa plus de fuir devant „l'aigle Polonoise. Je remplis de terreur et de honte, le coeur de ces brigands „d'Asie, qui rouloient dans leur pensée, „le projet audacieux de mettre l'Europe „aux fers; et par une suite de l'effroi „dont ils étoient saisis à la seule idée de „mon nom, ils jurèrent sur l'alcoran de „n'avoir jamais de guerre avec la Pologne „tant qu'elle auroit des Chodkiewicz à la „tête de ses armées.

Comme vous, dis-je au comte, je doute que les annales du monde, offrent l'exemple d'un genre de gloire semblable à celle dont votre illustre compatriote se trouve couvert, par l'humiliante résolution de l'orgueilleux ottoman.

Voilà le Philopémen de la Pologne, continua le comte, en me montrant le le portrait d'un Charles Radziwil, nous le regardons comme le dernier des polonois, de même que le célébre chef de la ligue achéene est reputé le dernier des Grecs, nous mettons à l'entendre, tout l'intérêt que l'on prend au récit des faits dont on a été le témoin. Je ne puis pourtant vous dissimuler que nous ne rougissons beau-

coup, toutes les fois qu'il nous éxprime le regret de n'avoir pû communiquer à tous ses compatriotes, l'amour de la patrie qui embrasoit son coeur, et la noble audace qui étoit dans son âme. „J'ai été le pre„mier, nous dit-il, à m'opposer au tor„rent qui menaçoit d'entrainer ma patrie. „Je lui ai fait un rampart de tout ce que „j'avois de ressources et de moyens. Elle „eut eté sauvée, si mon ardent amour „pour elle, et le sacrifice que je lui ai „fait de la plus brillante fortune qui se „soit jamais vue en Pologne, eussent pû „la sauver, mais tous mes éfforts ont eté „brisés; contre des forces supérieures. „La résistance que je leur fis dans les plai„nes de Slonim, où je ne leur opposai „qu' une poignée de guerriers, prouve tout „à la fois, et ce que peut le courrage qui „deffend les droits d'une cause juste, et ce „que j'áurois fait moi même dans cette journée, „qui attache mon nom à la gloire de la „Pologne, si des prétendus amis de la „chose publique, n'avoient retenu les trou„pes dont ils avoient promis de seconder „celles que j'avois amenées. La seule con„solation qui me reste, puis qu'il m'a fallu

„céder, c'est d'avoir été vaincu avec „l'honneur.

Je me plais à contempler la phisionomie de ce Radziwil, dis-je au comte. Je crois y demêler les sentimens magnanimmes qu'il a fait éclater, et je ne puis augurer que bien favorablement, du sang dont il est sorti.

Vos préssentimens ne vous trompent point, me répondit le comte; il n'est point de maison en Pologne, à la quelle celle de Radziwil doive le céder pour l'ancienneté de l'origine, l'eclat de l'illustration, la gloire des armes, la célébrité des ambassades, et la sagesse des lois. Depuis un temps immemorial, on la trouve à la tête des armées, et de la magistrature, et constamment revêtue des dignités les plus importantes de l'état.

Enfin poursuivit le comte, pour que vous ayez une idée juste de l'utilité que je retire des Grands-hommes que j'ai rassemblé ici, je finirai par vous dire, qu'il n'est pas jusqu' à Copernic que vous voyez là un compas à la main, que je ne fasse intervenir à la conversation, pour qu'il nous démontre par quelle loi phisi-

que, nous faisons une pirouéte sur nous-mêmes, à chaque fois 24 heures.

Si notre compatriote Copernic avait été mon contemporain, dit la comtesse, je l'aurois prié de me placer quelque chose dans les cieux; mais j'en aurois éxcepté ma chevelure.

Avec les mêmes raisons que vous, lui dis-je, madame, j'aurois bien fait la même éxception; mais votre réserve n'eut point embarrassé ce grand astronome; il lui auroit suffi du moindre de vos attraits, pour en faire une belle constellation.

Il s'en faut de beaucoup, me dit la comtesse, que je prends à la lettre, votre agréable compliment; mais je crois pouvoir dire, sans craindre d'etre accusée de vanité, que je ferois dans les cieux une aussi belle figure que l'écrevisse ou le capricorne.

Madame, lui dis-je; il ny a point à être inquiet de la figure que vous feriez là haut; il s'agit bien plutôt de la forme sous la quelle vous voudriez y être. Peut-être que celle d'une Lyre seroit de votre goût; car je vous crois sensible aux charmes de l'harmonie?

J'aimerois beaucoup cette métamorphose, dit la comtesse: je m'en servirois pour appeller mon époux dans les cieux, de la même manière dont Orphée s'en servit pour retirer des enfers sa chère Euridice.

Je trouverai les cieux par tout ou je serai avec vous, lui répondit le comte.

Oh! reprit vivement la comtesse, avec quel soins je vous ferois une certaine recommendation, aussitôt que je vous verrois cheminer le premier.

Je vous entends lui dit le comte; je vous promets bien que je ne courrois pas le risque de regarder derrière moi; mais si vous me permettez de vous faire connaître ma pensée, je vous dirai franchement, que je serois moins touché de vous savoir parmi les astres, que je ne le suis de vous voir ici bas, au rang des femmes les plus aimées, et les plus estimées-et les plus heureuses, ajouta la comtesse.

Je reprends ma proposition de la métamorphose, dis-je à la comtesse; tout-aussi bien ne doutè-je pas, que Copernic n'eut préfèré le plaisir de vous admirer de près sur la terre, à celui de vous

observer dans les cieux, et de ne vous voir qu'au bout d'une lunette.

Mes yeux parcourroient la gallerie, et ils s'étaient arrêtés sur une figure, où je remarquois l'audace mêlée à je ne sais quoi de sinistre. J'en demandai le nom au comte, qui me dit c'étoit Cromwel. — Je suis bien surpris lui dis-je, de trouver cet abominable hypocrite, parmi tant d'illustres Polonois?

C'est par indignation, me répondit le comte, que je l'ai placé là, comme pour lui faire faire amande-honorable. Vous le voyez aux pieds du malheureux Charles, où il auroit toujours dû être. De là du moins, sa main criminelle n'aurait jamais pû atteindre à la tête de son Roi. Si vous le trouvez bon, continua le comte, nous nous leverons de table, et je vous montrerai le fripon le plus célébre à mon avis, que le ciel en courroux ait montré au monde.

Lors que nous fûmes rentrés dans le sallon: le voilà, me dit le comte, ce scélérat à nul autre pareil, en me montrant Mahomet.

C'est encore, lui dis-je, un de ces illustres à la maniere d'hérostrate ?

Permettez moi, me dit le comte, de vous faire remarquer, que pour ce moment, l'application ne seroit pas admissible. Hérostrate n'etait qu'un enfant, qui par je ne sais quel enfantillage, voulut faire dire de lui, qu'il avoit mis le feu à un temple. La vie entière du Medinais n'offre qu'un tissu de crimes et de forfaits. Il incendia des villes, devasta des provinces, ruina des Royaumes; fit nager dans le sang la moitié du mo de connu, et pour prix de son hypocrisie devastatrice et sanguinaire, il partage encore avec la divinité, les hommages de presque la moitié du genre-humain.

Il est vrai lui dis-je, que les noms d'Aléxandre et de César sont parvenus jusques à nous, sans qu'il nous reste aucun vestige des révolutions que ces conquérans fameux ont fait subir au monde. Celles de Mahomet y sont ineffaçables. J'adopte l'opinion qui vous le fait placer au premier rang des fourbes les plus insignes, et des scélérats le plus célébres. Mais continuai-je ; quelle est cette figure prononcée,

à barbe longue et touffue, qui fait pendant avec celle de Mahomet?

C'est Ali, me répondit le comte, le gendre de ce trop célèbre imposteur. Il avoit beau jeu pour s'emparer du Caliphat; mais ce fut un Annibal qui ne sut pas profiter de sa victoire. S'il n'avoit pas eu l'adresse de tordre quelque passages de l'alkoran, de faire un schisme, et d'y entrainer une grande nation, il est très vraisemblable que son nom seroit resté dans l'oubli.

Ne dites point de mal de celui là, dit la comtesse. Il étoit tendrement attaché à Fatime: je le prends sous ma protection. J'ai toujours reconnu un caractère de bonté, dans les hommes qui aiment leurs femmes.

Et moi, lui dit le comte, une éxtrême amabilité, dans les femmes tendrement chéries de leurs époux.

Les hommes qui aiment leurs femmes, dis-je à la comtesse, ne sont bons et sensibles comme vous le prétendez, que parce qu'il est naturel, d'imiter ceux que l'on chérit.

S'il m'étoit permis de croire à votre

opinion, me dit la comtesse, je me croirois en droit d'en conclure, que notre sexe auroit à se glorifier de quelques qualités du vôtre.

Cela est sans doute, lui dis-je, Madame. L'urbanité d'un peuple fut toujours le fruit de l'influence de votre séxe dans la société. Les orientaux resteront brutes, aussi longtemps, que leurs femmes resteront ésclaves. C'est à la célébre Aspasie que les Athéniens doivent la réputation d'avoir été le peuple le plus poli et le plus aimable de la Gréce.

Il est malheureux, dit la comtesse, qu'il n'y ait plus d'Aspasie capable de mériter à notre siècle, la gloire de celui d'Athénes.

Ce ne sont pas les Aspasies, qui manquent aux temps où vous vivez, lui dis-je, Madame: ce sont bien plutôt des hommes dignes d'elles, des Péricles, des Socrate, des Phidias, des Alcybiade, capables de se former à leur école. Et m'adressant aussitôt au comte: Quel est cet homme, lui demandai-je, qui porte sur son front la fierté et l'audace, et dont la tête est

chargée de plumes comme celle d'un mulet?

C'est Atilla, me répondit-il; ce Hun devastateur qui sous le nom de fleau de Dieu, parcourut l'Europe en brigand. Ses horribles succés, et sa honteuse défaite, prouvent au moins cette grande vérité: que si dieu se sert quelque fois des méchans pour punir le crime, et mettre à l'épreuve la vertu, il ne manque jamais de briser l'instrument de sa vengeance, aprés s'en être servi.

Voi-ci, continua le comte, un Doge de Vénise, qui seroit bien étonné d'apprendre qu'il n'à plus de successeur: et qu' l'ambition a détruit une répuplique que les fureurs d'Atilla avoient fait nâitre.

En éffet, lui dis-je, s'il est surprenant que les cruautés du barbare Hun, ayent fait sortir Venisse du sein de la mer, comme Neptune en fit sortir l'île de Délos, il ne l'est pas moins, que nous venions de voir disparaître cette république, après une éxistence de seize siècles.

N'en soyons point surpris, dit le comte; tout dans ce monde, est vicissitudes et changemens.

J'apperçois là, lui dis-je, le portrait d'un prélat Bariolé de Cordons, qui en est une bonne preuve; il est décoré un peu différemment de ce qu'il l'auroit été dans la primitive église. Assurément il n'a point là, la livrée des apôtres.

Cela est vrai, dit le comte, mais il en a les vertus; et il vit dans un état de simplicité vraiment digne des temps apostôliques. En attendant un tour de jardin, poursuivit le comte, passons dans cette piece voisine; nous y respirerons par anticipation, le parfume des fleurs, vous y verrez quelques plantes éxotiques, que nous cultivons dans une douce température, pour les préserver de la rigueur de notre climat.

On ne peut qu'admirer votre goût, dis-je à la comtesse; vous avez ici, un abrêgé des arbustes, qui font l'orgueuil, et les delices, de l'Espagne et de l'Italie.

Ce n'est point par le côté de leur origine, que ces arbustes m'interessent, me dit la comtesse; mais ils me charment plus que je ne saurois le dire, en retraçant sans-cesse à mes yeux, ce joli printemps que j'ai toujours aimé.

Rien de si naturel, lui dis-je, Madame, que de se plaire dans son image.

Je puis voir la mienne sans danger, me répondit-elle; je n'en ai point à craindre le malheur de Narcisse.

Je craignis de répondre; et m'adressant au comte; quel est ce portrait, lui demandai-je, qui est au dessus de cette Musulmanne ?

Je prends bien vite la parole, me dit la comtesse, pour vous apprendre que c'est le mien.

Votre empréssement, lui dis-je, Madame, sert à merveille, celui que j'avais deja de le bien considérer.

Oh! reprit la comtesse; c'est que je redoute votre politesse infinie; et je vous demande bien pardon de vous dire, que j'aime la sincerité.

Je n'en doute pas, lui dis-je, Madame, mais votre modestie a bien des raisons pour la craindre.

Eh! bien, dit la comtesse, que vous semble-t-il de mon portrait? franchement, y trouvez vous de la ressemblance?

Le défaut le plus ordinaire des peintres, lui repondis-je, c'est de ne pas tou-

jours rendre bien fidélement, les traits de la belle nature; et il me semble que l'auteur de votre portrait auroit bien de la peine à se justifier sur ce point.

Il est vrai, dit la comtesse, que la belle nature n'est pas facile à bien saisir.

Si j'avois pû en douter, lui dis-je, Madame, je n'en douterois plus dès ce moment.

Il me semble, dit la comtesse, que nous ne nous entendons pas. Laissons là les régles de l'art, les principes accadémiques et autres choses semblables, et allons au fait. Mon portrait me ressemble-t-il?

Nullement, lui dis-je, Madame.

C'est peut-être, dit-elle, que j'ai vieilli depuis que l'on m'a peinte?

C'est bien plutôt votre portrait lui disje, qui pourrait avoir éprouvé quelque changement à cet égard.

Mais dit-elle, les portraits ne vieillissent pas.

Pardonnez moi, lui dis-je; car il arrive quelque fois que les originaux s'embellissent.

Mais enfin dit la comtesse, retrouvez

vous dans mon portrait quelque chose de moi ?

Rien du tout répondis-je ; jugez si je dois être bien disposé en faveur de votre peintre, moi qui ne lui pardonnerois pas, de n'avoir pas rendu dans toute sa vérité, le moindre de vos traits. Il n'en est pas de même de votre portrait, dis-je au comte, le voi-ci bien sûrement ; la ressemblance en est frappante ?

Oui, dit le comte ; mais les années de l'original, ne ressemblent guère à celles de la copie.

Mais, lui répondis-je, si elles différent un peu par le nombre, elles différent bien d'avantage par le bonheur. Assurement, ajoutai-je, en portant mes yeux sur la comtesse, vos plus heureuses années, sont celles que vous coulez maintenant.

Votre distinction est parfaitement juste, me dit le comte ; et toute à mon avantage ; je suis au comble du bonheur.

Parlez au nom de nous deux, lui dit la comtesse ; vous m'avez admise au partage.

Au partage dit le comte, avec une

tendre émotion. Plut-à-Dieu, qu'il fut en mon pouvoir de le faire passer, le bonheur tout entier de votre côté.

Cela reviendroit au même, lui répondit la comtesse; car mon premier soin, comme mon plus grand plaisir, seroit de le remettre aussitôt en commun.

Je tournois autour de la chambre; et ce mouvement circulaire m'avoit conduit en face d'un portrait, qui m'avoit déjà frappé par sa mine noble, et à la fois gracieuse. La comtesse s'appercevant que je le considérois avec attention, me demanda si je n'y retrouvois pas quelques traits de son portrait?

Non, Madame, lui répondis-je; mais j'y en découvre beaucoup de ceux qui plaisent dans votre phisionomie.

C'est le portrait de mon frére, me dit-elle. Bien des gens prétendent ne trouver aucune ressemblance entre nous deux.

Des fréres et des soeurs, lui dis-je, se ressemblent toujours par quelque endroit. Si M. votre frére ne vous ressemble pas parfaitement par la figure; il doit vous ressembler par le charme du caractère: et ce

bonheur ne manquera pas de lui être bien envié.

Puisque nous en sommes sur les portraits, dis-je au comte, je vous démanderai quel est celui que j'ai vu dans le cabinet attenant à votre salle à manger. Son air noble, ou plutôt majestueux, le rappelle à ma mémoire.

Hélàs, me répondit le comte, avec un ton de sensibilité, c'est le portrait du dernier Roi qui se soit assis sur un trône qui n'est plus. Son souvenir se mêle chaque jour dans mes regrets, à celui de l'étonnante catastrophe, qui a change la face de notre pays. Il étoit autant mon ami que j'aimais la patrie. Notre union étoit intime; et le commerce épistolaire que j'entretenois avec ce prince, en avoit rendu les liens aussi doux qu'indissolubles: mais tout a disparu, le monarque ami, et la patrie chérie.

Vous savez bien, lui dis-je, que cette révolution n'est pas la seule étonnante du siècle qui vient de s'ecouler; et l'histoire vous en a montré de plus desastreuses encore.

Je me doute bien, me dit le comte,

que les Gothons, les Sueves et les Allains furent encore plus malheureux que nous, lorsque nos pères les Sarmates, les chassèrent de ce pays pour s'en emparer. Assurément, tout cela ne dût pas se passer bien poliment, ni avec le même calme que nous en raisonnons.

Oui, lui dis-je; nous sommes constitués de telle manière, que nous ne croyons aux maux passés, et que nous n'y sommes sensibles, qu' aprés en avoir été accablés nous-mêmes.

Je pourrois bien, dit le comte, vous citer un adage, qui renferme une vérité tout aussi constante.

Je le devine, lui dis-je.

La consolation des malheureux, est d'avoir des semblables. N'est-ce pas cela, lui demandai-je.

C'est cela même, me répondit-il. Ce sentiment qui est inné dans le coeur de l'homme, n'en fait pas trop bien l'éloge. Je n'hésite pourtant pas de convenir que j'en ai tiré quelque consolation. Où sont aujourd'hui, me suis-je dit, ces grands empires d'Assirie, de Perse et des Macedoniens, qui se sont succédés les uns aux

autres, et qui ensuite sont devenus la proye de la puissance Romaine, qui elle-même a disparu à son tour, sans qu'il en reste la moindre trace. Quelle raison ai-je pû avoir d'espérer pour notre Pologne, une éternité de durée, que n'ont pû obtenir de si puissants états? après ces réfléxions, qu'ai-je fait? vous le voyez: j'ai pris la bêche, et je suis venu cultiver mon jardin.

Vous me rappellez, lui dis-je, Phocion retiré à Mélite; cultivant de ses mains victorieuses, l'héritage borné qu'il tenoit de ses pères. Le parti que vous avez pris, répondra au bonheur que vous en avez espéré; il est le fruit de la sagesse et du courage. Que ne puis-je comme vous, passer mes derniers jours, au sein de la vie patriarchale!

Si vous en avez le goût, me dit le comte, croyez en mon expérience et l'intérêt que vous m'inspirez véritablement; ne résistez pas à ce penchant. Si vous n'avez pas encore jetté vos plombs, et que vous trouviez dans notre domaine, quelque canton qui vous accommode, vous pouvez en disposer.

Vos bontés m'enhardissent, lui dis-je, monsieur le comte ; j'ai remarqué dans votre domaine, un petit coin, où je me suis persuadé que je pourrais vivre heureux.

Il faut le tenter, me dit le comte ; et si ce n'est pas assez de ma part de vous y éxhorter, je vous en supplie.

Il ne sort pas un mot de votre bouche, lui dis-je, qui ne soit un trait de bonté, qui ne devienne pour moi, un nouveau sujet de reconnaissance, et qui ne me soit une nouvelle raison de vous parler avec franchise. Je vous confesse donc sans détour ; que l'objet de ma visite, a été de vous proposer des arrangemens pour Lusu-fruit de cet endroit de votre domaine, qui semble me promettre le bonheur.

Vous pouvez regarder ces arrangemens comme conclus, me répondit le comte.

Pour moi, me dit la comtesse, je vous en veux véritablement, de ce que nous ayant dit tant de choses charmantes, vous n'ayez pas commencé par celle-là.

Votre reproche, lui dis-je, Madame, est d'autant plus merité de ma part, que vous et M. le comte, avez debuté avec

moi, par des témoignages d'une bienveillance bien rare. Si je n'ai pas commencé par toute l'éfusion de la confiance, qui vous est si justement due, permettez que je termine par l'assurance de la grâtitude infinie, qui pénêtre mon coeur, et qui ne s'y éffacera qu' au moment où je cesserai de vivre.

Que vous proposez vous à l'égard de ce local, me demanda le comte?

D'y bâtir une habitation simple et commode, lui répondis-je; accompagnée d'un jardin qui lui soit proportionné: un hermitage, en un mot.

Un hermitage soit, dit le comte; le nom n'y fait rien. Il s'agit seulement que vous vous y absteniez de la vie éremitique. comme je me connois un peu en construction, je m'offre avec plaisir, pour être votre m a n s a r d.

Et moi, dit la comtesse, qui me connais en jardinage, je me propose pour être votre là q u i n t i n i e.

Ainsi, dis-je, M. le comte et M. la comtesse, veulent me poursuivre jusques dans ma retrâite, les bienfaits à la main.

Oh! reprit la comtesse, j'irai souvent vous y relancer. Je crois connaître le local. N'est-il pas situé sur le penchant d'un coteau; tout près d'une rivière qui serpente? plus loin il y a des prairies; et puis des bois.

Vous l'avez dépeint, lui dis-je, Madame, comme si vous l'aviez eu sous les yeux, et en même temps un crayon à la main.

Croiriez vous bien, me dit la comtesse, que ce petit canton champêtre m'a toujours beaucoup intéressée, et que souvent je me plais à y aller rêver. Oh! poursuivit-elle avec l'accent de la plus aimable gaîté, si les bois qui l'environnent étoient aussi peu discrets que ceux de Dodone, vous sauriez tous mes secrets; vous liriez dans mon âme.

Madame, lui répondis-je, vous m'y avez fait lire aujourd'hui à livre ouvert: c'est le livre de l'aimable franchise, de la bonté et de toutes les vertus.

Pendant ce court dialogue entre la comtesse et moi, j'avois vu le comte s'eloigner un peu, s'accouder sur une table, une plume à la main, et tracer rapide-

ment quelques mots sur une feuille de papier-timbré : et s'approchant de moi aussitôt après : voi-ci, me dit-il, la cession pleine et entière, tant pour vous et votre famille, que pour vos amis à votre choix, du canton de notre domaine qu'il vous plaira de choisir, pour y établir votre demeure.

J'etois pétrifié de surprise, et l'éxcès de ma reconnaisance m'avoit ôté l'usage de la parole. Mes sens s'étant un peu remis : je ne puis pas vous dire monsieur le comte, que vous ayez dépassé les bornes de la confiance ; mon coeur me dit assez que je n'en abuserais pas : mais permettez moi de vous faire remarquer que vous en avez mis trops peu à votre générosité. Quoi ! transmissible jusqu' à des amis !

L'amitié, me dit le comte, est le sentiment le plus cher à mon coeur. Pourquoi négligerai-je de vous fournir l'oc asion d'en gôuter les douceurs, d'en remplir les devoirs, d'en acquitter les droits ! si vous cessez de vivre, ou que d'autres raisons vous fassent abandonner votre demeure ; il vous est libre d'en disposer ; et j'augure assez bien de vous, pour croire

que ce sera en faveur de celui qui par les soins d'une véritable amitié, aura mérité la reconnaissance de la vôtre. Il vous faudra des bras, soit pour construire votre demeure, soit pour l'entretenir, et ses dépendances. J'en choisirai parmi mes ouvriers; et ce choix ne tombera que sur les plus habiles.

C'est moi, me dit la comtesse, qui vous conduirai cette petite colonie.

S'il vous prenoit envie, lui dis-je, Madame, de rester à sa tête pour lui donner des loix, je ne doute point que ma thébaïde ne devint bientòt une nouvelle Carthage.

D i d o n, me répondit-elle, sera toujours inimitable pour moi: elle eut une sorte de courage dont je ne serai jamais capable.

Lequel donc? Madame, lui demandai-je.

Celui, me répondit-elle, de survivre à la perte de son époux.

Il est bien glorieux pour vous, lui dis-je, Madame; et bien flatteur pour M. le comte, que vous manquiez de ce courage là comme on ne peut penser de cette sorte, sans avoir des droits à l'immorta-

lité, je veux vous proposer un moyen de rendre éternel le bonheur, d'une union que j'admire.

De grace, me dit vivement la comtesse, faites le moi connaître ce moyen. Quel qu'il puisse être, je vous promets de l'adopter aussitôt.

C'est, lui dis-je, que par anticipation, vous deveniez l'un et l'autre, le Philémon et la Beaucis de ma cabane. Vous ne quitterez la forme humaine, que pour prendre celle de deux beaux arbres. Vous serez toujours en présence l'un de l'autre. Vos branches entrelacées, image de votre aimable union, deviendront le doux asyle de ces oiseaux, qui par leur fidélité et leur tendresse, sont pris pour le symbole de l'amitié; et vous vivrez ainsi éternellement sous le nom „Des deux époux heureux et inseparables.

Votre projet, me dit la comtesse, me convient parfaitement: l'idée en est charmante: je goute d'avance le plaisir d'ombrager votre paisible demeure.

Dites bien plutôt, lui répondis-je, Madame, de protéger de votre ombre, vos propres bienfaits.

Voyant que le comte s'etoit approché d'une belle pendule enclose d'un brillant bocal, et l'y ayant suivi : Lycurgue, lui dis-je, étant bien plus sain de l'ouie qu'il ne l'est de la vue, j'ose à peine prononcer son nom, par la crainte qu'il ne nous entende ; car voilà un meuble dont assurément il n'auroit pas toléré l'usage dans sa république.

Je le trouve pourtant assez modeste, me dit le comte.

Oui, lui dis-je, modeste de cette modestie asiatique qui dégoute d'une heureuse simplicité, et qui a fini par corrompre l'austère Lacédémone elle-même. Ne vous appercevez vous pas de la prodigieuse distance qui sépare cet instrument à mesurer le temps, du clepsydre, ou du cadran solaire de Papyrius?

Du côté du méchanisme, j'en conviens dit le comte, pour le reste; graces à ceux qui le fabriquent et nous le vendent, il n'en est séparé que par un peu de clinquant.

Nous voi-ci à la belle heure du jardin, continua le comte; allons y faire une promenade péripatéticienne.

Ce mot promenade produisit sur un

petit chien blanc, l'éffet d'un ressort élastique. Le voilà qui saute à bas du canapé où il étoit mollement couché auprès de la comtesse ; il gambade, il cabriole, et va tour-à-tour caresser ses maîtres en frétillant de la queue.

Vous avez là, dis-je au comte, un bien aimable chien, à quels transports de joye, il s'est livré au seul mot de promenade.

C'est qu'il est accoutumé à nous y suivre, me dit le comte ; il nous fait toujours bonne compagnie, et nous est aussi fidéle que le chien d'Ulysse et celui de Xantipe.

Pour moi, lui dit la comtesse, je ne me plais à le comparer qu'au chien de Tobie ; par ce qu'il est toujours le premier à m'annoncer votre arrivée.

La comtesse après avoir replié, renfermé, placé son ouvrage, quitta son canapé pour se disposer à la promenade.

Vous vous montrez sans doute bien souvent à votre jardin? lui dis-je, Madame.

A toute heure du jour, me répondit-elle : on ne se lasse point d'être avec ce que l'on aime. Il faut bien aussi, que je veille au maintien de ce qui en fait notre plaisir :

c'est bien là que l'oeil du maître est nécéssaire.

C'est-a-dire, lui répondis-je, que vous en êtes le Bostangis, tout justement, dit-elle, je m'en suis reservé la surintendance; sans compter que j'y mets souvent la main à la besogne. Il en est donc de vos mains, lui dis-je, comme de votre ésprit, qui sait manier les affaires les plus opposées?

Quant à mon jardin, me répondit-elle, il m'est facile d'en atteindre les deux éxtrêmes à la fois; à l'égard de beaucoup d'autres choses, je ne me flatte pas que j'en puisse saisir même le premier bout.

Tout en parlant ainsi, la comtesse prend une serpette d'une main, et de l'autre une ratissoire.

Comme vous voila armée: lui dis-je, Mme. la comtesse; vous devez être bien redoutable aux branches gourmandes et aux plantes parasytes?

J'en suis le fleau, me répondit-elle; je leur fais une guerre perpetuelle et à outrance.

Dans le chemin très étroit qui conduit au jardin, nous rencontrames quelques branches

d'un rosier incivil, qui sembloient vouloir nous en disputer le passage : la comtesse d'un coup de sa serpette, les mit aussitôt à la raison.

Voici notre jardin, me dit le comte; vous devez le trouver bien agreste?

Et d'autant plus agréable, lui répondis-je.

Vous n'y trouverez pas au moins, reprit-il, de ces allées que l'Abbé de Lîle appelle si ingénieusement des Soeurs; et qui ne paroissent pas absolument, être de son goût.

Je n'aime pas plus que lui, répondis-je à trouver dans un jardin, ce dégré de parenté; et par cette raison vous devez croire que je suis déjà enchanté du votre.

Mais, dit le comte, sa parure doit vous paraître bien négligée, et je conviens tout le premier, qu'il n'a rien de satisfaisant pour les yeux.

C'est par la raison que tout y va au coeur, lui dis-je; tel est l'habit simple d'une bergére, qui nous touche bien d'avantage, qu'un habit chamarré d'or, surchargé de diamans et de rubis.

C'est principalement à moi, dit la

comtesse, à convenir de cette impréssion douce qu'il fait sur mon ame : toujours il me fait jouir, sans me faire éprouver en aucun temps la satieté de la jouissance.

Cette disposition de votre coeur, lui dis-je, Madame, fait bien plus votre éloge que celui de votre jardin : la simplicité de la nature, n'eut jamais d'attraits que pour les ames vertueuses.

Avez vous remarqué, dis-je au comte, que les jardins qui ont reçu de l'art tous les soins le plus recherchés de la culture, et les savantes combinaisons de la symêtrie ; plaisent beaucoup moins que ceux qu'on abandonne un peu à eux-mèmes ?

Très certainement, me répondit-il ; et vous marchez presque par tout ici, sur le gazon, que parceque j'en ai bien senti la différence.

Notre promenade nous avoit conduit dans un angle du jardin orné d'un cabinet de feuillage ; oh ! pour le coup, dis-je au comte, j'apparçois ici la main de l'homme.

Pour vous détromper, me dit le comte, il faut nous y reposer un moment ; et vous verrez que la nature y a presque tout fait.

Je commence à le croire, lui dis-je; car je sens mon coeur qui s'epanouit plus que de coutûme.

Je vais vous éxpliquer, l'énigme, me dit la comtesse : c'est ici le cabinet aux épanchemens de l'amitié.

En éffet, lui dis-je, il se glisse à travers son feuillage, un jour tendre, que je crois très propre à inspirer ce sentiment, et à en bien faire goûter les douceurs.

Nous nous y sommes voués, me dit le comte, et nous lui avons consacré tout ce qui est en notre pouvoir.

Vous lui en avez fait aujourd'hui une bien belle offrande, lui dis-je, s'il est vrai que vous daigniez m'admettre au nombre de vos amis.

N'en doutez pas, me dit le comte, et croyez encore que notre offrande sera bien accueillie, puis que vous en étes l'objet. Ne violons pas plus longtemps les loix du Lycée, continua le comte; nous avons assez faché Lycurgue; ne nous éxposons pas à facher encore Aristote. S'il venoit à savoir que nous nous entretenons assis, il pourroit en prendre de l'humeur. Continuons à

causer en nous promenant : c'est le bon moyen pour qu'il n'y trouve rien à redire.

La promenade se dirigea vers un pavillon de forme carrée, orné de colonnes dans sa partie principal, et au quel on aboutissoit par une rampe douce de gazon.

Je vois bien dis-je au comte, que nous sommes passés de Lacédémone à Athenes : voilà un batiment dont l'architecture annonce le beau siècle de Périclés. Est-ce pour l'utilité? est-ce pour la décoration que vous avez élevé ce joli pavillon, dans le lieu le plus apparant de votre jardin? je le prendrois au premier coup-d'oeil, pour le Quiesco, où Madame la comtesse va délasser des soins du jardinage, et d'où elle peut éxercer commodément, ses fonctions de surintendante.

Vous avez mis le doigt sur la moitié de la destination, me dit la comtesse; je vous donne le reste à deviner.

Je crois y être, lui dis-je, Madame, c'est une salle de bains.

Oh! point du tout, me répondit-elle; quoique je suis assez bonne musulmanne sur ce chapître du koran : mais pour vous

aider un peu, je dirai que c'est pour moi, un lieu de delices.

Oh! mille fois pardon, lui dis-je, Madame, après vous avoir entendue dire tant de choses intéréssantes et spirituelles, je me trouve bien coupable de n'avoir pas pensé dans le premier instant, qu'il devoit y avoir ici, un lieu consacré à l'exercice d'un ésprit si agréable, si délicat et si parfaitement orné.

Vous y voilà maintenant, me dit le comte; entrons; je veux que vous preniez un coup-d'oeil de ma bibliothéque.

Voilà qui est charmant, et bien entendu, lui dis-je.

Oh! de grace me dit il; je vous demande tréve sur cette sorte d'éloge.

Pourquoi donc? lui demandai-je.

C'est par la crainte, me répondit-il, que vous ne preniez de moi, la même opinion que l'on a de certaines gens, dont la bibliothéque se fait remarquer par le luxe typographique et l'arrangement symêtrique de leurs livres: on en conclut qu'ils se sont moins occupés du fond que de la forme.

Cette conclusion, lui dis-je, qui se-

roit souverainement injuste à votre égard, ne doit pas toujours être concluante. Le soupçon me paroitroit mieux fondé, s'il tomboit sur ceux qui accumulent livres sur livres, volumes sur volumes, comme s'ils se proposoient d'egaler la bibliothéque du Vatican, ou celle des Ptolomées.

J'ai dans ma bibliotheque, me dit le comte, tout cequi m'est nécéssaire. N'ayant jamais eu ni le temps ni l'ambition de caver à fonds la litterature, je me suis contenté d'en cueillir la fleur.

Cette fleur, lui dis-je, ne pouvoit mieux être placée que dans vos mains; elle y a conservé toute sa fraîcheur, et tous ses charmes.

Il me manque pourtant, dit le comte, un assez grand nombre de bons ouvrages, que mes regrets poursuivent encore dans la bibliothéque de ceux qui se les sont appropriés sans scrupule.

Il est vrai, lui dis-je, qu'il y a une sorte de gens, qui mettent une différence entre prendre et ne pas rendre.

Et cependant, dit le comte, il n'y eut jamais deux mots plus parfaitement synonimes.

Je serois bien curieux de savoir, lui dis-je, si dans le code de Lycurgue, il y avois quelque loi pénale contre ces tours de passe-passe.

Il serois bien éxtraordinaire, dit le comte, que dans le même pays ou l'on punissoit de la verge celui qui avoit dérobé un rénard, on eut traîté de gentillesse, l'art de s'appropier injustement un chef-d'oeuvre d'Homère.

Mais prenez y garde, lui dis-je; il n'y avoit de punis, que ceux qui étoient assez mal adroits pour se laisser surprendre en flagrant-dèlit.

A ce compte là, me répondit-il, nos spoliateurs de bibliothéques se seroient assez bien pourvus dans ce pays là, sans courir aucun risque; car jamais ils ne manquent de motifs pour vous emprunter vos meilleurs ouvrages, ni de prètexte pour ne plus vous les rendre.

Et la bibliothéque-bleue, lui demandai-je, lui avez vous reservé une place dans cette collection?

Jamais me répondit le comte, je n'ai accordé aux romans droit de bourgeoisie dans ma bibliothéque; je leur en ai refusé

jusques au droit d'entrée. Seulement, si quelqu' une de ces productions nous tombe sous la main, nous la parcourrons pour ne pas desobliger ceux de qui elle nous vient, et nous la renvoyons aussitôt.

Nous accueillons cette sorte d'ouvrages, dit la comtesse, àpeuprès comme certains monastéres accueillent les voyageurs, qu'ils prient poliment de continuer leur route, après les avoir hebergés pendant deux ou trois jours.

Je suis persuadé, lui dis-je, qu' à leur égard, bien des gens donnent un peuplus d'éxtension que vous ne le faites, aux devoirs de l'hospitalité.

Ils ne sont pas en aussi grand nombre que vous pourriez le croire, me dit le comte. Je n'ai connu personne, à qui l'envie ait pris de recommencer la lecture d'un roman.

Mais, lui dis-je, reste toujours le danger de la lecture.

Quant-à moi, me répondit-il, je n'ai pas besoin de vous dire que ce danger n'éxiste pas. La maturité de l'âge, une imagination calmée, les mouvemens rapides du coeur ralentis, sont d'assez puis-

ans antidotes contre ces sortes de poisons: si j'exclus les romans de mes lectures, c'est que je suis économe du temps, et que je suis parfaitement convaincu qu'on ne retire rien d'utile de ce tissu d'intrigues amoureuses, et d'événemens imaginaires, arrangés avec tout l'art qu'il vous plaira, et qui sont la base de tous les romans. C'est bien là le pays des fictions, dont l'histoire ne peut occuper que de petits ésprits.

A la bonne-heure, dit la comtesse, si tout l'éffet des romans se bornait là; mais les desordres qu'ils peuvent causer dans le coeur des jeunes personnes, sont bien à redouter.

Ils ne sont pas à craindre pour toutes, lui répondit le comte. Le venin des romans glisse sur un coeur né honnête; mais il fait playe sur celui qui porte avec soi, un germe de corruption. Assurément; c'est de ce principe que Rousseau est parti, lorsqu'il a dit dans la préface de son Eloïse: toute fille qui lira mon livre, est une fille perdue; mais si elle a commencé à le lire, qu'elle l'achêve: la corruption ne lui est pas

venue de mon livre: elle étoit déjà dans son coeur.

Je n'entends pas trop bien, dit la comtesse, ce langage du citoyen de Genêve: il y a une contradiction, ou tout au moins un paradoxe: ce qui de sa part, ne seroit pas bien surprenant.

Ni l'un, ni l'autre, je vous assure, Madame, lui répondit le comte. L'avertissement suffit à la fille honnête; elle s'abstient de commencer la lecture; et il produit un éffet tout contraire, sur celle dont le coeur est disposé à se corrompre, puis qu'il est entrâiné à la lecture, par l'avertissement même qui lui en montre le danger. A mesure que la lecture s'avance, le goût dépravé se développe; et le coeur s'imbibe d'autant plus facilement du poison de l'ouvrage, que de son naturel il étoit enclin à le bien goûter. Je vais plus loin, continua le comte, et je soutiens que la fille honnête, n'auroit point céssé d'être telle, si on l'eut determinée à lire l'ouvrage d'un bout à l'autre.

Ainsi donc, lui dit la comtesse, vous permettriez la lecture de romans, à toute

jeune personne que vous sauriez être naturellement vertueuse?

Très certainement, lui répondit le comte; mais en même temps que je l'assurerois qu'elle n'en a rien à craindre pour ses moeurs, je ne négligerois pas de l'avertir qu'elle y a tout à perdre pour son instruction; et je lui dirois, renoncez pour toujours à ces vaines frivolités indignes de servir d'aliment à votre coeur, que la nature a formé pour la vertu.

Elevez vous au sublime de la Religion, avec Bossuet, Flêchier et Bourdaloue.

Descendez avec la Bruyere et la Rochefoucaul, au fonds du coeur humain pour en sonder toute la profondeur.

Attachez vous à former le vôtre à l'école de Fénélon.

Exercez les facultés de votre ésprit, pensez, raisonnez avec Loke et Malebranche.

Portez vos regards vers les cieux, avec Décartes et Newton, pour découvrir les loix de leurs mouvemens, et de leur admirable harmonie.

Pesez avec Ptolomée et Copernic, le dégré de probabilité de leurs systêmes.

Contemplez la nature avec Bufon qui vous en montrera les merveilles. Scrutez la avec Linée, Nolet et Franklin, qui vous en dévoileront les sécrets.

Etudiez l'histoire avec Langlet- du Frênoi; suivez en la marche avec Rollin; et les révolutions avec Vertot.

Animez vous de tout le courage de Cook; pour le suivre sur des mers orageuses, et chez des peuples inconnus avant lui.

Apprenez de Montesquieu, la forme des gouvernemens; balancez en les inconvéniens et les avantages; sachez en distinguer les accords et les dissonnances.

Consultez le Tasse, Milton, Voltaire, sur les beautés sublimes du poëme-épique, le point le plus élevé de la litterature, au quel l'esprit humain ait pû atteindre.

Faites goûter à votre ame des sentimens nobles et pathétiques, par les chefs d'oeuvres de Corneille et de Racine.

Apprenez de Molière, le grand art de faire rougir le vice, et de corriger les riducules; sans offenser les personnes; et de Lafontaine, le talent rare de donner

d'utiles leçons de vertu, sous la forme de l'allégorie.

Instruisez vous agréablement dans la societé de Boileau, et de Fontenelle.

Liez vous par un commerce de lettres, avec Mdes. de Maintenon et de Sévigné, pour vous former à l'élégante simplicité du style épistôlaire.

Après avoir nourri votre ésprit et votre coeur, par l'étude de ces grands-hommes; ajoutez aux connaisances que vous en aurez recueillies, celles qui s'acquierent par les voyages.

Parcourez l'Angleterre pour y apprendre à réflechir; connoîsez à fonds les trois pouvoirs, qui comme autant de contrepoids, tiennent en équilibre son admirable gouvernement; instruisez vous de la nature et de la vaste étendue de son commerce.

Voyagez surtout en Italie, pour vous pénêtrer de la beauté des arts, et en admirer les chefs-d'oeuvres.

Visitez la France, pour y considérer une grande facilité de moeurs et une politesse aisée, associées aux talens et au goût.

l'Allemagne vous offrira la profondeur du génie; toutes les ressources d'une industrieuse activité.

La Hollande vous fera connaître jusques à quel dégré de puissance, le commerce peut élever une nation.

l'Espagne ne vous montrera que de faibles restes de sa gloire et de sa grandeur: en recherchant les causes de sa décadence, vous reconnaîtrez à quel période de prospérité elle pourroit encore, prétendre, par le sage emploi des grandes ressources qui lui restent.

Vous trouverez le Portugal bien éloigné de la haute destinée que sembloient lui promettre ses vastes conquêtes dans l'une et l'autre hémisphere, mais vous lui payerez votre part du tribut de reconnaisance que lui doivent les nations de l'Europe, aux quelles elle a ouvert la porte des Indes Orientales.

La Suisse vous appelle par le touchant spectacle des moeurs simples et purs des ses heureux habitans. Vous étudierez avec quelque soin, le Danemark et la Suede, comme étant le berceau de ces peubles belliqueux du Nord, qui ont conquis le midi. Votre

ame s'élèvera en voyant les lieux qu'ont illustré par leur régne glorieux; les Marguérite de Valdemar et les Cristine: les Gustave Adolphe, et les Charles 12.

La Russie vous offrira deux grands phénomênes: une puissance dont la vaste étendue n'a point d'éxemple dans l'histoire du monde: et un noveau Titus assis sur le trône de Pierre le grand.

La Turquie doit vous attirer par le contraste de sa religion et de ses moeurs, avec celles du reste de l'Europe. La patrie des sciences et des arts; devenue la proye d'un peuple qui les proscrit, vous offrira un spectacle qui ne peut manquer d'exciter votre indignation; mais votre coeur sera profondément ému, en voyant dans le palais impérial, le croissant à la place de l'aigle de Césars; et dans la Bazilique de S. Sophie, L'étendard de Mahomet substitue à celui de la croix.

Enfin, vous parcourrez la Pologne, pour vous instruire des saints devoirs de l'hospitalité, et pour apprendre de cette nation généreuse, l'exercice de la bienfaisance et de toutes les vertus..... Je vous assure, ajouta le comte, que la jeu-

ne personne au coeur vertueux, n'aura pas plutôt entendu ce langage, qu'elle ne voudra plus connaître d'autres ouvrages, que ceux des grands hommes dont je l'aurai entretenue; et que les noms des plus célébres romans, s'ils sont prononcés en sa présence, s'arrêteront à son oreille, sans que le désir de les lire, pènêtre jusqu'à son coeur.

Je ne sais, dit la comtesse, mais il me semble que peu de jeunes personnes prendroient goût au plan d'étude que vous venez de tracer.

C'est par la raison, dit le comte, qu'on leurs trace une toute autre route. Peut-être suis-je parvenu à cet âge, où l'homme vente le passé, et blâme tout ce qui appartient au temps présent; mais je ne puis dissimuler que l'éducation d'aujourd'hui n'est point la bonne éducation; elle n'en a que le clinquant.

Nous en sommes toute composées, lui dit la comtesse.

Il ne m'appartient pas de vous dire, lui répondit le comte, que vous étes une éxception à cette universalité; l'éloge partiroit de trop près pour ne pas être suspect.

Il en est encore quelques unes de vous, Mesdames, dont je pourrois citer le mérite dégagé de tout faux brillant; je me tais egallement sur leur compte.

J'espere bien, dit la comtesse en riant, que ce n'est pas par la même raison qui vous fait taire sur le mien?

Oh! non assurément, lui répondit gracieusement le comte. Mon éstime s'étend ce qui vous ressemble: mais j'ai éprouvé avec vous, que le coeur ne se partage point: vous possédez le mien tout entier.

Le teint mêlé de lys et de rose de la comtesse; s'anima de quelque dégré; et il me fut facile de comprendre que le tendre compliment ne lui faisait pas moins de plaisir, que s'il avoit eu le prix de la nouveauté.

Si vous le souhaitez, dit le comte, nous continuerons notre tour de jardin.

Trouvez bon, lui dit la comtesse, que je sois votre guide dans le reste de la promenade. En conséquence, je me mets à la tête de la colonne, et je vous prie de me suivre.

Madame, lui dit le comte, c'est pour

la seconde fois que je vous promets de vous suivre avec plus de soin, qu'Euridice ne suivit son époux.

Voilà ceque c'est de notre sexe, dit la comtesse ; la moindre faute lui est reprochée de siècle en siècle, pendant l'éspace de trois mille ans.

Je trouve sa faute si peu légère, lui dit le comte, que pour la couronne des champs élisées, je ne voudrois pas en commettre une semblable.

Et moi, dit la comtesse, je suis mille fois plus sensible à ce langage de votre part, que je ne serois flattée d'être assise sur le trône d'ébêne; mais je crains bien que s'il ne m'est pas facile de réhabiliter Euridice dans votre ésprit, vous n'ayez encore plus de peine à justifier Orphée dans le mien.

Je vous entends bien un peu, lui dit le comte, vous le blâmez d'avoir continué seul, son chemin vers les portes du jour : mais que vouliez vous qu'il fit ?

Qu'il fit ce que je ferois, dit la comtesse, si je venois à m'appercevoir que vous avez céssé de me suivre ; je retour-

nerois sur mes pas, et j'irois vous chercher; de noveau à la bibliothéque.

Mais, lui dit le comte; il n'y à point là de cerbére qui en déffende l'entrée; et il y à une grande différence, entre la phisionomie agréable de nos livres reliés en marroqnin, dorés sur tranche, et la mine rebarbative de Pluton?

N'importe, reprit vivement la comtesse, je serois redescendue aux enfers, pour en retirer une seconde fois ma femme, au risque d'y être dévorée par le chien à troit têtes, et d'y éxciter par mon amour et mon audace le courroux du Dieu à face noire; j'aurois bravé tout jusques à son trident.

Ce sacrifice au quel vous me paraîssez disposée en faveur de l'amour conjugal, vaudroit bien, lui dis-je, Madame, celui de votre Reine Vanda, lorsqu'elle se précipita dans la vistule pour le salut de son peuple.

Sans doute, me répondit la comtesse: quoi que l'holocauste de la Reine semble plus méritoire par l'étendue de l'objet; il n'en est pas moins vrai de dire, que

pour une épouse, son époux est encore plus que son peuple, il est son univers.

Et réciproquement, lui dit le comte, un mari trouve l'univers dans sa femme.

J'en suis persuadée, dit la comtesse; mais revenons à notre Orphée: répondez à une question, et notre procès sera fini.

Parlez, Madame, lui dit le comte; je ne saurois supporter de n'être pas d'accord avec vous; même sur un point mythologique.

Orphée, lui demanda la comtesse, avoit-il encore sa Lyre? et cette Lyre qui avoit attendri et Fléchi Pluton, avoit elle conservé toute sa vertu?

J'avoue dit le comte, que je n'avois pas fait cette refléxion. J'abandonne la cause d'Orphée, qui me paroit bien coupable de n'avoir pas entrepris de se rendre maître une seconde fois, de coeur du Dieu Pluton. Je commence à prendre une bien mauvaise opinion des historiens qui nous ont si peu fidélement transmis l'histoire de ce chantre célèbre; ainsi que des poëtes, qui pour mieux nous tromper, l'ont si faussement embellie à son avantage.

C'est ainsi, dit la comtesse, que la ca-

lomnie passe frauduleusement de main en main et qu'elle se répand par tout, si on ne l'arrêté au passage.

Elle a en vous, lui dis-je, Madame, un bien redoutable ennemi.

Très impuissant peut-être, me répondit-elle; mais irréconciliable.

La dissertation mythologique nous avoit conduits à un carré du jardin, qui est bien la plus jolie chose du monde, par le mêlange de toutes sortes d'arbustes et de fleurs, aux quels il est spécialement consacré.

Entrez dans cette enceinte, me dit la comtesse, vous y offrirez un sacrifice à Flore.

Je sens déjà, lui dis-je, la présence de la divinité; car je ne puis éxprimer mon ravissement de me trouver en un si charmant lieu.

C'est que vous venez de voyager dans le pays des romans, me dit la comtesse, et que le charme n'a pas encore céssé.

Il pourra durer longtemps encore, lui dis-je, car nous sommes véritablement dans un pays romantique. Aussi ne douté-

je pas qu'il ne soit sous la protection de quelque Fée.

Vous vous doutez bien, me dit la comtesse, que ce n'est pas la Fée Urgelle qui préside ici?

Vous craindriez, lui dis-je, qu'au lieu d'y mettre la main, elle n'y mit la langue.

Je ne voudrois pas qu'elle y mit tant seulement le pied, dit la comtesse.

Mon imagination se perd, lui dis-je, Madame, lorsque je songe aux moyens que vous aurez, mis en oeuvre, pour donner à ce petit paradis terrestre, tant de formes diverses et si agréablement variées. Il ne vous aura pas suffi de l'équrere, du compas, de la régle, de la plomb, du niveau etc. etc. Votre genie seul aura pu suppléer à la disette des instrumens géomêtriques. Voilà des allées, de contre-allées, des étoiles, des demi lunes, des carrés, des ronds, des ovales, des angles de toutes les sortes; des pots de fleurs disposés en quinconce; des tours et des pyramides de gazon brochant sur le tout.

A vous entendre; dit la comtesse, on

croirait que mon parterre est encore plus compliqué dans ses compartimens, que le labyrinte de Crête dans ses distributions.

Quoi qu'en effet, il soit distribué avec plus de goût que cette septieme merveille du monde, je ne doute pourtant pas que Thésée n'y eut regardé à deux fois, avant de s'y engager, dis-je à la comtesse.

Est-ce que vous seriez aussi timide que lui ? me demanda-telle.

Madame, lui dis-je ; il seroit bien présomptueux de ma part, de pretendre disputer, de hardiesse, avec un guerrier des temps héroïqués.

Mais, me dit la comtesse, s'il se trouvait ici, une Ariadne qui vous donnat un certain Peloton ?

Je n'hésiterois plus, lui répondis-je; mais en nouveau Thésée, je souhaiterois que la main dont je l'aurois reçu, devint le prix de ma tentative.

Elle ne pourrait l'etre que de vos succés, me répondit la comtesse ; vous devez savoir que tel est le cours ordinnaire des choses de ce monde. Orosmane ne l'ignoroit pas lorsqu'il disait;

Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt
cruel,
Si j'eusse été vaincu, je serois criminel.

C'est bien ce que j'ai voulu dire aussi, lui répondis-je. Je sais que l'entreprise la plus noble dans ses motifs, et la plus glorieuse dans son objet, n'est rien aux yeux des hommes, si le succès ne la couronne.

Je suis trop ennemie de l'injustice, me dit la comtesse, pour que jamais j'aye celle-là à me reprocher. Entrez dans mon parterre qu'il vous plait d'assimiler au jardin d'Eden! vous n'y rencontrerez point de serpent séducteur: et au défaut du fil de la fille de Minos, mon oeil vous y guidera.

Lorsque je l'eus un peu parcouru; eh! bien, me demanda la comtesse, y avez vous découvert le sujet de quelque bel éloge, ou l'occasion de quelque joli compliment? —

L'un et l'autre, lui repondis-je, Madame: j'y ai reconnu par tout, le goût la main d'un digne émule de la Nautre, et de la Quintinie.

Je ne suis, nullement flattée, me dit

la comtesse, de la comparaison que vous faites de moi avec les grands maîtres; nos talens ne se ressemblent en aucune manière.

Vous me surprenez, lui dis-je, Madame: j'ai sous les yeux la preuve que vous éxcellez dans un art, où ils se sont rendus eux-mêmes très célébres. Quelle différence peut-il donc y avoir?

Une très grande différence, me dit-elle. Ils ont placé l'ennui au milieu de toute la magnificence des jardins de Versailles et de Trianon; et j'ai fixé ici le plaisir, parmi les charmes de la simplicité.

C'est sans doute, lui dis-je, par reconnaissance d'un si charmant asyle, que le plaisir vous est si fidéle; car on le trouve toujours auprès de vous.

Je ne sais, me répondit la comtesse, s'il s'attache à mes pas comme vous le dites, mais je le trouve avec mes fleurs, toutes les fois que je les cultive, que je les cueille, et que je les flaire.

Ayant, apperçu une rose d'une beauté véritablement ravissante: oh! Madame la comtesse, m'écriai-je; que le plaisir doit vous paraître aimable dans cette rose-ci;

quelles belles nuances! son éclat le dispute à toute la magnificence de l'arc-en ciel.

C'est spécialement sous la forme de la rose, dans son délicieux parfum, dans sa touchante couleur, que le plaisir est un Dieu pour moi, me dit la comtesse.

Ainsi, lui dis-je, Madame, le culte religieux que vous rendez a vos fleurs, doit vous rendre bien indulgente sur l'idolatrie de l'ancienne Egypte?

Eh! pourrais je ne pas la lui pardonner, me dit-elle! je suis moi-même toute payenne sur ce point.

Mais non pas au moins jusques aux oignons et aux choux, lui dis-je.

Ma dévotion, me répondit-elle, n'est pas tournée de ce côté-là: mais pour les fleurs, je ne crains pas d'avouer que je les aime jusqu'a l'adoration.

Vous êtes bien généreuse, lui dis-je, Madame.

Je ne vous comprends pas, me dit la comtesse! quelle est donc cette générosité dont vous me faites honneur?

Celle d'aimer ses rivales, lui dis-je.

Si c'est avec mes fleurs, me dit la comtesse, que l'on apprend cette politesse

de langage, je ne vous engagerai plus à leur rendre visite : et de mon côté, je me garderai bien de dire, que je les adore : je me sens assez punie par votre joli petit compliment, d'avoir mêlé si légérement, le sacré au profane.

J'ai du regret, lui dis-je, Madame, de vous voir renoncer à une éxpréssion qui convenoit si bien à votre attachement pour les fleurs. Quelle est donc celle que vous vous proposez de lui substituer ?

Oh, dit-elle ; une éxpréssion qui sera la pierre d'achopement de toutes les pensées ingenieuses, et le desespoir des compliment trop agréablement tournés, je dirai tout simplement : m o n p l u s g r a n d p l a i s i r e s t d e m e t r o u v e r a u m i l i e u d e m e s f l e u r s.

Madame, lui dit le comte, ce langage vous couvrira de gloire, et l'histoire le consacrera.

Et de quelle sorte de gloire ? lui demanda la comtesse ; je suis bien curieuse de la connoître.

Le plus bel eloge que l'on puisse faire d'une souveraine, lui répondit le comte,

c'est de dire qu'elle se plait à être au milieu de ses sujets.

Je ne sais, dit la comtesse, s'il y a une école où l'on enseigne les réponses à ces charmantes choses là; je n'y ai pas éte envoyée! mais, messieurs, si votre projet est de me mettre mal avec flore, comme vous l'avez fait pour vous-même avec les faiseurs des romans, que vous avez representé suant, nuit et jour, sang et eau, pour gâter le coeur des jeunes filles, je vous déclare que loin d'ambitionner la souveraineté de flore, mon plus grand plaisir est de vivre soumise à ses loix, et de cultiver mes fleurs en paix. Mais, me dit elle, c'est assez parler de mon goût pour les fleurs, permettez que je vous demande quel est le sentiment qu'elles vous inspirent?

Madame, lui dis-je, si je ne les aimois point, il me seroit mal d'en convenir en votre présence; et cet aveu seroit encore une preuve de mon mauvais goût.

J'entends, me dit la comtesse; mais comme je n'ai pas l'injuste prétention que mon goût fasse loi, vous me ferez plaisir de vous éxpliquer franchement.

J'aime à les trouver partout, lui dis-je, Madame; mais principalement sur des têtes aux quelles elles soient dignes de servir d'ornement: je crois les voir là, comme assises sur leur trône.

Je prévois que les fleurs de mon jardin, vont perdre toute leur beauté à vos yeux, me dit la comtesse.

Au contraire, lui dis-je, Madame; j'y attache un nouveau prix, depuis que j'en connais la destination.

Cela est très complaisant de votre part, dit la comtesse, mais je dois vous prévenir que je méle rarement des fleurs à mes cheveux. La rose que vous y voyez en ce moment, je la destinois à une jeune personne que j'attendois, et qui n'est point venue.

Mais enfin, ajouta la comtesse, aimez vous à les cultiver?

Non, Madame, lui répondis-je.

Et par quelle raison, me demanda-telle?

Par ce que je le crains, lui dis-je.

Oh! dit-elle, c'est ce que je ne saurois comprendre; je vous prie de me l'expliquer.

Madame, lui dis-je; dans cette culture des fleurs; je trouve la privation trop voisine de la jouissance: les plaisirs fugitifs laissent des regrets.

J'en conviens, dit la comtesse; mais ce sont ceux qui en laissent le moins. Quant à ce passage rapide de la jouissance des fleurs à leur perte; j'ai fait la même refléxion que vous; mais elle ne m'a point arrêtée. Il en est des fleurs passées, me suis-je dit, comme des amis qui s'éloignent pour quelques temps; nous jouissons même pendant leur absence, par l'éspérance de leur retour. Après avoir fait ce raisonnement, j'ai couru planter la rose; d'ailleurs je mets tout en usage pour prolonger l'éxistence de mes fleurs; et il m'est arrivé quelque fois à l'égard de quelques unes, de recueillir dans un assez court éspace de temps, et leur dernier soupir, et les premiers signes de leur renaissance.

Le caffé vint, nous le primes assis sur une banquette qui régne le long du bâtiment, en face de l'émail des fleurs. Il invitoit par son parfum, et par sa couleur d'un brun quelque peu nuancé capu-

cine. La comtesse m'en fis passer une tasse, d'une main attachée à un bras dont la blancheur l'eut dispute au lys, et dont Girardon eut admiré le contour.

Comment trouvez vous mon caffé? me demanda la comtesse.

Madame, lui répondis-je; je le trouve si bon, que je le crois détourné de la provision destinée à délecter le Grand-Seigneur, et la Sultane favorite; et à égayer leur tète-à-tete; pour ce caffé là, il est bien véritablement né dans le finfonds de l'Arabie heureuse.

C'est ma dévotion à quelque chapître de l'Alcoran, qui m'a vallu cette petite bone fortune, me dit la comtesse.

La verité, Madame, lui dis-je, si vous observez le précepte des ablutions et des pélérinages, aussi fidélement que celui de l'hospitalité, il ne vous reste plus qu'a coeffer le turban: vous serez musulmaune en corps et en ame.

J'irai donc au ciel en deux substances? me dit la comtesse.

Oh! pour cela, non, lui dis-je; vous n'y serez ni de l'une ni de l'autre manière.

Et comment est-ce donc que cela se passera ?

Pas trop bien, lui rédondis-je. Ce Mahomet à coup-sur n'étoit pas galant, car il a bien maltraité les femmes dans son code religieux.

Expliquez moi cela, je vous prie dit la comtesse.

Si vous ne me l'aviez pas demandé, je me serois bien gardé de vous le dire de moi-même, et vous allez comprendre pourquoi. D'abord, il a soumis plusieurs femmes à un seul homme ; ce qui prouve qu'il ne les aimoit pas, et qu'il les connoissait encore moins ; puis il les a con dannées à être ésclaves dans cette vie: et il ne s'est point occupé de leur arranger le moindre petit paradis dans l'autre monde.

Cependant, dit la comtesse, si je n'ai pas oublié mon Koran, il me semble qu'il y s'agit de femmes dans le paradis de Mahomet.

Vraiment oui, lui dis-je, Madame; mais ces femmes, ce sont les h o u r i s, qui ne sont pas là pour leur compte ; mais pour

y être la recompense des vertueux musulmans.

Puisque dans cette réligion de Mahomet, dit la comtesse, il n'y a pas tant seulement une once de félicité pour les femmes, je me décoëffe du turban, et je reprends mon bonnet à la mode de France. Mais Mahomet, ajouta-telle, a dû traîter les hommes en raison contraire des femmes?

N'en doutez pas, lui dis-je; il ne pouvait prendre tout le bonheur d'un côté, qu'il ne le portat sur l'autre. C'est de cette maniére, qu'il arrive souvent, qu'un homme n'est heureux, que parcequ'il l'est aux dépens de mille.

C'est à dire, me dit la comtesse, que le sort des femmes dans cette réligion, est autant digne de pitié, que celui des hommes est digne d'envie.

Il est vrai, lui dis-je, Madame, que les femmes n'y sont heureuses d'aucun côté; et que les hommes y sont heureux par elles, dans ce monde d'abord, et en suite dans l'autre.

Comme je suis ennemie de la partialité dit la comtesse, adieu le turban, dé-

finitivement et pour toujours. Je l'éloignerai de ma tête, avec plus de soin encore, qu'on n'écartait le fer de la chevelure de Samson.

La comtesse en me faisant passer une seconde tasse de caffé, me demanda, si les musulmans qui sont si friands de cette boisson, la prenoient à la crême ?

Oui, Madame, lui dis-je; mais je répondrois bien que leur crême ne vaut pas celle-ci.

Vous la trouvez donc bien bonne ?

Je vous assure, lui dis-je, que je ne crois rien hazarder en la mettant au dessus de celle dont la chévre Amalthée alaitait le petit Jupiter.

J'aurois bien voulu, dit la comtesse, que le petit poupon eut été nourri du lait de ma vache.

S'il l'avoit trouvé aussi bon que je le trouve, lui dis-je, il s'en seroit léché les lévres du matin au soir.

Ce n'est pas pour cette raison, dit la comtesse, que je le lui aurois souhaité ma vache pour nourrice.

Quel intérêt y auriez vous donc eu ? lui demandai-je.

Un intérêt qu'aucun autre n'auroit égalé dit-elle. Pendant que ma vache jouiroit aux cieux des honneurs divins, je jouirois ici de la corne d'abondance.

Il est bien certain, lui dis-je, que de cette manière, vous auriez eu le meilleur lot dans les récompenses distribuées à ceux qui avoient servi auprès du petit Dieu : et comme je m'imagine que toute fonction auprès de lui, étoit bien avantageuse, celle de danser les cymballes autour de son berceau, auroit été assez de mon goût; et je l'aurois sollicitée.

Pour moi, dit la comtesse, j'ai eu tant de plaisir à voir éxecuter cette danse à Aun que je ne puis me former une idée agréable de celle que les Saliens dansoient en Crête : et puis, je ne puis croire que Jupiter devenu grand, ne soit piquée de faire de largesses bien magnifiques à ces prêtres qui l'avaient assourdi pendant son enfance.

Voilà bien comme nous sommes faits, lui dis-je, Madame; nous mettons un prix infini à ce qui nous touche, et nous n'avons nulle estime pour ce qui appartient aux autres : c'est aussi que le peu de bien qu'il

y- a au monde, perd encore la moitié de sa valeur.

Vôtre réflexion n'est malheureusement que trop vraie, me dit la comtesse ; mais je ne la crois pas applicable à la circonstance dont il s'agit. Le lait de ma vache, eut été destiné à entretenir les sources de la vie du Dieu enfant; et les sons aigus de vos cymballes, l'empêchant de pleurer, pouvoient fort bien le conduire au tombeau. Les larmes sont si nécéssaires à l'éxistence, qu'on envie à notre sexe la faculté qu'il a de pleurer quand il le veut.

Ce n'est pas tant le don des larmes, que l'on envie à votre sexe, lui dis-je, Madame, que la beauté de celles qui tombent en perles le long de ses belles joues. Pour celles-là, on fait plus que de les envier et de les admirer; on les redoute.

Je conçois qu'on les envie, dit la comtesse ; mais pourquoi les rédoute-ton ?

Par la raison, lui dis-je, qu'elles sont plus éloquentes que Démostene dans ses Philippiques, et Cicéron dans ses Catilinaires: elles sont toujours victorieuses.

Il s'agit moins ici, dit la comtesse, du

triomphe des pleurs, que du danger d'en arrêter le cours; et je soutiens qu'il y avoit tout à craindre pour les jours du jeune Jupiter, du sein que lon prenait de ne pas le laisser pleurer tout à son aise.

Madame, lui dis-je, le divîn enfant pouvoit à son gré, pleurer, crier, trépigner, tapayer, battre sa nonrrice, lui égratigner les mamelles, lui arracher la barbe, et la tirer par les cornes; mais les corybantes en frappant de leurs cymballes, empêchoient que le tapage du petit dieu Clandestin, ne parvint aux oreilles de son pere Saturne, qui, s'il avoit connu son éxistence, vous l'auroit avalé, comme il eut fait d'un verre de nectar.

Je suis obligée de convenir, dit la comtesse, que vos cymballes lui auroient été infiniment plus utiles que le lait de ma vache; et que je n'aurois eu aucun droit à la corne d'abondance.

Elle vous eut encore appartenu, lui dis-je, Madame.

Et à quel titre?

C'est, lui dis-je, qu'a l'un de ses bouts, elle portait pour devise: à cel-

le qui a la générosité d'aimer ses semblables.

Sans doute qu'au bout opposé, il y avoit encore une devise? dit la comtesse.

Oui, Madame, lui répondit le comte; on y lisoit; à la souveraine qui se plait parmi ses sujets.

Voilà encore des fleurs de mon jardin, dit la comtesse; de grace, messieurs, je vous prie de n'en plus cueillir.

Madame, lui dis-je, permettez que nos mains vous couronnent des fleurs que les vôtres cultivent.

Il vaut mieux, dit la comtesse, qu'elles vivent brillantes et glorieuses sur leur tige, que de venir se faner et mourir sur ma tête,

Les fleurs, lui répondis-je; deviennent immortelles, lors qu'elles servent de couronne à la vertu.

Je m'attendais bien, dit la comtesse, que mes roses, mes oeillets, mes jacyntes, mes anémones, mes tulipes et toute leur parenté, me vaudroient encore quelque joli compliment! oh! bien messieurs, ajouta-t-elle, je vous abandonne mon

parterre ; vivez y à discrétion ; tandis que je vais rêver à ma crême, à la quelle je ne supposois pas la vertu de nous élever jusqu'aux aux cieux. Je lui suis redevable d'un moment d'illusion qui m'a bien amusée. Il est malheureux qu'elle se soit dissipée si promptement.

Le caffé lui dis-je, Madame, ne peut étre pour vous, comme la créme, ni l'occasion d'un voeu, ni le motif d'un regret : il n'etoit plus question de Jupiter, ni de sa divinité, lors qu'un moine de la Thébaïde découvrit ce fruit devenu d'un usage si universel : vous voilà pour cette fois, revenue du ciel.

Détrompez vous, dit la comtesse : vous me remettez vous-même sur le chemin.

De quelle manière ? lui demandai-je.

C'est, dit-elle, que je veux proposer qu'on éléve un autel, à l'auteur de la découverte du caffé : et que pour prix de l'initiative, on m'accorde l'honneur d'en poser la premiere pierre.

Ainsi donc, lui dis-je, Madame, vous voilà payenne par vos fleurs, payenne par votre vache, et payenne par votre caffé. Vous voilà dans la nécéssité de bâtir un

Panthéon pour y loger convenablement tous vos Dieux, afin que vous puissiez les honorer tantòt tous ensemble, tantôt l'un après l'autre.

C'est bien ceque je compte faire, me dit la comtesse; et j'y placerai le Dieu caffé au premier rang.

Il faut, lui dis-je, que le caffé ait pour vous de grands attraits?

De si grands attraits, me dit-elle, que si pour avoir le meilleur, il n'y avoit pas d'autre moyen que celui de l'aller chercher moi-même, à l'instant je ferois voille pour Moka; et aussitôt que je serois en pleine mer, je ferois une libation en l'honneur de celui qui a inventé l'art de naviguer.

Voilà, lui dis-je, Madame, une quatrième niche que vous avez à pratiquer dans le rond-point de votre Panthéon, pour y loger ce nouveau Dieu.

C'est à quoi je ne saurois manquer, me dit-elle; et vous pouvez croire que cette niche sera richement décorée.

Cette magnifique décoration, lui dis-je, sera le symbole parlant des richesses que

la mer a englouties, et qu'elle doit encore engloutir.

Que pensez vous de l'art de la navigation? me demanda la comtesse.

Je n'en suis pas enthousiaste, lui répondis-je.

Pour moi, dit-elle, j'en rafole; j'aurais voulu être du voyage de Cook, et de celui de la Pérouse.

Vous ne seriez revenue ni de l'un ni de l'autre, lui dis-je; mais vous seriez morte dans les bras de l'un de vos Dieux: on meurt assez paisiblement de cette manière là.

Mais enfin, dit la comtesse, ne trouvez vous pas que l'art de la navigation est un de ceux qui ont le plus contribué au bonheur du monde?

Si je, répondois à votre question, lui dis-je, Madame, je prévois que je m'atirerois sur les bras un nouveau procés. J'eu un à ce sujet, qui m'embarrasse passablement.

Et quelle est votre partie?

Une jeune personne, lui répondis-je, qui est parfaitement dans vos principes sur ce point; et qui pour être très jeune,

n'en est pas moins un redoutable adversaire.

Tenez, me dit la comtesse; je suis un peu sorcière, et je suis presque sûre de deviner qui c'est.

Qui donc pensez vous que ce soit?

C'est ma bonne amie clémen-jule.

Je vous assure que je ne connois point la personne qui porte ce nom.

C'est par la raison que je vous le présente composé; je me reprends pour vous le présenter simple, et je vous nomme ma bonne amie clémence.

J'avoue qu'en voyant la comtesse, raser de si près le bat, j'éprouvai une sorte d'embarras: et pour le lui cacher, je me hâtai de lui répondre, que c'étoit bien le même nom, mais que peut-être ce n'etoit pas la même personne.

C'est la même, reprit la comtesse en riant; c'est mon éxcellente Clémence d'Annopolis.

C'est elle-même, lui dis-je.

J'en étois sûre, dit la comtesse; oh! vous avez raison de la regarder comme un adversaire redoutable. Je connois les ressources de son ésprit; et je ne doute

point qu'elle ne vous donne bien du fil à retordre. Elle vous coutera de ces petits argumens à sa manière; bien serrés de raison, bien nourries de réfléxions justes, et de preuves solides. Elle vous vernira le tout, d'un style enchanteur, qui lui est aussi naturel, qu'il lui est facile de déployer toutes les graces dans un ménuet, ou de danser agréablement la cosaque, En tout, ma chere clémence est une personne charmante que j'aime de tout mon coeur.

Par cette amitié seule, vous faites son éloge, lui dis-je, Madame.

Et je suis bien sûre d'en être égallement aimée dit la comtesse.

Vous y mettez le comble, lui dis-je Madame.

Et sa charmante, soeur Angélidiska) comme elle est donc aimable, dit la comtesse avec le ton de l'enthousiasme: elle est pétrie de talens.

Elle en grouille, lui répondis-je.

Le clavecin, dit la comtessé, n'est plus clavecin sous ses doigts; c'est une harmonie: je crois, Dieu me pardonne, que c'est encore au dessus du concert Cé-

leste. De là, elle vous prend le pinceau; le porte sur un paysage, sur un grand sujet, sur une figure, n'importe; et elle vous rend la nature trait pour trait. Je crois même qu'elle la surpasse et la corrige, tant elle me paroit belle sous sa touche élégante et gracieuse. Pour les graces, les manières nobles et faciles, la phisionomie agréable, spirituelle, intéréssante; la belle tournure, tout cela s'apperçoit au premier coup-d'oeil, et ne cesse de charmer après l'éxamen du second.

Et la mère de ces deux prodiges dis-je à la comtesse, quel coeur! quelle tête! que de graces! que de charmes!

Oh! pour ici, dit la comtesse, il me faudroit élever bien haut mes accens; et je n'en resterais pas moins fort au dessous de ce que je voudrais dire, et plus encore de ce que je sens à l'égard d'une amie, dont je suis rapprochée bien plus encore par mon coeur, que par ma demeure. Dans le monde passé et présent, je ne connais que Pindare, qui eut pû entreprendre de la célébrer: et s'il fut venu à bout d'en parler d'une manière digne d'elle, il en auroit mérité une couron-

ne plus glorieuse que toutes celles qui lui furent décernées dans les jeux publics de la Gréce. Pour moi, ajouta la comtesse, je n'ai qu'un seul mot à ma disposition, toute les fois que je suis à même de parler d'elle; je la nomme la Merveille de notre Lithuanie. Enfin, si j'avois à peindre tout ce qui est recommandable aux yeux des hommes; tout ce qui est digne de leur éstime et de leur amour, j'irais tremper mes pinceaux dans cette intéréssante famille.

Mais dans cette famille, lui dis-je, qui a toute votre amitié et l'éstime universelle, et à la quelle je rends en mon particulier, l'hommage le plus pur de ces mêmes sentimens, n'oubliez vous pas quelqu'un?

Oh! non! non! me répondit la comtesse. Oh! qui pourroit oublier la comtesse Cathérine? la nature a rempli son coeur de toutes les qualités que l'on éstime; et de toutes celles qui attachent. Au temps des Fées, j'aurois cru qu'elles s'étoient réunies pour la douer de concert de tout ce qu'il y a de plus accompli dans le monde. Vous entendrez toujours dire à ceux qui l'ont vue un moment; ou qui

ont long-temps joui de sa société, qu'ils souhaiteraient passer leur vie avec elle.

Peu de gens, dis-je à la comtesse, ont droit à un semblable éloge. Il est a regreter que le coeur de la comtesse Cathérine, soit resté inaccessible aux sentimens qu'elle sait si bien inspirer: il lui eut été si facile de faire un choix.

Je n'en suis ni fachée, ni surprise, dit la comtesse.

Je ne devine pas vos raisons, lui dis-je.

J'en demande pardon à votre sexe, me répondit-elle; c'est parce que je n'ai jamais connu d'homme digne de la posséder. Oh! si par-avanture, continua la comtesse, il m'arrive d'entendre certains petits messieurs, bien polis à leur manière, disserter suivant leur coutûme, sur le caprice des femmes, sur leur prétendue humeur inégalle, versatille, vaporeuse; que sais-je moi encore; je vous assure que pour leur imposer silence, il me suffira de leur prononcer le nom de la comtesse Cathérine; et que ces agréables resteront pétrifiés aussi complettement, que si je leur avois présenté la tête de Méduse.

Je ne pense pas : lui dis-je, Madame, que la tête à serpens vous fut nécéssaire pour paralyser la langue de ces impertinens jaseurs ; mais il seroit à souhaiter qu'elle résidat dans vos mains.

Elle y seroit un ornement bien hideux, répondit-elle.

Mais bien utile en même temps, lui dis-je. Cette tête n'a jamais été placée dans les mains de la vertu, qu'elle n'en soit devenue l'égide.

Mais, dit la comtesse, revenons à mon amie clémence où en étes vous de votre procès ?

Nous plaidons.

Par devant quel tribunal?

Par devant nous-mêmes ; mais je prévois que nous ne tarderons pas à mettre notre procès en arbîtrage.

Oh ! bien, dit la comtesse, prenez moi pour arbître.

Cela ne se peut plus, lui dis-je, Madame, vous vous étes donné vous-même l'éxclusion.

De quelle manière?

Lorsque vous avez fait l'Apothéose de l'homme audacieux, qui a enseigné

l'art de la navigation, et sur qui auroient dû tomber tous les maux que cet art a causé au monde.

Vous étes donc l'emmemi de cet art?

Oui, Madame; et c'est par ce que vous vous en étes déclarée le partisan, que vous ne pouvez plus être ni notre juge, ni notre arbitre.

Mais prenez y bien garde dit la comtesse; sans cet art que vous combattez, et que mon amie déffend, nous nous trouverions réduits à un démuement semblable à celui de Job.

Nous ne serions par précisement réduits à être comme lui, sur un fumier, lui dis-je; mais peut-être que si nous restions tranquilement chez nous, nous ne tarderions pas à avoir pour des choses très inutiles, le mépris que ce patriarche eut pour des choses très nécéssaires.

Je veux bien traîter avec vous pour mon compte, me dit la comtesse; car je ne puis me dissimuler que vous n'ayez en votre faveur, des retranchemens qui seroient salutaires aux hommes; et que de mon côté, il ne s'agisse de jouissances, qui peut-être leur sont funestes; je dois seule-

ment vous prévenir, que tel arrangement que nous fassions, je ne me sens pas disposée à lui faire le sacrifice de mon dejeuner.

Eh! bien, lui dis-je, Madame; renoncez à le faire venir par mer, et faites le transporter à dos de chameau, par les trois Arabies la Syrie etc. etc.

Cela s'arrange fort facilement en présence de mes fleurs, dit la comtesse; mais le trajet que vous me proposez, sera long, pénible, périlleux, dispendieux.

Pas plus celui là que l'autre, lui répondis-je.

Faisons en la comparaison, dit la comtesse; et prenons Moka pour point commun de départ.

1. Le louage des chameaux coutera plus cher que le frais d'un navire.

Détrompez vous de ce premier point, lui dis-je, Madame. Il vous faudra payer à pleines mains, de matelots, qui devorent tout sur les vaisseaux, et dans les lieux où ils abordent! les chameaux ne boivent, ni ne mangent.

Je leur envie bien cette sobriété pour

les chevaux de mon écurie, dit la comtesse.

D'un autre côté, lui dis-je; si les matelots par mutinerie ou par paresse, s'obstinent à ne pas quitter leurs hamaches, il vous faudra prodiguer l'or et l'eau-de vie, pour les ramener à la manoeuvre. Au contraire, vous n'aurez à craindre de la part de vos chameaux, ni quinte, ni caprice; et aussitôt que vous vous appercevrez qu'ils commencent à être fatigués, il vous suffira pour leur redonner des forces, de leur chanter une chansonettte; et ils feront encore plusieurs milles.

Si mes cheveaux étoient de cet heureux naturel, dit la comtesse, je m'occuperois bien moins d'approvisionner leur magazin, que du soin de leur trouver un cocher gai et chanteur. Je ne suis pas mécontente, poursuivit-elle, de ce commencement de comparaison: passons au second point.

2°. Le passage par les trois Arabies sera éxtrêmement pénible et très dangereux, par les plaines immenses, arides et sabloneuses, qui s'y rencontrent par tout.

Mettons, lui dis-je, ces difficultés et

ces dangers, en compensation des écueils tres fréquens de la mer rouge.

Fort bien, dit la comtesse; venons au troisieme point.

3°. Le serif de la Mêque me demandera un droit pour le berceau de Mahomet; il m'en faudra payer un autre à Médine, pour son tombeau: et puis donner des gratifications aux menus-officiers des deux mosquées.

La balance sur ce troisieme article, est enti rement en votre faveur, lui dis-je, Madame. L'imagination s'éffraye en songeant aux sommes énormes dont il vous faudra remplir les poches du Pacha de la haute Egypte, du Pacha de l'Egypte du milieu, et du Pacha de la basse Egypte. Ici, on vous mettra à contribution au nom des abassides; là, au nom des ommiades, ou de celui des fatimites: sans compter les intermédiaires Mamelucks, qui vous rançonneront en vous étourdissant de tous les sacre-bleu, et de tous les mill e-pipes-d'un diable, des langues Turque, Arabe, Grecque, Copte, Syriaque etc. etc.

Pour ce droit là, dit la comtesse, il

n'est pas cher, on l'acquitte en se bouchant les oreilles.

Il vous seroit encore plus utile, lui dis-je, de l'acquitter en serrant les cordons de votre bourse: mais il est à craindre que ces messieurs, par un éxcès de politesse et d'attentions, ne vous épargnent la peine de la délier, et jusques à celle de la remettre dans votre poche.

Je vois bien, dit la comtesse, que jusqu'à présent, il y a plus à gagner qu'a perdre au parti que vous me proposez! mais il reste un point sur lequel j'ai bien besoin d'être rassurée.

Le quel donc? Madame.

Les Arabes, dit la comtesse, sont bien hospitaliers sous leurs tentes; mais lors qu'il rodent dans la campagne, ils sont pires que des loups ravisseurs: il me semble déjà, que je vois ces dignes descendans d'Ismaël, qui détroussent ma caravane, et qui laissent mes chameaux nuds comme la main.

Quant à cette avance là, lui dis-je, je ne voudrois pas absolument vous la garantir: mais à la place d'une sureté, je vais vous fournir une consolation.

Une consolation? me dit la comtesse; il ne peut y en avoir lors qu'on a perdu son déjeuner.

Je me mets à votre place, lui dis-je, Madame; je sais qu'une matinée sans caffé, est toujours suivie d'une journée sans joye: mais pour vous soulager un peu de la crainte du bringandage des Arabes, representez vous un moment, votre vaisseau battu par la tempête; prêt à faire naufrage, ou à devenir la proye des corsaires barbaresques; votre caffé distribué dans les Harems de Tripoli et de Tunis; ou servi pour le déjeuner de l'empereur de Maroc, qui pour le prendre avec plus de délices ordonnera, que l'on abatte devant lui, des têtes de ses sujets, jusques à ce qu'il ait pris votre moka, jusqu'a la dernière goute.

Si mon caffé, dit la comtesse, pouvoit procurer quelques doux momens, aux petites Sultanes de Tripoli et de Tunis, que je ne crois pas fort heureuses, j'y aurois moins de regret; mais je frémis à la seule idée qu'il peut entrer pour quelque chose, dans les horribles passe-temps du barbare Maroquin. Il est cause que

je commence à me familiariser avec la crainte que les Arabes détrousseurs m'avoient causée d'abord. Je me les représente bien accueillis de leur famille, que la dépouille de ma caravane remplit; de joye, je vois mon caffé servi à la ronde, et ajoutant un nouveau dégré d'intérêt, à quelques uns de ces contes dont le récit est pour ce peuple, d'un charme que nul autre ne sait goûter comme lui; cette idée me ravit; et je renonce à tout caffé qui pourroit me venir par toute autre voye que celle de la presqu'île Arabique. — Eh! bien ajouta la comtesse, me trouvez vous digne maintenant, de prononcer entre vous et mon amie?

Madame, lui répondis-je, ce dernier mot qui vous suffiroit pour vous ouvrir l'entrée d'une cour d'amour, vous ferme la porte de toute les cours de justice; il vous rend récusable. D'ailleurs, comme il est très possible que vous conserviez encore un reste de prévention en faveur du commerce maritime, permettez moi d'attendre quelque preuve de votre entière conversion.

Soit; dit la comtesse. Au reste, ajou-

ta-t-elle, je vais finir dans ce qui a trait à ma chère clémence, précisement par où j'aurois dû commencer. Dites moi je vous prie, comment vous avez fait sa connaissance.

De la même manière, lui dis-je, que j'ai l'honneur de faire la vôtre, que je cultiverai si vous daignez me le permettre, avec la même soin que je cultive la sienne.

Je ne doute point qu'on ne vous ait vu à Annopolis avec le même plaisir que je vous vois ici.

Madame, lui répondis-je, ça été dans cette maison, à mon egard, même accueil que celui dont vous m'honorez, et de ma part, même sensibilité, et même reconnaisance.

Ma chère clémence ne vous a-t-elle point parlé de moi ?

Jamais, Madame.

Et moi, je serois bien trompée, si elle ne m'avoit pas écrit à votre sujet.

Si elle vous a écrit à mon occasion, elle m'a privé du plaisir de le savoir.

Je pourrois, me dit la comtesse, vous montrer une lettre où elle me demande

une bagatelle, pour un homme qu'elle paroit beaucoup éstimer; et je trouve qu'il y a bien du rapport, du bien qu'elle m'en dit, avec celui, .que vous me paroîssez mériter, que l'on dise de vous même.

Madame, lui dis-je, je sais seulement, qu'elle se proposoit de faire une démarche en ma faveur, auprès de Mde. la comtesse Samouelow, à qui elle m'a toujours paru tendrement attachée.

Puis-je vous demander, si vous avez connu cette comtesse Samouelow? me demanda la comtesse.

Oui, Madame, mais un peu rapidement à Annopolis, il y a environ deux ou trois ans.

Vous la rappellez vous à peuprès? me demanda la comtesse.

Pas entièrement, lui dis-je, mais il me reste d'elle, le souvenir d'une phisionomie douce, agréable, tout-à fait, intéréssante, et celui d'une politesse, qui ne me paroit si aimable et si attachante, que par ce que je crus reconnaître qu'elle avoit sa source dans le coeur.

Il me conviendroit peut-être, me dit la comtesse, d'attendre un moment moins

favorable à l'amour-propre, et plus convenable à la modestie, pour me faire connaître, et vous apprendre que je suis cette comtesse Samouelow. Je vous prie de ne rien conclure à mon désavantage, de mon empréssement à faire césser une illusion, qui me rappelloit à votre souvenir sous de trop belles couleurs. La comtesse Samouelow n'a d'autre mérite, que celui de bien goûter le plaisir de vous voir chez elle.

Toutes les couleurs qu'une grande surprise fait naître sur le visage, couvrirent le mien, et s'y montrérent tour-à-tour. Je ne pouvais prononcer une seule parole. La comtesse s'apperçut de mon trouble; et sans en avoir l'intention sans doute, elle ne fit que l'accroître, en m'adréssant ces paroles.

J'en veux beaucoup, dit elle à ces deux ou trois années, qui ont séparé notre rencontre à A. . . . de la journée d'aujourd'hui.

Je les envisage bien différemment, Madame; elles servent de lieu aux deux plus agréables époques de ma vie.

Je ne puis leur savoir le même gré, me dit la comtesse; elles m'ont rendue me-

connoissable à vos yeux; je frèmis du changement, que deux, ou trois années encore, peuvent produire sur moi.

Vous n'avez point à les redouter, lui dis-je, Madame; et vous avez tout aussi peu à vous plaindre de celles qui les ont précedées.

Vous étez trop poli, me dit-elle, pour avouer, que je suis bien descendue du point où j'étois, lorsque vous m'avez vue à A.... mais moi, je ne puis plus me refuser à la preuve de cette triste vérité.

Vous étiez alors, lui dis-je, Madame, la rose ouverte aux premiers rayons du matin.

Cétoit un bien beau moment que celui-là, dit elle; mais celui du déclin lui a malheureusement succédé.

Il est vrai, lui dis-je, Madame, que c'étoit un beau moment, mais il n'étoit pas le plus beau. La rose du matin ne nous charme, que parce qu'elle nous promêt de s'épanouir quelques heures après; et d'étaler à nos yeux, sa beauté et ses trésors. C'est ainsi que les fleurs du printemps, sont l'annonce des richesses de la saison qui va les suivre.

Ah! dit la comtesse, si je suis cette rose qui dans l'éspace de quelques heures, succéde à celle du matin, et mérite de lui être préférée, il est donc vrai que la douleur peut être la source de la joye; et que l'amour-propre humilie peut renaître de son humiliation même.

Pour mon jardin, poursuivit la comtesse, il n'aura point à s'affliger, que vous ne l'ayez point reconnu, supposé qu'il ne soit pas nouveau pour vous; il a éprouvé de grands changemens.

Une promenade, lui dis-je, commencée à A... m'avoit conduit ici. Vous trouvant absente, je fis à votre jardin une visite qui vous étoit destinée. Il m'enchanta; et je formai le souhait de terminer mes jours, dans tout lieu qui pourroit m'en retracer l'image. Je touche au moment du succés de mon voeu; et je prie Mde. la comtesse Samouelow, à qui je le dois, d'en recevoir les remercîmens, que je comptois offrir à Mde. la comtesse Nicolarawska.

Je réunis ces deux noms, me dit la comtesse; et ils me font goûter doublement, le plaisir de vous en avoir fait.

Il me semble, lui dis-je, que le nom de Samouelow est Russe d'origine, et je suis bien surpris que la Pologne, en lui accordant ses lettres d'indigenat, ne l'ait pas Polonisé.

Et de quelle manière ? me demanda la comtesse.

Par l'allongement d'une syllabe, lui répondis-je; et par un changement de terminaison.

Quelle terminaison croyez vous donc, qu'il eut dû recevoir dans ce pays, depuis qu'il y est naturalisé ?

On devrait, lui dis-je, le prononcer et l'écrire Somouelowski; à moins que M. le comte par attachement pour vous, et par déference pour un sexe que vous lui faites respecter et chèrir, n'eut préferé qu'on le prononçat et qu'on l'écrivit Samouelowska.

Très certainément, dit le comte: j'aurois preféré cette dernière terminaison que l'amitié eut fait réssonner plus agréablement que l'autre, à mon oréille.

Sur ce pied-là, dit la comtesse; si mon nom faisoit le tour du monde, il subiroit donc par tout un changement ?

N'en doutez pas, lui dis-je, Madame: il seroit allongé, racourci et varié dans sa terminaison, si non de poste en poste, au moins dans chaque lieu, où il fixeroit son domicile.

C'est-à dire, me répondit la comtesse; qu'un nom qui voyage ou qui s'émigre, éprouve autant de variations, que Protée change de forme, et un Caméléon de couleur. — Je serois bien aise de connaître les métamorphoses que mon nom subiroit en parcourant l'Europe. Je vous prie de l'y faire voyager: non comme émigré, son bonheur pourroit être compromis: mais comme curieux.

Volontiers, lui dis-je, Madame. Par où voulez qu'il débute?

Par l'Allemagne: nos voisins ont droit à nos premières visites.

Dans ce pays-là, lui dis-je; il perdra un peu de sa douceur et de sa politesse; et s'il vous revenoit sous la forme qu'on lui donnera, il vous écorcheroit un peu la gorge et les oreilles; car on vous le germanizera assez brusquement, et on le nommera Samouelowner.

Il est vrai, dit la comtesse, qu'on me

le rendroit un peu rude ; mais il y gagneroit une syllabe.

Aprésent, ou voulez vous qu'il aille? lui demandai-je.

Qu'il voyage en France. Ce pays-là est dit-on bien poli. Peut-être qu'il y reprendra la politesse qu'il a perdue en Allemagne.

Cela est très vraisemblable, lui dis-je; mais il seroit fort desagréable que dans cette nation qui a maintenant la folie du néologisme, comme elle a toujours eu celle des modes, on vous l'habillat de la tête aux pieds, de quelque mot nouveau sous le quel il vous seroit difficile de le reconnaître. Cependant, je présume qu'on vous le francisera à l'ancienne manière, et qu'on le nommera S a m u e l.

Il s'en faut de beaucoup, dit la comtesse, que je sois comtesse de cette ancienne manière de f r a n c i s e r; mon nom y a perdu un membre.

Cela est vrai, lui dis-je; mais convenez aussi, qu'au moyen de cette petite rogneure, il en est devenu bien plus doux.

Dites plutôt, répliqua la comtesse, qu'il est devenu comme muet; on ne l'entend plus.

Mais faites encore attention, lui dis-je, que votre nom en France, y est semblable à celui d'un célèbre juge d'israël, et que cete identité est une assez bonne compensation du membre qu'il y a perdu.

Je n'ai jamais ambitionné pour mon nom, dit-elle, l'honneur de figurer dans l'ancien testament. Un rayon de gloire moderne, me toucheroit plus pour lui, que toutes les illustrations de siècles reculés, que l'on acumuleroit sur sa tête.

Madame, lui dis-je, Paris est le seul lieu du monde, où votre nom peut acquérir une célébrité qui lui attirera les hommages de toute l'Europe, et les vôtres mêmes. Vous le caresserez, vous l'admirerez; en un mot, je ne serais pas surpris de vous voir prosternée devant lui, comme aux pieds d'une idole.

Si nous étions encore aux temps des apothéoses; dit la comtesse, je pourrais croire à cette destinée; mais comme ces cérémonies sont tombées en vétusté, permettez que je reste inébranlablement incrédule.

Si votre nom plait à Paris, lui dis-je, comme je ne saurois en douter, tous les ajustemens des dames vont être à la Samuël. Les poupées qui toutes les 6. semaines partent de Paris pour toutes les parties de l'Europe, partiront cette fois, avec chapeau, bonnet, cheveux à la Samuël; avec Fichu; Ruban, Chall, Robe, Souliers à la Samuel. Pouvez vous douter maintenant de l'accueil qu'on s'empressera de lui faire par tout pays? ne vous arrivat-il à vous même, que sous la forme d'un bonnet de nuit, je suis bien assuré que pendant plusieurs matinées; le bonnet seroit présenté le premier au miroir, et que la fraîcheur du tein seroit remise au second éxamen.

Abeker, me dit la comtesse, n'en a jamais sçu autant, que vous sur les secrets de la toilette des dames: mais croyez vous bien que je commence à être inquiette sur le retour de mon Samouelow; il est à Paris en si bonne fortune, qu'il ne voudra plus en sortir.

Tranquilisez vous, Madame; trois semaines suffiront, pour lui faire perdre toute

faveur; et il ne demandera pas mieux que de quitter un pays, ou l'intervalle de l'élèvation à la chûte, est à peine sensible.

Il n'est d'exemple d'une inconstance pareille à celle qui caractèrise cette nation Française, dit la comtesse; la roue de la Fortune feroit son véritable hyerogliphique.

Ce qu'il y a de plus surprenant encore, lui dis-je, c'est qu'on ne cèsse de l'imiter en la blâmant toujours, et qu'elle n'est pas moins la souveraine de l'opinion que des modes: Je vous ai annoncé, il n'y a qu'un moment, la très prochaine disgrace de votre Samouelow en France; maintenant qu'elle est complette, où l'enverrons nous?

Je serois bien aise, dit la comtesse, qu'il allat faire un tour en Italie.

Oh! pour ce pays-là, lui dis-je, il y deviendra si melodieux, qu'il y disputera de douceur avec le pastor fido; et je ne doute point que les amans de toute l'Italie, ne s'en arangent, pour mieux flatter les oreilles de leurs maîtresses.

S'il en est ainsi, le Samouelow ne peut manquer de faire fortune parmi les Ita-

liens, où il aura toutes les femmes pour lui. Dites moi donc bien vite, quelle forme ils vont lui donner.

Oh! très joli, lui dis-je: ils l'italiseront; et il sera nommé Samouelini.

Charmant! dit la comtesse. Je suis d'avis, de le laisser un peu de temps parmi ces Italiens, afin qu'il s'y délecte à son aise.

Je ne pense pas de même, lui dis-je; si par malheur, quelque noble de votre nation qui aime les voyages d'Italie, venoit à le prononcer par hazard, ou à la Russe, ou à la Polonaise; les oreilles Italiens craindroient de l'entendre prononcer encore; et adieu! de votre Samouelow; il auroit son congé; et on le prierait peut-être assez peu poliment, de s'aller établir ailleurs.

Ce sont de ces complimens, dit la comtesse, qu'il faut se faire soi-même, avant que d'autres nous le fassent. Ces Italiens doivent avoir le tympan bien sensible?

Si sensible, lui dis-je, que la plus légère infléxion de voix, qui ne couleroit pas comme du miel, blesseroit autant

leur oreille, que celle des sybarites se trouvait fatiguée par le chant du cocq.

Je vois bien, dit la comtesse, que mon Samouelow finiroit là, par s'y éffeminer; certes, je ne voudrois pas d'un nom qui ne seroit bon qu'a porter la quenouille: je ne consentirai jamais que le mien dégénére de la fierté sarmate. Il n'y a plus à hésiter: faisons lui repasser les monts; et envoyons le en Espagne.

Cela n'est pas mal vu, lui dis-je, Madame; il y sera allongé d'une syllabe majestueuse. Il y acquerira une dignité, qui le fera entrer dans les discours d'appareil que l'on prononce en présence de la cour: dans les complimens respectueux que l'on fait à la reine, lorsqu'elle est entourée des infantes; dans les harangues pompeuses que l'on adresse au Roi; et je ne doute point que les éspagnols ne l'employassent de préférence à tout-autre, s'ils avoient à parler à la divinité. Il y sera donc très gravement éspagnolisé, et on le nommera Samouelonos.

Le laisserons nous là? me demanda la comtesse: il y a la mine un peu grave,

j'en conviens ; mais il y est bien magnifiquement.

Je ne vous le conseille pas, lui dis-je. Il pourroit bien prendre envie au Grand Inquisiteur de le décomposer ; et s'il étoit possible qu'en tournant et retournant ses sillabes, il en résultat quelques caractères, qui sentissent ce schisme de Phocius, adopté par les Russes, je ne répondrois plus de votre Samouelow.

Vous m'épouvantez, me dit la comtesse ; et cependant je ne comprends pas ce qui pourroit arriver.

Pour moi, lui dis-je, je le sais très bien : on vous l'habilleroit de blanc, et on vous l'enverroit figurer à la procéssion de l'auto-dafé : je croîs que vous savez le reste.

Oh! très parfaitement, dit la comtesse. Retirons le bien vite de cet enfer, et faisons le partir pour l'Angleterre. Là au moins, il n'y a ni de Sainte-Hermandad qui arrête ; ni d'Inquisition qui envoye aux flammes.

Non assurément, lui dis-je; car pour les anglois, l'inquisition et l'enfer ; le grand inquisiteur et le diable, c'est à peuprès la

même chose. Mais je dois m'attendre que vous ne serez pas trop contente de l'opération qui lui sera faite là.

Est-ce quelle sera douloureuse ? me demanda la comtesse.

Vous allez en juger, lui dis-je. On va lui serrer la gorge si fort, que s'il n'en est pas étranglé, l'opération sera regardée comme très heureuse ; et que la Gazette de la Cour vantera la grande habileté de l'opérateur.

Mais quel sera donc le but de cette torture ? demanda la comtesse.

Elle aura pour but, lui dis-je, de celui faire siffler comme un serpent.

Et comment sera t-il donc arrangé pour qu'il siffle à l'angloise ?

Oh ! pour celà, lui répondis-je, il le sera assez joliment. Il sera donc parfaitement anglisé, et il sifflera S a m o u e l o w-p i i r.

Dépêchons nous bien vite, dit la comtesse de l'arracher de ce pays, où il seroit peut-être travesti en une des ces apostrophes que le parti de la cour, et celui de l'opposition, s'adressent sans cesse. Ni l'éloquence séduisante de Piit, ni celle

tonnante de Fox, ne me consolleroient de le voir servir à cet usage. Profitons du premier paquebot; pour le faire passer en Hollande, afin qu'il s'y répare de son mal de gorge Britannique.

Je le veux bien, lui dis-je; mais je vous préviens que s'il a la poitrine faible, il y courra de grands risques.

Est-ce que la Hollande est aussi un pays à opérations, me demanda la comtesse.

On y en fait de terribles, lui répondis-je.

Et que va-t-on donc y faire à mon Samouelow? j'en tremble d'avance.

Et moi aussi, lui dis-je. On va lui remplir de vent, la poitrine, avec un soufflet de forgeron.

Et pourquoi celà?

Par la raison, lui disje, qu'il ne pourra être prononcé qu'avec un éffort de poulmon éxtraordinnaire; et qu'il faudra prendre hàlaine trois fois au moins, pour le prononcer jusqu'à la dernière syllabe.

Ils vont donc l'enfler comme un ballon, dit la comtesse; j'en suffoque pour lui: et comment sera t-il hollandisé?

Ils sera Hollandisé, lui dis-je, comme prononcé, lentement, péniblement; et on le nommera Samouelowhéhéler.

Vous avez bien raison, dit la comtesse; j'en suis moi-même toute esoufflée. Il est bien certain, que si parmi les Hollandois, il se trouve quelques astmatiques obligés de prononcer mon nom; il ne s'en sauvera pas un seul; ils éxpireront tous avant de l'avoir parcouru d'un bout à l'autre. — Eh! bien, continua la comtesse, que ferons nous de lui présentement?

Il faut: lui dis-je, lui faire achever son tour d'Europe, par Constantinople.

Dieu m'en garde s'ecria la comtesse. Là on reconnaîtrait bien vite son origine Russe. On ne se contentéroit pas de l'envoyer aux sept tours; on l'empaleroit; et sa première syllabe seroit accrochée à la sublime porte, pour y être insultée par la populace Turque.

N'ayez pas cette inquiétude, lui dis-je, Madame. Les turcs lui donneront une terminaison mignone et douce comme une hermine: ils le turquiseront d'une manière agréable, et ils le nommeront Samouelowogli. Une Circassienne recluse du

Serrail, qui s'appercevra que ce nom ainsi turquisé, plaît à sa hautesse, s'en emparera bien surément. Lorsque par son moyen elle sera parvenue à ramasser le mouchoir, le Samouelowogli deviendra le nom en faveur. Tous les courtisans pour faire leur cour, demanderont à le porter; mais la circassienne au nez retroussé, fera la leçon au Grand Seigneur, qui déclarera formellement, que le Samouelowogli ne sera accordé qu'avec la main de la favorite; et ce sera de la part de tous les grands de la cour, ce qui obtiendra l'un et l'autre. L'amant préféré de la Favorite, l'emportera sur ses concurrens, comme vous devez bien vous y attendre: et il n'est pas de doute, que le Samouelowogli, n'ocupe bientôt la première place au Divan.

Je serai bien flattée, dit la comtesse, de voir le Samouelowogli décoré de la dignité de Grand-Visir; mais j'aurai bien du regret de savoir qu'il n'est plus fêté, caressé du Sultan, et qu'il a cessé de jouir des revenans-bons attachés au rôle de Sultane Favorite.

Madame, lui dis-je, vous aurez lieu d'être contente. Le Samouelowogli

sera tout-à la fois, au Divan, et dans les petits appartemens du Serrail.

Cela n'est pas possible, dit la comtesse ; le Sultan ne peut avoir à sa disposition, ni talisman, ni amulette qui multiplient.

N'importe, lui dis-je; il aura toujours la Circassienne dans le coeur ; et pour l'avoir sans-cesse sous les yeux, il fera graver le Samouelowogli en lettres d'or, dans tous les lieux de son palais, où il lui aura rendu hommage ; et par cette raison, vous devez croire qu'il y sera multiplié comme les étoiles du ciel.

Voilà qui est à merveille, dit la comtesse. Pour cette fois, je prévois que vous allez me conseiller de le laiser là quelque temps, pour qu'il y jouisse de son bonheur et de sa gloire ?

Je me garderai bien de vous donner ce conseil, lui dis-je.

Est-ce qu'il auroit quelque risque à courir parmi ces bons musulmans, qui l'ont si bien accueilli ?

Hélas ! oui, lui dis-je, Madame ; et voi-ci à quoi ce gracieux accueil pourroit le conduire. Le Moufti fin courtisan,

comme le sont tous les gens de sa sorte, pour faire sa cour à son maître, prendra le Samouelowogli en faveur, et le placera en croissant sur l'etendard de Mahomet.

En croissant : s'écria la comtesse ! jamais mon Samouelow ne se prêtera cette pénible courbûre !

Il n'est point de difficulté que la flatterie ne surmonte, lui dis-je. Le Samouelowogli se régimberoit en vain ; le Moufti vous le rendra fléxible comme un jonc.

Puis, il vous l'enverra à la Mêque, à la tête de 50. mille pélerins. Là il se trouvera des Persans de la secte d'Ali, qui détestent de toute leur âme, les Turcs, qui suivent la secte d'Omar ; et les deux sectes en viendront aux mains, comme il arrive prèsque toujours dans ces sortes de rencontres.

Et que deviendra l'étendard de Mahomet dans cette bagarre? demanda la comtesse.

Voilà le point capital ; lui dis-je. Si le Samouelowogli n'est pas ramené triomphant à Constantinople, il sera trainè

ignominieusement à Ispaan, pour y être bafoué par les Alides.

Mais dans ce pays-la, il doit y avoir un Serrail; et dans ce Serail, il doit se trouver aussi, des Circassiennes jolies et rusées?

N'en doutez pas, lui dis-je. Les deux sectes qui sont divisées sur bien des points, sont parfaitement d'accord sur le précepte religieux du Serrail. Il y a même à l'égard des femmes, une sorte d'émulation et de concurence, entre le Sultan, et le Sophi. Ils font consister leur magnificence, et sans doute leur plaisir, a en avoir chacun de leur côté, un plus grand nombre, et de plus belles, que son concurrent.

Le grand nombre de belles femmes, dit la comtesse, et cette concurrence, pourroit fournir la matière d'une dissertation fort interèssante, mais trouvez bon que je coure après mon Samouelow; et que je vous demande, s'il n'y auroit pas moyen qu'il s'insinuat dans le Serail du Sophi, aussi heureusement que dans celui du grand seigneur?

Non, Madame, lui dis-je; à la manière dont il seroit persanisé, il ni auroit, ni Circassienne, ni Georgienne, ni Mingrelienne, qui par lui, peut ésperer d'avancer ses affaires.

Quelle forme recevrait-il donc dans ce pays là? une forme très insipide, lui dis-je. On vous le persaniseroit Samouelowbek, ou bien Samouelowabas.

Il n'y résonneroit pas plus que du plomb; il y seroit entiérement muet, dit la comtesse: Rappellons le bien vite de Constantinople, et faisons lui éviter à son retour, les pays par où il a passé.

Vous devriez en éxcepter au moins, la France, l'Italie et l'Espagne; il me semble que dans tous ces pays-là, il a été traîté bien agréablement?

Il ne me semble pas de même, dit la comtesse; dans tous ces pays, on lui a rafflé son double, comme s'il eut été question de lui éxtirper une loupe.

Vous césserez d'en être surprise, si vous rapellez le proverbe:

telle mère, telle fille.

Ces trois soeurs germaines, par re-

spect pour leur mère latine, ont juré de n'avoir jamais ni paix ni tréve, avec un double chevron renversé.

Les sectateurs de Mahomet, dit la comtesse, jurent sur l'Alcoran, la même haine, aux chrétiens.

Et par represailles de cette charitable promesse; les chevaliers de Malthe font sur l'évangile, le même serment à l'égard des infidèles.

Que j'ai pitié des hommes! dit la comtesse, lorsqu'au lieu de se promettre de vivre en paix, ils jurent de se faire éternellement la guerre. Pour toute conclusion, je rappelle mon Samouelow, pour ne plus m'en séparer: j'ai bien des raisons pour lui être attachée.

S'il pouvoit s'éxpliquer; lui dis-jé, il vous parleroit bien souvent de reconnaîssance, pour la considération que vous lui avez méritée, et dont vous le faites si glorieusement jouir.

Madame, continuai-je: je m'apperçois à regret, que le soleil s'avance à grands pas, vers la fin de sa course. Vous savez qu'il n'arrive jamais à l'un des côtés de l'horison, que la nuit bientôt après, ne

se montre sur l'autre. Je vais prendre congé de vous et de Mr. le comte. Je vous laisse mes plus sensibles regrets ; mais j'emporte toute ma reconnaissance, que je conserverai soigneusement.

Votre visite nous a bien intéressé, dit la comtesse ; et vous devez croire que le moment qui la termine, nous est égallement bien sensible. Nous ne saurions imaginer de journée agréable, qui méritat de notre part, autant que celle-ci, le souhait de la voir se prolonger encore bien long-temps. Si l'astre du jour dont le trop rapide déclin nous afflige, devoit obéir à notre voix, comme à celle de Josué, vous le verriez retrograder à l'instant, pour recommencer sa course.

Il ne pourrait ainsi recommencer son cours, lui dis-je, sans embellir celui de ma vie, d'un nouveau jour de bonheur.

Je n'entreprendrai pas, dit le comte, de vous retenir plus long-temps. Il me suffit de vous voir disposé à partir, pour me persuader que vous avez des raisons qui vous aappellent chez vous. Vous connaîssez assez bien notre Lithuanie, pour

savoir que si nous ne déchirons pas les habits de nos hôtes pour les retenir, ils nous comblent de joye, lors qu'ils nous font l'amitié de prolonger leur séjour dans nos maisons.

C'est une justice que toute l'Europe se plait à vous rendre, lui dis-je. Le nom de Pologne n'y est jamais prononcé, qu'on n'y attache le souvenir de l'hospitalité tant vantée des temps anciens, et dont les devoirs étoient si soigneusement pratiqués par les patriarches.

Si j'avais vécu dans ces temps reculés dit la comtesse, j'aurais bien desiré une petite reforme dans l'exercice de cette hospitalité patriarchale.

Je n'imagine pas lui dis-je, Mme. surquoi vous auriez desiré que l'on eut porté cette reforme.

Je ne puis approuver, dit-elle; que les femmes fussent uniquement occupées à préparer le festin; sans en avoir ni les plaisirs, ni la joye. En verité c'étoit un triste rôle a jouer que celui d'être réduite comme Sara, à passer aux écoutes, un si agréable moment. N'est-il pas pardonnable de prendre un peu d'humeur, lorsqu'on

se représente l'épouse d'un célèbre patriarche, tournant la broche, veillant à trois gateaux qui cuisent sous la cendre; servant le tout: puis se retirant dans un coin de la tente; s'y tenant les yeux baissés, l'oreille seulement tendue, pour attrapper à la volée, quelque mots de la conversation de son mari, avec ses trois hôtes. Je ne lis jamais l'histoire de ce trait d'hospitalité, que je ne me sente émue pour Sara, de sensibilité et d'indignation.

Les hommes d'aujourd'hui, lui dis-je, Madame; savent vous rendre plus de justice, et entendent bien mieux leurs intérêts. Ils ont compris que la plus brillante fête, étoit sans plaisir, lorsque les dames n'en étoient pas. De leur coté, elles ont pris le parti de confier à M. leur marêchal, des soins dont elles s'étoient spécialement chargées, et qui dans bien des momens, les éloignoient de la société.

Personne; me dit la comtesse, n'a jamais éxercé les fonctions de Marêchal auprès de nous.

Cependant, lui dis-je, l'usage d'avoir un Marêchal regulateur des affaires cou-

rantes dans une maison, me paroit assez constant en Pologne, et particulièrement en Lithuanie.

Vous ne vous trompez pas, me dit la comtesse; mais moi, je n'en ai jamais été curieuse; je les ai toujours comparés à ces maires du palais, qui en France commencèrent à régner sous le nom de leurs maîtres, et finirent par les faire descendre du trône, où ils s'assirent eux-mêmes.

Leur ambitieuse audace, lui dis-je, n'eut des succès que sous les régnes des Rois appellés fainéans. Ils ne seront point à craindre dans ce pays, tant qu'il y aura des Sémiramis, et des Marguerite de Valdemar, sur les trônes de D... et de Samouelow.

Il paroit, dit la comtesse, qu'il vous en coute bien peu pour élever un trône.

Madame, lui dis-je, j'en éléve partout où je trouve des talens et de vertus dignes de les occuper. Permettez, continuai-je, que je vous réitere mes remercîmens et mes adieux.

Puisque vous voulez absolument nous

quitter, me dit le comte, je vais faire avertir vos gens.

Je vous remercie ; jamais il ne leur est arrivé d'oublier l'ordre.

Mais enfin, dit le comte, vous ne pouvez monter dans votre voiture, qu'après qu'elle aura été attelée.

J'y suis toujours, lui dis-je ; et je n'ai jamais l'embarras d'y monter, ni celui d'en descendre.

Je crains de vous avoir compris, me dit le comte ; ne seriez vous pas venu à pied ?

Il y a bien long-temps, que je ne passe d'un lieu dans un autre, qu'au moyen de ces trois véhicules, lui dis-je, en lui montrant mes deux jambes et ma canne. J'ai pris pour moi, le conseil que Jean-Jacques donne à son élève.

Oh ! pour cette fois, dit le comte, vous allez faire faux-bon au précepte de ce philosophe à paradoxes, je vais faire atteler ma Berline, où vous serez dans une boëte.

Je vous rends graces, lui dis-je ; ceux dont je serois rencontré, me prendroient pour quelque chose de bien précieux, et

de bien important : j'en serois bien mortifié, car je n'ai de prétention ni à l'un, ni à l'autre.

Cela étant, dit le comte, je vais vous mettre dans une voiture coupée, aussi propre que la chapelle des Médicis ; vous y serez juste comme dans un étui.

Pour cette sorte de voiture, trouvez bon que je ne l'accepte pas.

Et pour quelle raison ?

C'est que je pourrois y devenir la cause de quelque erreur, et par là, même un sujet de raillerie.

Non assurément de ma part, me dit le comte, car je vous proteste que je ne comprends pas encore, ce qui pourroit donner lieu, et à l'erreur, et à la raillerie.

Si j'étois ainsi ajusté dans cette voiture, ouverte par devant, fermée par derrière, j'y ressemblerois trop bien à un saint dans une niche.

Cette ressemblance, dit le comte, n'auroit rien à votre desavantage.

Sans doute, lui dis-je ; mais il faut éviter à ceux qui s'y méprendroient, la seconde érreur des génufléxions, qu'ils fe-

raient de bonne foi à ma prétendue sainteté : quant à ceux qui ne s'y méprendoient point, ils ne manqueroient pas de dire quelque mot plaisant, en me voyant enchassé comme une relique. J'aurois à me reprocher de leur avoir fourni l'occasion de railler des choses saintes.

J'entends parfaitement vos raisons, dit le comte; mais c'est que de mon côté, je suis à la fin de mes voitures. Il ne me reste plus qu'une ressource : et il faut bien que vous vous en contentiez ; à l'heure qu'il est, vos trois vehicules ne vous suffiroient pas, pour arriver chez vous avant la nuit.

Quelle est donc la ressource que vous voulez avoir la bonté de me proposer encore ?

Une charréte assez propre, et assez commode.

Pour celle-là, permettez que je la refuse absolument.

Je ne vous en demande pas la raison, me dit le comte; elle est toute náturelle. Vous craindriez d'être érreinté avant d'avoir fait la moitie du chemin?

Point du tout ; je n'ai jamais craint ni cahots, ni cahotages.

Quelle est donc la cause de votre répugnance ?

C'est, lui répondis-je, que je serois assis là, comme sur un char de triomphe; et que je veux épargner à ma situation présente, la douleur de ce contraste.

Il est vrai, dit le comte, qu'il est des souvenirs bien amers. Je conviens aussi que mon charriot tient un peu de la coupe de ces chars sur les quels on triomphait à Rome dans tous les commencemens de la république ; car tout cela éprouva dans la suite, de grands changemens. Mais il me passe par la tête, une idée qui me prouve qu'il y a reméde à tout ; la voi-ci : au moyen d'un matelas sur le quel vous vous étendrez de tout votre long, je vais vous faire de ma charréte, une D o r m e u s e. C'est un Marèchal de France qui a inventé cette sorte de voiture. Il s'etendoit là, ni plus ni moins que dans son lit; et il y ronflait à son aise, sans en bouger, depuis Paris jusqu'au fonds de l'Allemagne, ou il alloit commander l'armée Française.

J'ai connu lui dis-jé ce militaire Français. Il s'accomodois aussi facilement des fatigues d'un Camp, que des delices de la Cour. Et c'est de la facilité dont il vivoit dans l'un et dans l'autre, qu'on l'a nommé l'Alcybiade moderne. Je vous assure que sur tous les points, il méritoit ce surnom, mais moi, je ne pourrais faire tant-seulement un quart de mille, dans la moindre copie d'une dormeuse, qu'on ne m'accusat d'être le plus sensuel des sybarites.

Je ne le pense pas, dit la comtesse: on diroit peut-être qu'une certaine fois, vous étes rentré chez vous un peu à votre aise, mais voilà tout.

C'en seroit beaucoup trop, lui dis-je, Madame: la moindre atteinte à la réputation, est semblable à la goute d'huile, qui tomberoit sur votre jolie robbe de couleur Nymphe-émue; qui ne partiroit qu'avec l'étoffe.

Si une réputation compromise, dit la comtesse, avoit autant à souffrir; que je serois fachée d'un semblable accident sur ma robbe, je la trouverais à plaindre.

Je partagerois bien votre peine, de ce

malheur de votre robbe, lui dis-je, car elle vous sied à ravir.

Je suis enchanté, me dit le comte, que nous ne puissions vous fournir aucun moyen de nous quitter; nous vous posséderons au moins jusqu'à demain.

Ce sera, dit la comtesse, comme si le soleil eut accueilli nos voeux. Il faudra bien que vous imaginiez, que pour nous faire plaisir, il s'est replacé au commencement de sa carrière, ou qu'il a bien voulu ralentir sa course. Nous lui adrésserons une prière commune, pour le remercier.

Ce seroit à moi, lui dis-je, Madame, à lui payer en entier, ce tribut de reconnaissance; puisque ce seroit moi qui jouirois du bienfait; mais il est de toute nécéssité que je me retire.

Pendant que vous en étiez là tous les deux aux complimens, dit le comte, moi, j'en étois à la recherche des moyens. Il vient de s'en présenter un à mon ésprit, que je ne vous propose pourtant qu'avec peu de confience.

Celui qui en mérite le plus, lui dis-

je, est souvent le plus négligé : daignez me le faire connaître.

Il est si naturel, me dit le comte, que dans la nécéssité où vous étes de rentrer promptement chez vous, je m'étonne qu'il ne se soit présenté le premier à mon ésprit. Il s'agit donc que vous en fourchiez bien vite un cheval; car en moins d'une heure le soleil aura pris congé de notre hémisphere.

Ah! monsieur le comte, lui dis-je, je courrois bien plus de risque encore sur ce cheval, que dans votre Berline, votre voiture coupée, et sur votre charrétte disposée en char, ou en dormeuse. Là au moins, j'aurois été bien cuirassé contre les attaques du ridicule; mais sur un cheval, j'y serois comme nud, exposé à tous ses traits.

Je ne puis comprendre, me dit le comte, pourquoi, vous auriez à le redouter plutôt de cette manière que de toute autre?

Le voi-ci, lui dis-je. J'ai si bien pris l'habitude d'aller à pied, que j'en ai perdu d'autant celle d'aler à cheval. Assurément, ceux qui me verroient à moitié

assis sur le ventre, jambe directe deçà; jambe biaisante delà, ne sachant que faire ni de l'une, ni de l'autre: accroché de mes deux mains à l'arçon de la selle, crainte de perdre l'équilibre: ma tête au niveau des oreilles du cheval, qui comprenant à quel cavallier il auroit à faire, me conduiroit tantôt à droit, tantôt à gouche; ceux-là ne manqueroient pas de bien rire à mes dépens, à la vue de ce grouppe grottesque, composé de ma personne et de ma monture. N'éxigez pas je vous prie, que je donne un semblable spectacle à des Polonnois, qui ont porté si haut l'art de l'équitation, qu'on les regarde à bon droit, comme les centaures modernes. Je pourroi encore mettre en ligne de compte; que s'il prenoit envie à votre cheval, de revenir à son écurie; il me seroit bien difficile de m'y opposer; et que vous me veriez arriver ici, très promptement.

Celà seroit charmant de sa part, dit la comtesse; et en récompense d'une gentillesse si agréable pour nous, il lui seroit assigné double ration.

Il est bien certain, dit le comte, que

nous serions les premieres à nous bien réjouir de la fantaisie de notre cheval; mais vous pouvez bien croire, que je ne vous laisserois point partir sans vous faire suivre d'un palefrenier.

Alors, ce seroit bien autre chose, lui dis-je; il ni auroit plus à s'en dedire. Je serois pris pour un Donquichote suivi de son Sancho-Pansa, et courant les avantures. Il se trouveroit peut-être dans ce pays, quelque nouveau Cervantes d'un ésprit plaisant et caustique, qui me barbouilleroit si joliment de toutes les folles prouesses du gentilhomme de la Manche, que tout le monde voudrait lire ma cavalcade de ce soir, pour s'en bien divertir. Je vous laisse à juger de ce qui se passeroit dans mon ame.

Puisque nous voilà sur le ton plaisant, j'avoue, dit en riant la comtesse, qu'en supposant même, que l'on vous fit grace de la facheuse avanture avec le muletier! vous ne pourriez avoir beaucoup de plaisir à vous considérer dans un tableau, où vous seriez représenté vous escrimant contre un moulin qui vous auroit semblé un géant; ou poursuivant l'épée

à la main, un troupeau de moutons, que vous auriez pris pour une armée ; mais il me semble que vous seriez bien consolé de la mordante carricature, par la reputation de preux, et vaillant chevalier, que vous ne pourriez manquer d'acquérir; car je m'imagine que l'on vous feroit aussi le tenant d'une Dulcinée du Toboso.

Madame, lui dis-je, il est un temps où tous les genres de gloire s'enfuient de nous. Permettez qu' à tout événement, je me défie du pinceau satyrique du peintre, et de son peu d'habilete à rendre avec fidélité, le parfait dévouement dont je fus toujours animé pour votre sexe.

Je vous entends à merveille, dit la comtesse; mais je me plais à croire, que vous ne comprenez pas dans votre defiance, le reconnaissant souvenir de ceux dont vous nous dites que vous avez toujours été le partisan et l'ami.

On doit s'attendre de la part de votre sexe, lui dis-je, Madame, à tous les sentimens qui font le bonheur et la gloire de l'humanité; mais il ne lui est pas donné de changer les loix infléxibles de la nature. L'oubli triomphera toujours du sou-

venir à l'égard de tous ceux que l'âge entraine vers le déclin. Remarquez bien, disoit le père de Thémistocle à son fils, cette galére que sa vétusté a fait abandonner sur le rivage : tel est le sort qui vous attend.

Je vous garantis, dit la comtesse, que dans les gouvernemens, où les femmes seront au timon de l'état, on n'aura point à citer de pareils traits d'ingratitude.

Je ne doute pas que vous n'ayez raison tous les deux, dit le comte; mais moi, je conclus de tout ce-ci, qu'il faut que je reprene mon cheval, comme j'ai fait de tout le reste.

Il y a quarante ans, continua le comte, que vous n'auriez couru les risques du ridicule, que par des moyens opposés à ceux qui vous le font redouter aujourd'hui. Alors, c'eut été une sorte de honte pour les hommes, de voyager autrement qu'à cheval; malheur! à ceux que l'on auroit rencontré allant d'une manière plus commode : on leur auroit envoyé une quenouille. Mais par je ne sais

quelle révolution qui s'est faite dans nos moeurs, nous avons suivi les femmes dans leur voiture; et nous y sommes restés.

Il n'est pas si difficile, lui dis-je, de rendre raison de la vertu magnétique des dames, que de celle qui agit sur la boussole.

Cette vertu attractive, dit le comte, n'est pourtant pas si particulière aux dames, qu'elle ne réside un peu de l'autre côté.

Pour moi, dit la comtesse, je la suppose réciproque et dans un dégré égal; et je suis bien surprise que Newton ait négligé de la faire servir à renforcer son système. Assurément la sorte d'attraction qu'il attribue aux corps célestes, peut fort bien s'appliquer aux hommes, qui vraisemblablement s'attirent en raison inverse du genre, comme les astres en raison inverse de la distance.

Si les choses de ce monde, lui dis-je, Madame, intéressent encore ceux qui ha-

bitent dans l'autre ; je ne doute point, que le philosophe anglais, ne se crut bien votre redevable, pour la nouvelle preuve, dont vous venez d'étayer son systême. Je crois encore, que l'on pourroit ajouter en faveur de son hypothése, que les deux sexes s'attirent en raison contraire de leurs qualités tant morales que physiques.

Quant à cet article, dit la comtesse, nous ne serons pas d'acord : je suis pour la raison directe. L'amour nait de cette vertu secrete que l'on nomme sympathie; et cette simpathie est visiblement produite par la conformité d'humeur de goût et de caractère ; et par la ressemblance personnelle et morale, qui se trouve entre deux personnes de sexe différent. C'est bien de ces deux étres ainsi harmonisés, que l'on peut dire que leur union est écrite au ciel.

Les résultats de l'éxpèrience, lui dis-je, Madame, l'emporteront toujours sur les préceptes de la théorie. Je vous prie de rappeller un peu à votre mémoire, les personnes que le sentiment d'un véritable

amour à unies, et vous reconnaîtrez que la femme jolie, vive, sensible, brune, petite, spirituelle etc. etc., se sera passionnée pour l'homme laid, calme, froid, blond, de grande taille, bornée etc. etc. et reciproquement.

S'il étoit vrai dit la comtesse, que l'amour tient uniquement à cette loi des contrastes, votre remarque jetterois la défiance dans le coeur de bien des époux qui se croyent aimés les uns des autres: je doute donc de la solidité de votre principe; mais j'accepte la proposition — et aussitôt elle se mit à compter avec ses doigts.

Eh! bien, Madame la comtesse, lui demandai-je un moment après; quel est le résultat de votre calcul?

Il est prèsque tout contre le vôtre, me répondit-elle. Sur sept associations conjugales, que je viens de soumettre à un examen très sérieux, il n'en est qu'une seule, que je trouve conforme à votre loi des contraires.

Je soupçonne de l'erreur dans votre

compte, lui dis-je, Madame; et je l'attribue au defaut d'une distinction, que j'ai oublié de faire. L'amour ne préside pas toujours aux noeuds de l'hymen. Les mariages que la convenance, l'ambition, l'intérèt, la vanité, la violence et le dépit, ont seuls conclus, sont des éxceptions à mon principe; si vous n'y avez point eu égard, je vous prie de reprendre votre calcul; je ne doute point que vous n'en obteniez un produit différent du premier.

Je conviens, dit la comtesse, que je n'ai point opéré suivant vos éxceptions, dont le grand nombre n'iroit à rien moins, qu'à faire de ce monde un vaste désert, si elles y étoient suivies à la lettre: mais voyons que je recommence; et elle se mit à compter de nouveau.

Ce second calcul, lui dis-je, Madame, semble vous donner plus d'embarras que le premier?

Il m'embarrasse bien moins qu'il ne m'étonne.

Comment cela! lui demandai-je.

C'est que de mon premier recensement, il ne me reste plus qu'un mariage dont les liens ont été formes par l'amour ; et que c'est le seul dans le quel je trouve en éffet, l'oppositìon des qualités, à la quelle vous attribuez avec assez de vraisemblance, l'éxistence de se sentiment.

Je puis donc me flatter, lui dis-je, Madame, de n'avoir point affaibli dans votre ésprit, le systême de l'attraction fondé sur la raison-inverse?

Vous n'avez fait que m'y attacher d'avantage : jusques-ici, j'ai pû être Newtonienne par penchant ; mais aujourd'hui, je n'hésiterai pas un moment de dire tout haut, que je le suis par conviction.

Et moi; lui dit le comte, je vous conseille de le dire tout bas.

Par quelle raison ? lui demanda la comtesse ?

Par la raison, qu'en fait de systême, il faut y mettre peu de chaleur, et beaucoup de circonspection.

Je ne vois pourtant pas, lui dit la

comtesse, où seroit le danger de faire connaître son opinion sur les loix de la nature?

Vous devriez pourtant vous souvenir, lui dit le comte, de ce qu'il en couta au célébre Galilée, pour avoir avancé que la terre tournait; et à certain évêque de Salzbourg, pour avoir soutenu qu'il y avoit des antipodes.

Mais faites attention, lui dit la comtesse, que les temps dont vous parlez étoient des temps d'ignorance; et qu'aujourd'hui, la lumière luit de toutes parts.

Fort bien, dit le comte; il n'en est pas moins vrai que cette lumière n'à pas encore laissé échapper un seul rayon, sur bien des secrets de la nature, qu'il nous importeroit de connaître; et qui resteront probablement pour nous dans une éternelle nuit.

Mais ce que j'ai voulu dire d'abord, c'est qu'on ne sauroit se déclarer le déffenseur d'une opinion, sans avoir pour ennemis ceux qui soutiennent le sentiment contraire.

Je vous comprends, dit la comtesse: ce sont les cartésiens dont vous voulez

que je craigne la réplique et le courroux. Je vous proteste que je ne redoute point leur systême, et que je l'aime tout aussi peu. Je ne pense jamais à leurs tourbillons, que la tête ne me tourne.

Je m'étois persuadè au contraire, lui dit le comte, que ces tourbillons présentoient à l'imagination des dames, une image bien réjouissante; et que pour cette seule raison on pouvoit les croire disposées en leur faveur.

Je sais bien, dit la comtesse, que certaines gens s'imaginent que le meilleur moyen de nous faire adopter une opinion, c'est de la faire briller à nos yeux comme un phosphore; j'ai prèsque dit, de nous la présenter sous la forme d'un hochet. Convenez qu'il font toute la modération de notre sexe, pour ne pas prendre à insulte, une pensée si humiliante de sa nature.

Je la crois bien plus propre à vous en orgueillir qu'à vous humilier, lui dit le comte. Elle est un hommage rendu à l'influence que votre ésprit pénétrant et délicat, vous donne dans le monde, où bien véritablement, on n'estime que ce qui a

obtenu votre suffrage, le moyen après celà, que tous, jusques aux plus grands philosophes ne mettent pas tout en oeuvre, pour vous attirer dans leur parti.

Je doute que Descartes, dit la comtesse, soit parvenu à entraîner une femme dans le sien: taudis qu'entr' autrès éloges que l'on peut donner à Newton; c'est que ce grand-homme a été commenté par une femme: la comtesse du Chatelet.

Permettez moi de vous dire, lui repartit le comte, qu'à cet égard, les deux philosophes sont à deux de jeu: il est très certain que la célèbre Christinne de Suede étoit pour les tourbillons.

Parmettez moï de vous dire à mon tour, que si Christine étoit Carthésienne par l'ésprit, elle étoit toute Newtonienne par le coeur. N'est-ce pas l'amour de la religion, des arts, et la societé des cardinaux, qui l'attirèrent à Rome? et si vous remarquez que tout cequi l'entraîna en Italie manquoit dans son pays, vous ne sauriez méconnoître dans ce grand événement du 17$^{me.}$ siècle, une nouvelle preuve de l'attraction en raison-inverse

Madame, lui dit le comte, vous avez vraiment toute la subtilité d'un sophiste. Mais remarquez bien qu'il en est des preuves que l'on accumule, comme des ombres, qui s'affaiblissent à mesure qu'elles se prolongent. Je vous conseille de retirer cette dernière preuve, par la crainte que Newton lui même, ne la désavoue. Je puis vous dire avec plus de certitude, que Christine croyoit aux tourbillons; et qu'elle appella Décartes auprès d'elle, pour qu'il dissipat quelques doutes qui lui restoient encore, sur la probabilité de son systême.

Je n'ignore point cela, dit la comtesse; non plus que le bruit qui courut, que n'ayant pû faire goûter sa manière de philosopher à son royal disciple; il en étoit mort de chagrin à Stockolm: de même que l'on raconte, qu' Aristote se précipita dans l'Euripe, désespéré de n'en avoir pu comprendre le flux et le reflux.

La cause et le genre de mort de ces deux célébres philosophes, dit le comte, n'ont jamais été constatés. L'amour du merveilleux leur a seul donné cours; et vous savez que le peuple dont la classe est plus étendue qu'on ne pense, veut

toujours du prodige dans la mort des grands-hommes. Mais à la maniére dont vous vous déclarez contre l'auteur des tourbillons, on ne doit pas étre surpris du soin que prennent les hommes, de s'assurer du suffrage des femmes, toutes les fois qu'ils veulent disposer le public en leur faveur.

A merveille dit la comtesse, mais vous ignorez peut-être; comment ils croyent se venger, lorsque nous nous obstinons à déffendre les droits de la raison, et les intérets compromis de la délicatesse et du gout, et qu'ils ne peuvent venir à bout de nous attirer dans leur parti?

Cela se devine aisément, lui dit le comte; ils finissent par embrasser le vôtre.

Point du tout, dit la comtesse; ils aiment mieux dire: ce sont des oyes qui criaillaent, il faut les laisser criailler.

Ceux qui parlent ainsi, dit le comte, oublient sans doute que les oyes ont sauvé le capitole. Je craints bien au reste, que l'opinion de Descartes, n'ait pas le

même soit à espérer de votre part; vous me paraissez bien prévenue.

Supposez moi assez d'amour-propre, lui dit la comtesse, pour éviter avec soin, de confondre le vaste génie de Decartes, avec ce que je crois trouver de faible dans son systême; le père de la philosophie moderne, mérite les hommages du monde entier. Newton à sans-doute parcouru la carriére philosophique à pas de géant; mais je ne crains pas de dire que Décartes qui lui en a ouvert l'entrée, s'est acquit par cela seul, une plus grande glorie. Si je vous parois ne goûter son systême, c'est que véritablement: je ne connois aucun procédé de la nature, à l'aide du quel je puisse me rendre intelligible, la sorte de mouvement qu'il attribue aux astres, qu'il fait tourner comme des toupies: tandis que les objets de comparaison se présentent en foule, lorsqu'il s'agit de représenter la manière dont suivant Newton, les planétes gravitent les unes vers les autres.

Tout est compensé dans ce monde, lui dit le comte, si les éxemples des tourbillons y sont rares au physique, en

revanche ils y sont bien multipliés au moral : mais puisque pour mieux juger de l'hypothèse de Descartes, vous souhaiteriez de comparer, vous en avez un moyen facile, au quel je suis bien, surpris que vous n'ayez pas pensé, tant il est près de vous. La Valse, continua le comte, vous est une image fidèle du mouvement des astres, tel que le suppose Descartes. Chaque couple de danseurs pirouetant sur lui même, vous représente l'astre qui tourne séparément, au moyen du mouvement, qu'il reçoit de son tourbillon. Le grand cercle que tous les couples de danseurs d'écrivent ensemble, vous offre une idée assez juste du tourbillon central, qui donne le mouvement universel à tous les tourbillons particuliers, et les entraine tous en même temps.

Quoi que cette alure circulante des globes, me fasse un peu tourner l'imagination, dit la comtesse, je ne suis pourtant pas mécontente de la comparaison ; elle me parait assez bien choisie. Je vais à mon tour, vous fournir en même monnoye, une démonstration Neutonnienne. Lorsque vous voyez danser la Cosaque, les

deux danseurs qui avancent et qui reculent; qui s'approchent et qui s'eloignent, ne vous semblent-ils pas les planétes qui s'attirent et se repoussent suivant les loix de l'attraction ?

La Cosaque, lui répondit le comte, me semblera tout ce que vous voudrez, à condition que vous en retrancherez la figure à *cul-de jatte*.

Oh! pour celle là, dit la comtesse, je vous la livre. Je suis bien de votre avis. Rien au monde de si hideux pour moi, qu'un danseur, que je vois ramper de la moitié de son corps et de ses deux jambes: on diroit un crapaud dans une position pénible, qui se démêne horriblement de tous ses membres. Je suis encore à concevoir, qu'il se trouve des danseurs assez sots pour éxécuter cette figure ridicule et dégoutante; et des spectateurs qui se plaisent à les applaudir.

Si vous en demandez la raison à Boileau, lui dit le comte. Il vous répondra:

Un sot, trouve toujours un plus sot, qui l'admire.

L'adage me paroit bon, dit la com-

fesse; peut-être ne seroit-il pas mal d'en faire son manuel.

Oui, dit le comte, afin de s'en servir comme préservatif d'abord; et en suite pour en frapper le redicule: L'occasion d'en faire usage, est assez fréquente dans le monde.

Mais, dit la comtesse, il me passe par la tête une idée pour la quelle le préservatif seroit peut-étre bien nécéssaire. Je n'ose la mettre au jour, par la crainte d'avoir ma part dans le proverbe du satyrique.

Sans connaître l'idée dont vous paraissez vous défier, je n'en pense de même, lui dit le comte; daignez nous en faire part.

Si je n'etois au nombre de ces femmes, qui n'ont rien à refuser à leurs maris; je vous jure que je me garderai bien de faire connaître ma pensée; mais vos desirs sont pour moi des loix; et puis, s'il m'en revient quelque ridicule, vous m'aiderez bien surement à m'en soulager?

Vous pouvez tabler la dessus, dit le comte; dans un bon ménage, tout doit être mis en communeauté; je voudrois, dit la comtesse, que dans ce moment où l'imagination des maîtres de ballets est en

travail pour enfanter des danses de toute sorte, qui jusques-ici n'ont eu pour objet que des plaisirs frivôles et tout-à fait insignifians, ils en inventassent pour l'instruction; qu'ils compassent par éxemple une danse astronomique, dans la quelle, les danseurs representeroient le cours, et le mouvement des astres; si cette danse n'occupoit pas deux sens à-la fois, comme celles des cymbales, du tambourin, et du fandango, elle rempliroit le double objet de charmer l'ésprit et de l'éclairer. Je m'éstimerai bien heureuse, ajouta la comtesse, si vous vous bornez à rire de mon projet.

Madame, lui dit le comte, votre projet, me donne la preuve que le véritable génie s'ignore au point de ne se pas même soupçonner. Sans vous en douter, vous le disputez pour l'invention et le goût, avec les deux nations du monde, qui ont montré le plus de l'un et de l'autre. Les Egyptiens inventèrent une danse astronomique telle que vous en avez l'idée; et les Grecs l'adopterent sur leur théâtre.

Je suis toute glorieuse de cette identité, dit la comtesse; mais quel est le systême

que l'on suivait dans l'éxécution de cette danse ?

Vous étes, lui dit le comte, comme Robin, qui en revient toujours à ses flutes. Le triomphe de l'attraction vous tient plus au cour, que la gloirie d'avoir rivalisé par une pensée ingénieuse, avec la Grece et l'Egypte. Les savans de ces temps là, valloient bien ceux de nos jours; mais ils furent plus retenus dans leur curiosité. Ils sçurent se préserver de la dangereuse manïe des systêmes; et l'on peut leur donner cet éloge, qu'ils eurent la sagesse de ne pas courir les risques de se rompre la tête, dans des recherches, où nous nous sommes follement cassé le nez.

Quel étoit donc le but de leur étude des astres? demanda la comtesse.

Celui de les connaître par les rapports dans les quels ils etoient avec eux pour les besoins de la vie : tels que l'ordre des saisons, et la connaissance des temps.

De sorte, dit la comtesse, qu'ils ne retirerent de leur étude du ciel, que la confection d'un calendrier, et la persuasion que le soleil alloit chaque soir, se délasser

de sa course de chaque jour, dans les bras de Thétis.

Je ne sache pas, dit le comte, que nos prétendues savantes découvertes, nous ayent conduits au delà, de l'almanach, qui a acquis dans nos mains, le titre d'almanach menteur; quant au soleil, qui la nuit se délasse auprès d'une Déese, de ses pénibles travaux du jour, cette idée me présente une image charmante. Comparéz la à la cérémonie du Bucentaure; le mariage du Doge de Venise avec la mer qu'il épouse sérieusement et publiquement, est d'une folie, et d'un ridicule, dont l'antiquité entière n'offre point d'éxemple.

Exceptez en, je vous prie, dit la comtesse, la lettre de Xerxès au mon Athos; et les trois cens coups de verges dont il fait fustiger la mer.

Vous ne me citez là, lui dit le comte, que le trait d'un seul homme en démence; les épousailles de la mer, sont le delire de tout un peuple, mais puisque pour me combattre, vous avez pris le détroit des Dardanelles pour champ de bataille, je sens qu'il m'eut été un peu plus difficile de vous repondre, si vous m'aviez opposé Hero

et Léandre; deux amoureux, qui selon moi, ont terminé leur vie et leurs amours, d'une manière bien peu raisonnable.

Est-ce sérieusement, lui dit la comtesse, que vous parlez ainsi? je déffendois la cause des modernes, et vous auriez voulu que je l'eusse trahie par la citation d'une trait d'amour heroïque, qui selon moi fait la plus grande gloire de toute l'antiquité?

Je ne l'envisage pas de la même manière, dit le comte.

Ce langage, dit la comtesse, me feroit croire à la vérité de ce que j'ai oui dire bien souvent, que les femmes avoient seules l'idee de l'héroïsme de l'amour, et qu'elles étoient seules capables d'en donner l'éxemple.

Il peut se faire, dit le comte, que les hommes n'ayent eu dans leur lôt, que l'héroïsme de l'amitié: quant à la tragique avanture de Hero et de Léandre: je ne vois pas que l'amante y ait acquis plus que l'amant, de cette gloire d'amour-héroïque dont il s'agit ici: ils ont été l'un et l'autre, victimes de leur téméraire tendresse.

Daignez faire attention, dit la comtesse, que la mort de Héro est un sacri-

fice volontaire à l'ombre de Léandre, et que nous ne pouvons pas affirmer, que Léandre eut donné l'éxemple de la même générosité à l'égard de Hero. Vous devez vous souvenir qu'il n'y a point d'éxemple d'un seul homme; qui se soit immolé sur le corps mort de sa femme, comme Penthée sur celui de son mari.

L'histoire est véritablement pour vous, lui dit le comte; je me rends.

Le soleil déclinoit sensiblement: le comte voyant que je mesurois de l'oeil, l'éspace qui separoit encore son desque de l'horizon; je me flatte, me dit-il, que l'approche du moment heureux de soleil va jouir, vous afflige de même que nous?

Je ne jalouse point, lui dis-je le bonheur de ce bienfaiteur de la nature; mais je me plains da son trop d'empréssement à se rendre aujourd'hui, aux voeux impatiens de Thétis; il me semble qu'il vient de parcourir sa carrière, avec une rapidité qui ne lui est pas ordinnaire.

Il l'eut parcourue bien lentement, dit la comtesse, s'il avoit voulu pénêtrer dans le secret de nos coeurs.

Les amoureux; dit le comte, n'ont

des oreilles que pour les objets de leur amour : mais vous, me dit-il, qui n'avez point de Déésse, qui éxige de votre part, la même ponctualité, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous différiez jusqu'à demain votre rentrée dans vos foyers.

Il est vrai, lui dis-je, que je ne suis pas assez heureux, pour que mon absence de quelques heures de plus, y devienne un sujet d'inquiétude : j'y vis seul, avec l'unique et triste perspective d'y mourir de même : ainsi l'a voulu ma destinée.

Cette destinée est cruelle, dit la comtesse.

Je l'éprouve à chaque instant de ma vie, lui dis-je ; mais comme il me seroit inutile d'entreprendre de m'y dérober, je m'y soumets sans murmure.

Il nous sera très agréable, dit le comte, de vous soulager bien souvent, du poids de quelques journées de solitude.

Il n'est peut-être rien de si généreux au monde, lui dis-je, que cette offre faite à un être pour qui le bonheur n'est plus qu'un nom : permettez que j'en use avec la discrétion que me prescrira toujours, la crainte de mêler quelque teinte de tristesse à l'aimable sérénité que je vois briller sur votre éxistence.

Le bonheur s'accroit en se communiquant, dit la comtesse; s'il est possible que vous vous ressentiez du notre, de quelque manière que ce soit, nous vous aurons l'obligation de nous en avoir multiplié les jouissances.

Faitez nous sacrifice de rester jusqu'à demain, me dit le comte.

Je ne le puis pas, lui dis-je: je me trouve lié par la promesse de rentrer aujourd'hui.

Je n'insiste pas d'avantage, dit le comte: jamais je n'aurai à me reprocher d'avoir fait manquer à une parole donnée; j'en suis moi-même l'esclave. — Ce qui m'inquiéte, c'est la disparution du soleil: assurément, Thétis trouveroit mauvais qu'il se relevat de son lit de repos, pour revenir vous éclairer de ses rayons; et ce père du jour, ne voudra point desobliger, jusques là, une divinité si singulièrement hospitalière.

Je vais me retirer à la faveur de la lune, lui dis-je; ses lueurs mélancoliques conviennent assez bien à l'état de mon ame.

Fort bien, dit la comtesse en riant; j'admire comment vous savez faire concou-

rir le moment de votre retraite, tout justement avec l'heure du Berger.

Il ne me reste plus, lui dis-je, que quelques faibles souvenirs de cette heure consolatrice des peines de la vie; mais mon ame continue à éprouver des émotions douces en présence de l'amante d'Endymion, jamais elle ne se montre, que je ne me plaise à contempler les deux amis si tendrement fidèles.

Mais ne craignez vous pas, me dit la comtesse, de causer quelque trouble dans le tête à tête de ces deux timides amans?

Non, Madame, lui répondis-je; ce sont deux vieux amoureux, qui depuis long-temps n'ont plus rien à se dire de particulier; ils en sont maintenant à se repétter cequ'ils se sont déjà dit des milliers de fois: de sorte que l'intervention d'un tiers dans leurs entretiens, leur devient bien plutôt, un apropos agréable, qu'un contretemps facheux.

Vous me faites frémir sur le sort de l'amitié, dit la comtesse; d'après ce que vous venez d'en dire, il est vraisemblable, qu'en vieillissant, l'amitié s'aflaiblit.

Au contraire, lui dis-je, Madame; son

ancienneté est immanquablement le gage de sa durée.

Mais que faut il faire me demande la comtesse? pour la conduire à ce dégré où elle n'a plus à craindre de décadence?

Il faut, lui dis-je, la placer entre les transports de l'amour, et la froideur de l'indiférence.

Je vais vous faire encore une proposition pour votre retour chez vous, me dit le comte; elle et le nec plus ultra de mes ressources. Je vais vous placer à mi-corps sur un Dronski: vous y serez invisible depuis le plante des pieds, jusques un peu au dessus de la ceinture. Pour le buste, je vous préviens qu'il sera dans toute son évidence; éxposé à l'inclémence des 4. saisons.

Cette posture dans le Dronski, lui dis-je, me plait assez. J'y aurai l'air d'un buste qui sort de l'attelier du statuaire, et que l'on porte dans le chateau d'un grand seigneur. De cette manière; sur tout en Pologne où l'on aime les arts, je n'aurai point à craindre d'être loué ni moqué: j'accépte le Dronski que vous voulez bien m'offrir.

Nous nous flattons, dit la comtesse,

que si vous étes en buste chez les autres, vous voudrez bien être quelque fois chez nous en ésprit ?

Vous ne pouvez en douter, lui dis-je, Madame; je vous demande sur tout, d'agréer que j'y sois de temps en temps en personne, pour vous y mieux éxprimer toute ma reconnaisance.

C'est nous qui vous en devons infiniment dit la comtesse, depuis que vous avez consenti à devenir notre voisin.

Le Dronski en un instant, vint préenter son flanc droit au perron sur le quel nous étions assis. C'étoit pour la premiere fois que je voyois cette sorte de voiture, sur la quelle on chemine de côté; de la même manière, dont on danse un ménuet. Lorsque j'y fus assis, le comte qui s'apperçut que mes regards étoient attachés au dessus de la porte, m'en demanda la raison,

Je cherchois, lui dis-je, l'inscription placée sur l'imposte des sallons d'assemblées de Lacédémone

rien de tout cequi se dit ici, ne sort par là.

Je m'éstime heureux, je l'avoue, qu'elle ne s'y trouve point : elle eut fait de moi un parjure : en bon Lacédémonien, vous m'auriez fait promettre que je m'y conformerois ; et jamais je n'aurois pû taire de témoignages de bonté qui me pénêtrent de sensibilité et de reconnaissance.

Nous y aurions été tout aussi peu fidedèles, me dit le comte, pour tant de choses aimables que vous nous avez dit.

LETTRE XII.

DE CLEMENCE A LEON

Quelle charmante journée vous avez passée à Samouelow, entre le Comte et la Comtesse! que ne puis-je comme vous, digne ami, avoir à la placer au nombre des plus agréables de ma vie! ce ne peut être qu'en éxpiation du secret que j'ai gardé à votre égard sur mon départ pour Vilna, que je me suis trouvée à 30 milles d'un si intéressant entretien: ne suis-je pas bien punie d'un silence qui ne manquoit pourtant pas de motifs légitimes?

Une si agréable journée a dù n'être que d'un instant pour les trois aimables interlocuteurs. J'aime le souhait de la comtesse de ralentir la course du soleil pour vous conserver plus long temps dans sa maison: son voeu n'eut pas été vain, s'il elle eut eu sur les astres, le même pouvoir qu'elle a sur les coeurs.

Si vous n'étes pas disposé à me faire grace pour mon étourderie qui m'a fait

omettre de vous prévenir que Samouelow et Nicolarawska n'étoient qu'un même nom à l'égard de la comtesse, je me la pardonne moi: et qui pis est, je m'en réjouis en faveur d'un *quiproquo* qui a donné lieu à des complimens si délicats, à des choses charmantes dites si à propos, exprimées avec tant de graces.

La concession qui vient de vous être faite sur le territoire de Samouelow, est un lien de reconnaissance ajouté à tous ceux qui m'attachoient déja au comte et à la comtesse. Je me flatte d'avoir acquis à mon tour, quelque droit à leur amitié, en leur procurant un si aimable voisin.

Nous avons déja un pied dans la saison où commencent les travaux dont vous vous proposez de vous occuper. Aussitôt que je croirai vous voir au milieu de vos ouvriers la régle et le compas à la main, j'en redoublerai sur vous d'attention et de soins. Songez qu'il est un âge où au lieu de nous édifier une retraite agréable, nous nous creusons un tombeau, lors que par l'impatience de jouir, nous nous livrons sans retenue à toute l'ardeur du travail. Dans cette occasion où il sagit de la conservation de

vos jours si précieux pour moi, montrez vous tel que vous futes toujours; patient et modéré.

La reconnaissance qui m'a conduite ici, poura m'y retenir encore quelques jours. Je me devois aux voeux d'une parente qui depuis mon bas-âge, n'a cessé de me donner des témoignages d'une bienveillance particuliere. Les intentions de ma famille s'étant trouvées d'accord avec les souhaits de la bienveillante cousine; mais de mon côté, redoutant jusques à l'ombre d'un adieu, et songeant que j'avois à ménager votre sensibilité autant que la mienne, je me suis achéminée en silence vers cette capitale de notre Lithuanie que je ne connoissois pas encore.

J'en aime la situation entré des collines courronnées de bois ou parées de verdure qui forment son enceinte, et présentent de toutes parts à la portée de l'oeil, les unes des perspectives agréablement champêtres, les autres des aspects singulierement pittoresques.

La Vilia se montre fort près de l'une des portes de la ville: mais, comme si elle redoutoit de s'emprisonner dans ses murailles,

elle se courbe assez brusquement et va porter l'hommage de ses eaux à *Zakret*, sejour charmant, aimable retraîte, où la cordialité et le gracieux accueil, la politesse et le bon ton associés aux charmes des graces, ont choisi leur asyle. C'est là que le *Forté-piano* sous une main divine, fait entendre des accords plus touchans et plus doux que les sons de la Lyre *d'Orphée*. C'est là qu'au sein des plaisirs les plus délicats, parmi les jeux, les festins et les fêtes du meilleur goût, les têtes sont couronnées de lauriers, de myrthes et de roses.

J'ai trouvé ici ces rues tournantes dont les sinuosités garantissoient nos bons ayeux, de l'incommodité de la pluie, du vent et du soleil. L'invention des rues tirées au cordeau et dans les quelles on est éxposé à toute l'inclémence des élémens, étoit reservée au génie de nos temps modernes.

Je m'attendois à voir dans cette patrie des Jagellons, une place publique ornée de la, statue de celui de ces princes, au quel notre Lithuanie est redevable de l'établissement du christianisme: Je n'y ai trouvé qu'un emplacement fort irrégulier qui en tient lieu. Il est orné dans son milieu,

il est vrai, d'une assez jolie promenade, et terminé à l'une de ses éxtrémités, par un bel hôtel-de ville; mais les maisons qui l'entourent sont d'une mesquinerie d'architecture vraiment choquante.............
.............patience pour un monument digne de retracer à la Lithuanie, la mémoire glorieuse de l'un de ses anciens ducs. J'apprends que le marbre va s'animer sous le ciseau d'un nouveau Phidias, du célébre M. Le Brun dont les chef-d'oeuvres embellissent Rome cette metropole des arts. Les bustes de l'empereur de toutes les Russies Alexandre, et du duc Roi Jagellon, sortiront bientôt de ses mains, pour servir d'ornement au lieu des séances de l'académie jalouse de la gloire d'être placée elle-même, sous les regards de ces deux princes.

Je suis loin de vouloir vous entretenir des travaux de l'academie de Vilna que la renommée place au rang des premieres sociétés savantes de l'Europe: les objets dont elle s'occupe sont beaucoup trop au dessus de ma portée; mais je ne crains pas que vous m'accusiez de sortir de ma sphere, si je me borne à dire: qu'il est à regreter

qu'il ne se soit pas trouvé un Académus qui ait ajouté un jardin au local de son établissement; et un Cimon qui l'ait embelli d'allées d'arbres et de fontaines.

Pour le dire en passant, Vilna me paroit assez mal pourvu du côté des jardins pour l'agrément, et même l'utilité, si l'on éxcepte celui des plantes qui réunit l'un et l'autre. Celui appellé Morikoni n'est qu'une maniere de jardin public qu'on ne va chercher assez loin hors des murs de la ville, qu'au défaut d'un autre plus convenable par sa situation, et mieux proportionné par son étendue, aux 50 mille habitans que l'on donne à cette capitale.

La ville est comble de monumens réligieux. J'en admire la magnificence, les domes, les tours, les clochers et les flêches sans nombre qui percent la nue; mais j'en redoute l'éternel carrillonnage qui me fatigue horriblement le tympan, et finira par m'assourdir. On ne s'entend plus dans Vilna, à l'heure de midi, et dans la circonstance d'une pompe funêbre, lors qu'il s'agit toute-fois, de rendre les derniers honneurs à un de ces hommes qui en partant pour l'autre monde, abandonnent dans celui-ci, un ample coffre-

fort. Dans cette cérémonie pompeuse qu'un étranger prendroit pour un triomphe après la victoire, et qui n'est en effet que le triomphe de la mort; on voit à la suite de deux cents réligieux ou autres ministres des autels, un cercueil richement revêtu de velours cramoisi, ombragé d'un nombre prodigieux de drapeaux et d'étendards flottans de toutes couleurs, porté sur un corbillard élevé et vaste ou se déploit un drap miparti de noir et de blanc, et que traînent au très petit pas, six chevaux enharnachés caparaçonnés et bardés de même. Imaginez vous les retentissemens de l'air que 200 voix tonnantes et disparates frappent ensemble et tout à la fois; le son aigre et sepulchral d'une infinité d'instrumens à vent et à corde; les *brou-ha-has* sans fin du peuple qui comme les flots de la mer, se pousse, se presse, se heurte sur tous les points du passage; le bruit des cloches en branle d'un bout à l'autre de la ville, et vous n'aurez pas de peine à croire que pour être entendu de son voisin pendant tout ce *tintamarre*, il faut lui souffler les paroles juste dans le creux de l'oreille.

L'architecture ici, semble s'être épuisée

dans la construction des églises, parmi lesquelles je placerois au premier rang, la cathédrale pour la noble simplicité de ses ornemens, et pour son magnifique fronton porté par des colomnes du plus beau dorique.

Je pourois pourtant vous citer quelques édifices dont on vante la belle proportion des appartemens meublés avec goût, et les distributions bien entendues. Tel est entre tous les autres, l'hôtel du Général-Gouverneur-militaire qui à la verité, en fait lui-même le plus bel ornement. Je tiens de bon lieu qu'il mêt tout-à-la fois, tant de dignité et tant de graces dans la représentation du haut rang qu'il occupe, tant d'agrément, tant d'intérêt dans sa conversation; et que l'on est si agréablement touché de sa politesse accueillante et affable, que toute la beauté de sa résidence semble disparoître, et qu'on ne se fixe que sur sa personne.

Il est vrai, qu'il n'est rien dans la noblesse et le charme de son ton, dans la facilité de ses manieres aimables et affectueuses, qu'on ne doive l'attendre de la part d'un homme né, élevé dans le grand monde; qui

partage les momens de sa vie, entre le séjour de la cour, les travaux des camps, les soins de l'administration, et les méditations du cabinet; qui a eu sa part des lauriers cueillis dans le champ des combats par les Romanzoff et les Schouwaroff; qui a rempli avec distinction une mission importante à la cour d'un puissant monarque de l'Europe; et qui enfin a été choisi par l'immortelle Cathérine, ce juge éclairé du vrai mérite, pour représenter sa personne au près d'un grand prince dont cette auguste Impératrice avoit honoré l'arrivée à sa cour, par le plus gracieux accueil et la plus brillante reception.

Mais ce qui ne peut manquer de vous surprendre, mon digne ami, c'est que la confiance qu'il a si bien méritée de ses souverains, et la gloire qu'il s'est acquise dans les glorieuses carrieres de la guerre et de la politique, ne sont pourtant encore que la moitié de son éloge. Si j'y ajoute tout ce que des témoignages positivement vrais m'apprenent de la beauté de son âme qui se montre dans l'éxercice d'une administration éclairée, sage et ferme; dans les établissemens de bienfaisance dont ce pays est redevable à son amour pour le bien public,

à son Zéle pour le soulagement des maux de l'humanité, vous en conclurez avec tout cequ'il y a d'hommes éclairés et honnêtes, qu'il posséde les qualités nécéssaires dans les grandes places, de même qu'il en a les talens; et que l'on ne sauroit confier à de plus dignes mains, le bonheur des peuples d'une vaste province, le Commandement en chef d'une grande armée cantonnée dans ces divers départemens, la haute surveillance de tout ce qui importe à l'éxecution des lois, au maintien de l'ordre, et à la direction d'une police universelle.

L'hôtel du gouvernement civil prévient en sa faveur, par le coup-d'oeil de sa façade principale et de son ensemble; et il ne manque pas de beautés de détail: mais son plus grand mérite est d'être habité par la félicité conjugale et par une famille charmante au milieu de la quelle on jouit de tout ce que l'affabilité de l'accueil a de gracieux et d'attachant, de tout ce que le chef de cette intéressante famille conserve d'amabilité dans l'humeur, d'agrément dans l'esprit, de prévenance dans les manieres, d'aménité dans ses entretiens, au sein des travaux continuels de la place importante qu'il occupe et dont

il remplit les nobles fonctions avec une supériorité peu commune de lumieres et de talens.

Le vendredi de chaque semaine, sa digne compagne, femme vraiment rare, qui joint au ton d'une politesse aimable et délicate, le sentiment éxquis des convenances, devient dans son hôtel, le centre d'une société choisie où lon croit retrouver la politesse attique unie à l'urbanité romaine. Si vous vous déterminez ainsi que je le desire, mon digne ami, à sacrifier quelques soirées de votre solitude aux délices de cette société, vous y verrez d'aimables et jeunes personnes qui par la douceur touchante de leurs traits, vous feront souvenir comme à moi, que ce même jour marqué maintenant par de si agréables assemblées, fut autrefois consacré à la mére des Graces.

Je pourois vous parler encore de quelques hôtels, qui placés à côté de ce que lon appelle ici, le chateau des Jagellons, vous feroient juger de la distance immense que la culture des beaux-arts a mise entre notre siecle et celui qui vit se réunir sur la tête de ces mêmes princes, les couronnes de Pologne et de Lithuanie.

Vous me conoissez ce calme de l'âme, ce goût pour les plaisirs tranquilles qui me tiennent dans un grand éloignement des assemblées bruyantes et nombreuses. Eh! bien, mon digne ami, l'attrait qu'a pour moi un genre de vie ennemi du tourbillon, n'a pu me garantir de la tentation d'un bal à la quelle je ne me repens pas d'avoir succombé. La fête étoit brillante, charmante, galante, ravissante, telle en un mot, qu'on devoit l'attendre du goût et de la magnificence de M. le Général-Gouverneur, qui avoit réuni dans son hôtel, l'élite de notre capitale. Je ne sais si l'on imite de telles fêtes; mais j'assure de celle là, qu'elle ne sera surpassée par personne.

Trente-cinq femmes dont la galante parure est au dessus de mes pinceaux, et parmi les quelles j'ai admiré des tailles Sweltes, des phisionomies angéliques, des teints de rose, y disputoient de Graces et de prestesse dans l'art de la danse. On auroit dit les nymphes éxécutant sur le gazon leurs danses légères.

On voyoit éclater du milieu de ce magnifique ensemble, plusieurs rangs de perles dont les divers contours si ingénieusement

disposés par le goût et les graces, servoient à-la fois d'ornement à un sein d'albâtre qui en éffaçoit le brillant émail, et à une tête vraiment belle qui attachoit tous les regards, et qui eut triomphé de tout ce que l'on eut tenté de lui opposer de beauté éclatante. C'étoit la beauté elle-même embellie de tous ses charmes, de tous ses attraits, accompagnée de tout ce qui enléve, ravit, transporte. *) Gardez vous bien, mon digne ami, de me compter au nombre de ceux qui envient dans les autres, des dons de la nature qu'ils souhaiteroient vainement pour eux-mêmes. Cette fois-ci surtout, je n'ai éprouvé d'autre sentiment que celui de l'admiration porté à son plus haut période sans doute, car j'étois dans une sorte d'éxtase. Le ravissement a été au comble lors que toutes les beautés se sont réunies dans la salle du banquet où elles ont rayonné d'un nouvel éclat à la faveur des re-

*) Madame de Nariskin, qui par la beauté de sa figure, les graces de sa personne et celles de son ésprit, est un des plus beaux ornemens de la cour de Saint Pétersbourg.

flets de lumiere multipliés à l'infini. Les divers rangs de perles s'étoient comme transformés et une brillante *auréole* qui en répandant ses rayons sur la belle tête, sembloit la rendre encore plus admirable.

Les merveilles de cette fête, sont autant de traits qui manqueront toujours au charme du fableau que le *Tasse* nous a peint du palais magique *d'Armide*.

Mon digne ami! d'ici au moment de ma rentrée dans Annopolis, rassemblez les cent volumes dans les quels des hommes ignorans ou de mauvaise-foi, ont prodigué si injustement l'épithête de pays sauvage à notre Lithuanie. Nous en ferons ensemble un sacrifice expiatoire à ma chere patrie: mais n'oubliez pas que dans cet *auto-d'afé*, je me reserve le plaisir et la gloire d'ètre la premiere à mettre le feu à ce ramas d'inepties de méchancetés et de mensonges.

Que je vous remene un moment au bal, pour vous en faire connoître les danses. On en a fait l'ouverture par la danse Polonaise que vous avez nommée, peut-être avec raison *la danse des confidences.* J'y ai remarqué en éffet bien des couples de danseurs moins occupés du soin d'y marcher

en mesure, que de celui d'un agréable entretien. Je ne le dissimule pas; je pense comme vous, qu'une danseuse seroit peu prévenue en faveur de son cavallier, s'il l'avoit promenée plusieurs fois d'un bout à l'autre de la salle, sans lui dire *en confidence*, quelque chose d'aimable et de galant. N'oubliez pas au moins que c'est *en-confidence* aussi, que je vous revêle ce petit secret de notre sexe.

A la danse Polonoise a succédé l'anglaise que vous avez baptisée du nom de *controleuse* parce que vous vous étes persuadé que le couple de danseurs passant comme en revue entre deux files immobiles et attentives d'autant, en étoit éploché, épilogué, *controlé* enfin, depuis les pieds jusques à la tête. De semblables observations demandent de la subtilité : les miennes ne se sont pas étendues jusques là.

Je n'ose pas vous parler de la *Valse* dont les attitudes vous ont toujours trouvé sans pitié et sans miséricorde: mais prenez garde, mon philosophe tolérant jusqu'à la valse, qu'on ne vous retorque l'argument, et qu'on ne vous prouve que les danses dites *allemandes* qui ont diverti vos belles années,

prêtent le flanc non moins que la Valse, à toute la sévérité de votre censure.

Quoi que vous ayez fait comme Racine qui avant d'être vieux renonça au théâtre, je m'attends que vous ne me refuserez pas de me suivre à celui de notre capitale que j'ai voulu connoître. Je n'ai pas été heureuse dans le début. J'ai très heureusement oublié le nom de l'informe tissu dramatique qu'on y jouoit, il démentoit trop bien son origine d'un pays qui a vu naître Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, Moliere, pour que le bon goût qui regne dans cette ville ne l'ait pas condamné à l'oubli.

Il en est ici du bâtiment des spectacles, comme dans beaucoup d'autres lieux où l'on a négligé de faire servir un semblable édifice à l'embellissement de la Ville. Le vaisseau en est au demeurent, régulierement construit; mais je l'ai trouvé bien mesquin du côté de la décoration. On croiroit volontiers que le décorateur a sacrifié les ressources de son art à l'intérêt des femmes, qui n'aiment point que dans une salle de spectacle, leur parure se trouve en rivalité avec de trop magnifiques ornemens qui peuvent en affaiblir le brillant, ou même l'effa-

cer, et dont il est naturel que pour cette raison, elles redoutent le triomphe. Je ne suis pas au bout de mes observations; mais cette longue lettre à la suite de courses, sans fin, de visites sans nombre et des fatigues d'un bal où la politesse vous fait un devoir de danser, a épuisé quelque peu, mes petites forces. J'attends leur retour pour continuer à causer avec le plus vrai des amis.

. . . .

. . . . Prêtez moi tout votre courage, mon généreux ami, on venez à mon secours. Tremblante, éperdue, je me jette dans les bras de cette amitié, de cette confiance, pour les quelles je vous ai déja demandé un asyle dans votre paisible retraite . . . . devois-je m'y attendre? . . . . des mers, des continents . . . . . . au sein d'un bonheur sans éclat . . . . quelles sont donc les barrieres? . . . . . o précieux repos de l'âme! n'étes vous donc qu'un fantome, une de ces vapeurs du matin, qui se dissipe au premier rayon de l'astre? . . . . . . quel secret dessein de la providence . . . . . . juste ciel! . . . . . . adieu le repos! mon digne ami; adieu les observations! j'ai bien autre chose

à vous apprendre qu'a vous dérouler mes nouvelles remarques .... Lorsque je vous cachois avec tant de soin mon départ d'Annopolis, j'étois loin de soupçonner que l'on me faisoit un mystére à moi-même des vrais motifs de ce voyage concerté par l'éxcessive tendresse de ma famille, et les grands desseins que ma confiante cousine n'a césse d'avoir sur moi. Il s'agit d'un établissement au quel sont attachées les augustes fonctions de représenter un puissant monarque à trois mille lieues loin de son trône; et des richesses immenses dont il faut aller jouir à l'autre bout du monde.

La sorte de rang-suprême, et la brillante fortune, qui me sont offerts dans un pays étranger à l'europe, ne tenteroient pas sans-doute, un coeur moins désintéressé que le mien; et moi je m'arracherois du sein d'une famille qui me chérit et que je chéris plus que ma vie? la soif des richesses, l'ambition des grandeurs, me feroient fouler aux pieds les sentimens de la nature; rompre les doux noeuds de la tendresse filiale, briser tous les liens de bonheur et de reconnaissance qui m'attachent à mon berceau?..... mon coeur se souléve à cette pensée affreuse:

j'envisagerois avec moins d'éffroi, l'appareil de mon supplice. Un coeur sensible placé entre sa famille, sa patrie et la fortune, hésita t-il jamais sur le choix? je les ai invoquées cette famille et cette patrie, et je leur ai dit dans le secret de mon coeur.

Campagnes de la Lithuanie qui m'avez vue naître, qui renfermez pour mon coeur, toutes les delices du jardin, d'Eden, suis-je condamnée à m'éloigner de vous, et à ne plus vous revoir? ondes paisibles de la Ptycz qui fécondez nos prairies, et dont j'aimais à suivre les bords fleuris sous la fraîcheur de vos ombrages, allez vous cesser de couler pour moi? jardins enchantés où je respirois dès l'aube du jour, le parfum de vos mille fleurs, ne serez vous plus rappellés à mon souvenir que par l'amertume du regret? Echo fidele qui habitez les bocages du grand jardin! vous, que sur le soir d'un beau jour, je ne manquois jamais d'interroger, ne me redirez vous donc plus les doux noms de ma famille, que jamais je ne vous ai demandés en vain? charmant berceau de verdure! les arbres dont les branches touffues et flexibles vous ombragent, ne conserveront-ils plus pour moi, les emblêmes de l'ami-

tié que ma main a confiés à la fidélité de leur écorce? serai-je privée à jamais du touchant spectacle des tombeaux de mes peres, autour des quels mon âme aimoit à errer avec leur ombre? tendresse d'une famille adorée! charmes du plus aimable voisinage! soint de l'amitié! devez vous donc m'être ravis pour toujours? .... mon coeur a répondu; mais ses voeux sont-ils bien conformes aux desseins de la providence ? .... on ne résiste point sans crime à ses décrets, et à la volonté de ses parens. S'il faut que je me sacrifie à des devoirs que je regarde comme sacrés, je me rendrai au Bengale plus animée du desir de mourir sur les bords du Gange, que de celui d'y vivre, et dans l'éspérance que l'être-suprême éxaucera mes voeux d'être bientôt réunie à lui .... mon âme est accablée de tristesse; mon coeur dans le plus profond abattement. Si je tiens encore à l'éxistence, c'est par la crainte des suites funestes que peut avoir pour ma famille, la violence qu'elle se fait à elle-même, lors que dans la pensée qu'elle se sacrifie à mon bonheur, elle consent à mon éloignement,

........ami sensible et généreux! montrez lui toute ma douleur. Voudroit elle avoir pour moi; une ambition de fortune qu'elle n'eut jamais pour elle-même? est-il une aliance qui puisse ajouter à l'éclat du rang qu'elle occupe dans le monde? ah! si elle en venoit à ne plus voir mon bonheur dans un établissement où je ne prévois pour moi que le comble de l'infortune, dans quel ravissement de mon coeur, j'éffacerois de cette lettre, les tristes adieux que ma main doit y tracer!............

Je ne suis ni craintive, ni supertitieuse : mon âme fut toujours supérieure à de vains préjugés; inaccessible à l'impression de ces ridicules préssentimens que la raison rejete. Cependant je l'avoue; l'adieu éternel de mon amie, de ce guide fidele que le ciel dans sa bonté avoit accordé à l'inéxpérience de ma jeunesse, a produit dant mon âme, je ne sais quel trouble qué j'ai pris pour le funeste présage de quelque événement triste et malheureux. C'est en vain que j'ai voulu repousser loin de moi, une pensée qui humilioit mon ésprit, et faisoit rougir ma raison. Telle est l'origine de cet air pensif et tristement préoccupé que vous m'avez repro-

ché quelquefois. Aujourd'hui hélas! je ne dois plus être pour vous qu'un objet de pitié.

Je n'ai point vu l'homme qui sans être coupable de la grandeur de mes maux, en est pourtant la source, conjointement peut-être, avec le bal et la danse: je ne le verrai point. Il faut être en garde contre les inspirations de la reconnaissance elle-même: il n'est pas toujours facile de déffendre son coeur, en présence de celui qui vous offre le sien accompagné de toutes ces qualités éstimables qui relevent si bien le prix d'un semblable don. Il n'est rien, dit-on, dans sa personne, dans le ton de ses manieres, et dans les avantages de sa naissance, qui ne mérite d'inspirer de l'intérêt à un coeur moins épris d'amour que le mien, pour sa famille et sa patrie. Il soutient dignement un nom glorieusement célébre dans les fastes guerriers, litteraires et politiques de l'Angleterre. . . . . s'il étoit vrai que l'on ne sauroit se dérober à sa déstinée. . . . . . si. . . . . . . je ne puis achever, la plume me tombe des mains. Je n'ai plus de forces que pour vous assurer encore une fois, que toujours et par tout, je serai occupée de vous

comme du plus cher, du plus vrai et du plus digne des amis.

LETTRE XIII.

DE LEON A CELEMENCE.

Votre lettre vient de faire éprouver à mon âme, tous les dégrés de la surprise, du doute et de l'affliction. Je ne savois si je lisois un songe ou si je rêvois moi-même. J'ai fini par en être accablé; et mes forces ne se sont un peu ranimées que par l'éxcès même de ma douleur.

Vous triompherez de la vôtre par la grandeur de votre courage, et par la juste confiance que vous eutes toujours dans l'amour de vos chers parents. Je connois votre coeur si digne de son origine; il est par comme sa source. Il n'est pas d'une trempe à se laisser éblonir ni par l'éclat des richesses, ni par celui des grandeurs inutiles à votre illustre naissance, incom-

patibles avec la modération de votre caracteré. J'ai encore de puissantes raisons de croire que votre éstimable famille n'a jamais eu la pensée que votre bonheur dût être attaché à la jouissance de ces objets éternels de l'intérêt et de l'ambition. C'est par leur possession même, qu'elle s'est instruite dans la science rare de les apprécier à leur juste valleur.

Il ne sera donc pas difficile de la faire revenir d'un projet conçu par un éxcès de sa tendresse pour vous. Eh! qui pouroit la dédommager de votre perte? elle reconnoîtra que des avantages plus grands encore que ceux qui vous sont offerets dans l'établissement que l'on vous propose ne sauroient vous tenir lieu à vous-même, d'une famille dont vous étes l'amour dont vous faites les delices.

Je crois beaucoup moins que vous à ces préssentimens mensongers qui ont alarmé votre coeur parce qu'ils avoient surpris votre raison. Les événemens de la vie sont presque toujours balancés; et c'est par la raison que l'éloignement de votre fidele amie a été pour vous un malheur, qu'il falloit, au lieu d'en prévoir de nouveaux, en attendre une

compensation de la justice et de la bonté de la providence. Vous voyez que je suis loin d'avoir votre même opinion, et vos mêmes alarmes.

....

.... Bénissez la providence, adorez sa justice, rendez graces à sa bonté, animez vous d'un nouveau sentiment d'amour pour votre chere famille, et concevez, si vous le pouvez, tout l'éxcès de ma joye.

Vous ne serez ni éloignée, ni séparée de cette famille éstimable, à la quelle vous étes si digne d'appartenir. Ces campagnes où vous reçutes le jour, ces jardins, ces vergers, ces riantes rives de la Ptycz, qui ont charmé votre enfance, ne seront jamais pour votre coeur, des objets dans les quels l'amertume du regret vienne se mêler au charme du souvenir. Vous continuerez par votre présence à faire la joye de tous vos proches, les delices de votre voisinage, et la consolation d'un ami qui trouveroit si doux de contribuer à votre bonheur, par le sacrifice du petit nombre de jours qui lui restent à vivre. Nos coeurs enfin, ni nos voeux, n'auront point à vous suivre sur les bords du Gange. Le bonheur dont vous jouirez

ici, celui que nous devrons à votre séjour au milieu de nous, ne pouront qu'augmenter votre indiférence pour toutes les richesses du Bengale.

La douleur de votre famille à la seule pensée de votre éloignement, ne peut se représenter que par la peine que vous aviez de vous en séparer. Elle s'étoit immolée à ce qu'elle avoit cru d'abord, convenable à votre bonheur: mais aujourd'hui........ ...j'entreprendrois en vain de vous peindre toute sa joye: mettez y le comble par votre empressement à venir la partager. Je ne vous parle pas de toute la mienne. Peut-être seroit-elle plus entiere, si j'avois à croire que j'ai pu contribuer à un changement qui fait le bonheur de tous: il est l'ouvrage de la tendresse paternelle seule. J'y n'y ai d'autre mérite que celui d'en avoir autant de satisfaction que vous-même.

LETTRE XIV.

DE CLEMENCE A LEON.

Je n'ai plus de doute, mon digne ami, sur cet équilibre de biens et de maux que vous assurez éxister dans le monde. O divine providence! que vos desseins sont impénêtrables! que votre bonté est infinie! vous n'avez point écouté mes injustes murmures: vous avez eu pitié de moi; vous m'avez tendu une main secourable, et vous m'avez retirée du fonds de l'abîme.

O le plus digne des amis! C'est véritablement votre amitié et votre zéle que l'être-suprême a fait servir au changement de la plus cruelle destinée qui fut jamais. Si j'étois moins confiante en la bonté divine; si je connoissois moins le coeur sensible de ma famille, et les soins que de concert avec elle, vous prenez de mon bonheur, l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez me sembleroit un songe ......,.. je suis donc destinée à vivre au sein de ma famille; à

m'occupper avec mon généreux ami, du soin si doux de lui faire couler des jours purs et sereins. Malgré mes doutes sur toute l'étendue de mon bonheur, je ne puis contenir ma joye. Peut-être ai-je tout à craindre de son éxcès, en revoyant ma famille, mon berceau, et le plus vrai des amis que le ciel accorde quelquefois à la terre : mais rien au monde ne sauroit m'arrêter ; tres incessamment je vole à Annopolis.

LETTRE XV.

DE LEON A CLEMENCE

Vous voilà donc bien convaincue de cette providence qui change les événemens à son gré, et dont la bonté divine dispose de la maniere la plus convenable à notre bonheur. Nous ne sommes plus occupés que de votre retour. A l'arrivée de celle de vos lettres qui nous l'annonce, ces lieux ont retenti de toutes les éxclamations de la joye que votre présence doit y causer.

Il ne faut pas vous attendre à retrouver votre ancienne demeure, dans l'état heureux qu'elle devoit à votre présence et à vos soins. Nos campagnes sont languissantes; les fleurs de nos jardins livrés à eux-mêmes, ont perdu la vivacité de leurs couleurs, et le doux parfum dont elles embeaumoient l'air que nous respirons. La Ptycz elle-même, dans le roulement de ses eaux, semble ne plus faire entendre, ce murmure si doux, si tendre, si touchant dont vous aimiez tant à jouir: tout paroit ici, porter le deuil où nous a plongés votre absence d'auprès de votre chere famille. Venez donc rendre à ces tristes lieux, le bonheur et les charmes dont vous les avez toujours embellis.

On vous prépare des fêtes. Ces témoignages de l'amitié méritent d'être accueillis de votre part, avec une sensibilité égale à la franchise des sentimens qui vous en destinent l'homage. Jugez de toute l'étendue de l'amour que l'on conserve ici pour votre personne: il n'est rien qu'on ne se propose de mettre en oeuvre, pour qu'il ne reste plus dans votre mémoire, la moindre trace des plaisirs dont vous aurez joui loin de nous. Jusques là, ce ne sera encore

qu'une lutte innocente de rivalite entre Vilna et notre Annopolis : mais pour peu que votre retour soit différé, je ne doute point que tous vos amis ne soient transformés tout-à coup, en autant d'Agamemnons, d'Achilles, d'Ajax etc. etc. qu'ils ne se rassemblent sur les bords de la Ptycz, et qu'ils ne partent de ce nouveau port d'Aulide, pour aller vous reclamer les armes à la main. Ou trouver ensuite un Homere pour chanter tant de combats, et tant de gloire? quel homme assez confiant dans ses talens épiques, oseroit entreprendre de célébrer la Clémence Lithuanienne si supérieure par ses vertus à l'Héléne de Lacédémone? j'en conclus qu'il est infiniment éssentiel que vous reveniez au-plutôt. Sérieusement, si quelque délai quel qu'en fut le motif, venoit à tromper notre éspérance de vous voir sous tres peu de jours, j'aime mieux le connaître que de l'ignorer: c'est surtout en amitié que l'incertitude est un supplice.

LETTRE XVI.

DE CLEMENCE A LEON

Encore une de ces épreuves qui me sont si familieres, sans qu'elles cessent de blesser profondément mon pauvre coeur. Ne sachant pourtant pas quelle peut être la cause d'un dérangement si subit de ma santé, je me plais à la croire dans les vives émotions dont j'ai été agitée par les marques de tendresse que vous m'avez transmises de la part de ma famille, et par les nouvelles preuves d'attachement et de zéle que vous venez de me prodiguer, Vous devez croire, mon généreux ami, que la maladie qui vient de me surprendre me trouveroit bien résignée, si elle ne différoit point un bonheur dont j'éspérois bientôt jouir. Que pouroient en effet sur moi, des souffrances dont je reconnoîtrois la source dans les témoignages de la plus tendre affection que je viens de recevoir des respectables auteurs de mes jours? je suis prête à leur faire le sacrifice de ma vie.

Laissez moi donc croire que ma santé n'est dérangée que par le doute que mon coeur puisse suffire à la mesure du bonheur qui l'attend au moment de ma réunion à ma famille. Cette pensée ne peut que bien accélérer mon retablissement: elle est si douce! je vous promets de ne négliger de mon côté, aucun moyen pour être en état de me mettre promptement en route, sans qu'il soit besoin d'user de violence pour m'arracher à un séjour dont les attraits ne peuvent qu'être bien subordonnés dans mon coeur, à ceux d'Annopolis.

On ne me verra jamais aspirer à la célébrité d'Héléne qui vit s'armer en sa faveur tous les héros de l'ambition: Je ne prétends qu'a l'intérêt de ceux de l'amitié dont vous étes si digne d'ètre *l'Agamemnon.* Si un nouveau port d'Aulide s'éleve sur les bords de la Ptycz, il ne sera point souillé du sang d'une *Iphigénie.* Loin de consentir à son sacrifice, l'on vous verra, vous le premier des héros en amitié généreuse, braver un oracle imposteur, arracher la victime au glaive du sacrificateur: et de la même main dont vous aurez immolé cet autre Chalchas sur son propre autel, orner d'une couronne

de mirthe, le front de l'intéressante princesse. Je ne m'en rapporterai point à un *Homere* du soin d'emboucher la trompette. J'invoquerai l'amitié, et je chanterai la générosité de votre coeur. Elle méritera, à la Ptyrz et à mes chants, de passer à la derniere postérité, accompagnés de plus de gloire que l'Iliade et l'Odissée, le Ximoïs et le Scamandre.

Mes voisins me trouveront toujours empressée à mériter leur bienveillance et leur attachement: l'amitié semble réunir toutes ses douceurs dans les liens qui nous attachent à ceux dont nous sommes habituellement environnés. mais je ne pense pas que les fetes soient son véritable élément. Il me suffiroit de cette opinion pour desirer de la part de nos amis, un accueil différent de celui que leur bonté me destine.

Vous, mon estimable ami, n'abusez pas du plaisir que je goûte à vous entendre me dire des choses bien aimables: craignez que des complimens trop flatteurs ne trahissent ma confiance dans la sincérité que j'attends de vous, et qu'ils ne finissent par séduire mon amour-propre.

Cette fois-ci pourtant, je ne cours aucun

risque. Ces campagnes désolées, ces prairies dépouillées de verdure, ces fleurs décolorées et fletries, qui vous attristent, sont un de ces revers que la beauté de la nature doit éprouver dans tous les pays. Ni mes soins, ni mes voeux n'eussent point dispensé de cette loi commune, les lieux où vous étes: mais j'aurois trouvé de la douceur à partager votre peine de cette disgrace de nos champs et de nos jardins. Si vous vous fussies même persuadé qu'en contemplant ensemble le deuil dont la nature se couvre après la belle saison, il vous en sembloit moins lugubre sans doute que je me serois plue à le croire.

LETTRE XVII.

DE CLEMENCE A LEON.

Si le célérité de la poste seconde mes voeux, la nouvelle de mon retablissement vous parviendra aussitôt que celle de ma

maladie. J'ai pris de plus, toutes les mesures que l'amitié suggere, pour épargner à l'amitié jusques aux moindres sollicitudes.

Je suis encore à coucevoir par quel éffort de la nature, je suis parvenue à surmonter l'accablement dont j'ai été comme anéantie pendant plusieurs jours. Je m'en suis relevez avec la force d'un héros qui se montre supérieur à un revers, et avec une santé plus florissante que je ne l'eus jamais. Voilà bien encore, votre balance de bien et de mal dans ce meilleur des mondes possibles.

Je ne suis plus occupée que des préparatifs de départ, toujours plus ou moins difficiles, selon que l'on a fait un séjour plus ou moins long, dans les lieux dont on se propose de s'éloigner. Les sentimens dont on m'a honorée ici, reclament dans ce moment d'un long adieu, tout ce que leur doivent ma sensibilité et ma resonnaissance. J'y ai pris des engagemens avec tout ce que la bonté et la bienveillance ont d'affectueux; les attentions et les prévenances, de plus délicat. Ne faut-il pas que mon coeur et la bienséance s'occupent du soin de m'en bien acquitter?

L'obligation de remplir ces devoirs sa-

crés, éxige de ma part, le sacrifice pénible d'abrêger cette lettre. Je m'y détermine sans hésiter, persuadée que les momens ravis à nos ertretiens d'aujourd'hui, sont autant de retranché sur ceux qui peuvent différer encore notre réunion.

LETTRE XVIII.

DE CLEMENCE A LEON.

Que n'étes vous aussi heureuse à vous garantir de maux, que vous étes attentive à les épargner à vos amis! votre derniere lettre a prévenu la douleur que devoit nous causer celle qui la précédoit. Elles nous sont arrivées l'une et l'autre au même instant. Nous devons à la bonté de votre coeur, le prodige d'une justesse de calcul qui s'est changé pour nous en un bienfait. Vous ne pouvez donter que la plus vive reconnaissance ne se mêle à toute notre joye.

Il nous suffit de la seule idée du plaisir

que nous aurons à vous posséder ici, pour juger de la peine que l'on aura de vous perdre aux lieux où vous êtes. Mais pardon de ma franchise: nous ne sommes pas sans iuquiétude sur les suites que peuvent avoir pour nous, les regrets de vos amis nouveaux, leurs instances et votre reconnaissante sensibilité. . . . . j'allois placer parmi nos justes sujets de crainte, le silence d'une vaste campagne qui ne sauroit soutenir le parallelle avec les scenes variées d'une grande ville, et ses plaisirs toujours renaissans: j'ai écarté cette idée comme on rejette une mauvaise pensée. Vous savez ce qu'il faut croire de la sorte de bonheur dont tant de gens se vantent de jouir dans le tumulte du monde; jamais vous ne vous laisserez entraîner par le tourbillon : mais reste toujours comme un juste sujet d'alarme pour nos coeurs et pour nos voeux, l'effet des sentimens que vous méritez si bien que l'on vous temoigne, et celui de la reconnoissance que vous ne pouvez manquer d'en avoir.

Si nos craintes venoient à se réaliser, ce ne seroit plus de l'état de langueur de nos jardins que je devrois vous entretenir; j'au-

roiś bien plutôt à vous peindre la tristesse de nos coeurs. Ce tableau seroit au moins bien dégagé de tout ce qui ne vous a paru qu'un compliment, dans celui que je vous ai fait de nos campagnes. C'est alors qu'elles seroient véritablement à nos yeux aussi tristes que je vous les ai montrées. La nature en éffet, n'a point de beauté qui ne devienne pour nous un objet lugubre, lorsque nous la voyons au travers de la douleur.

Les témoignages d'attachement que vous recevrez de vos amis lors que vous léur serez rendue, n'auront rien dans leur éspece, qui ne doive être agréable à votre coeur. Leur premier soin sera d'écarter de l'accueil que vous devez en reccevoir, jusques aux moindres choses qui pouroient se trouver en opposition avec vos souhaits, ou trop peu conformes à vos gouts. L'amitié ést clairvoyante: toujours elle saisit les objets dans leur véritable point de vue. Dégagée du bandeau qui si souvent égare, l'amour dont elle ne connoît ni les emportemens, ni les caprices, jamais elle n'en commêt les erreurs.

Il n'est rien de si aimable que votre opinion sur la cause de votre maladie; nous

ne partageons le charme que vous attachez à votre supposition, qu'autant que vous en aurez recueilli le fruit que vous en avez espéré. Il ne nous manquera plus que de vous voir arriver ici, rayonnante de santé et de contentement.

LETTRE XIX.

DE CLEMENCE A LEON.

J'ignore, mon éstimable ami, si toutes les raisons que vous pouriez soupçonner de nature à me retenir ici, ou à y prolonger mon séjour, se sont présentées à votre ésprit: de mon côté, je n'en connnois aucune qui soit en état même de balancer un instant dans mon coeur, le voeu de me réunir promptement à ma famille, et de revoir des lieux dont vous étes le voisin le plus près, et surtout le plus chéri. Quel motif assez puissant pouroit me détourner d'un projet auquel j'attache mon unique bonheur?

Vous savez mieux que moi, qu'on ne doit pas l'attendre du s éjour d'une grande ville, de ces grandes sociétés ou chacun, avec l'air de s'attacher à tous, ne vit en éffet que pour soi. L'intérêt des plaisirs y rapproche sans cesse les hommes, sans que leurs coeurs s'unissent. De ce contact stérile pour l'amitié, est née une politesse simulée dont l'empréssement imposteur est si souvent funeste à celui qui n'a point l'éxpérience du monde. Sous les faux de hors d'une amitié naïve et franche qui paroit s'intéresser à tous ceux que l'on fréquente, on ne s'intéresse véritablement à personne. L'absence d'une fête, de la part de l'homme le plus chéri, au moins en apparence, n'en a jamais diminué les plaisirs, ni troublé la joye. De tous ceux qui l'accueilloient, qui le fêtoient et sembloient lui être sincerement attachés, il n'en est peut-être pas un seul qui au besoin, voulut lui faire le sacrifice d'un moment, s'il falloit le retrancher de l'une de ces parties de plaisir prétendues délicieuses, et toujours recherchées par les coeurs vides d'amitié. Je ne fais que repetter ici, votre opinion des grandes sociétés dont vous m'avez souvent entretenue.

J'y ajoute, qu'il n'arrivera jamais à mon coeur de choisir son domicile en semblable pays.

A l'égard des sociétés toujours tres circonscrites de la campagne, où il en est tout autrement, je puis en parler un peu de moi-même. Il est rare de n'y avoir pas pour amis, le petit nombre de personnes avec lesquelles on vit en communeauté de ces jouissances douces et paisibles, qui n'admettent ni conflit de rivalité, ni combat d'intérêt, ou d'ambition. Qu'importe que vous y soyez aimé par besoin, plus peut-être que par goût: qu'on n'y souffre de votre absence, que parce qu'elle y est une privation de quelques ressources contre les langueurs de l'isolement et de l'ennui: qu'une de vos lettres n'y soit un événement et une sorte de jouissance, que parce que les distractions y manquent: toujours est-il vrai que vous y étes aimé de bonne-foi.

Le passage du cercle étroit de l'intimité sur le grand théâtre du monde, où votre société, vos entretiens, vos lectures, vos promenades, votre correspondance n'ont plus de vides à remplir, ce passage dis-je, est la grande crise de l'amitié, et souvent son

écueil, de même qu'une longue absence. Si elle soutient ces deux épreuves, comptez que vous avez pour toujours un ami vrai dont la rencontre après la découverte de la pierre-philosophale, est peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde.

Vous étes cet ami. Vous avez triomphé de l'une et l'autre épreuve, avec une constance et une fermeté égales au courage que le vaillant Amadis fit éclater au passage de *L'arc des loyaux amans*. Si les fleurs dont la tête du héros des Gaules fut conronnée, n'ont point orné votre front, vous en avez été dédommagé par l'amitié d'une famille entiere, et par l'estime publique que votre reconnaissance et votre attachement pour cette même famille, vous ont si justement méritée.

Voilà, mon digne ami, un bien beau sujet d'épisode qui ne m'échappera pas dans le poëme où je vais chanter notre Ptycz, et la gloire que vous avez acquise sur ses bords. Pourquoi craindrais-je d'anticiper sur l'événement, en vous attribuant d'avance une action glorieuse? il n'en est aucune dont je n'aye reconnu le germe dans la loyauté de votre coeur.

Encore un mot de l'amitié: c'est un chapitre inépuisable pour des amis. Je crois avec vous qu'elle fut toujours éxempte des erreurs de l'amour : mais lors qu'elle a la franchise de celle qui nous unit, on ne peut se dissimuler qu'elle ne soit sujette aux mêmes alarmes. Oui, mon digne ami, elle a aussi ses tourmens; et quand je ne serois pas la premiere intéressée à y compâtir, je ne pourois que bien chérir ses craintes et ses inquiétudes si tendrement éxprimées dans votre derniere lettre.

En vous disant que je redoutois les fêtes parce que je ne les comptois pas au nombre des jouissances de l'amitié, je n'ai point prétendu que nos amis et nos voisins dussent sacrifier leur goût à la situation de mon coeur, ni leur opinion des plaisirs à celle que j'en ai. Mon principal dessein a été de leur épargner des soins, et de leur demander un accueil amical à la place d'une reception dont le seul appareil feroit trop bien le compte de l'amour-propre. S'il en est temps encore, faites agréer ces motifs tres étrangers à ceux dont se couvre si souvent une fausse modestie. Vous, mon digne ami, qui connoissez mon coeur, rece-

vez tous les voeux de bonheur que je ne cesse de former pour vous.

LETTRE XX.

DE CLEMENCE A LEON

Me voilà libre d'un homme dont je redoutois les mille raisons, qui parloient en sa faveur; et qui de plus, s'est acquis toute mon éstime par la noblesse de ses procédés. Cette mille et unième raison n'étoit peut-être pas celle qui dût le moins m'agiter d'inquiétude et de crainte; qu'en pensez vous? il est parti sans laisser au moins sur mon coeur, le poids importun d'un refus que j'aye prononcé en sa présence. C'étoit sans doute le moindre des égards que je dusse aux sentimens qu'il a manifesté pour moi. Vous jugerez par sa lettre à ma chere cousine que je veus vous transcrire, qu'il n'eut pas été peut-être trop prudent à moi de l'entendre lui même, et de ne pas éviter soigneusement sa rencontre. Voici comment il s'éxprime:

Madame la Palatine

„ Je vais me rendre dans les grandes „ indes. Je ne saurois être arrèté dans cette „ entreprise, ni par les difficultés d'un si „ long voyage, ni par les périls du trajet. „ J'y suis appelé par la voix du devoir et „ de l'honneur; par l'ardeur de mon zéle „ pour le service de mon prince et de mon „ pays.

„ J'avois osé élever mes voeux jusques „ à la main de Mlle La Comtesse votre di- „ gne cousine, et je m'étois flatté d'arriver „ à ma destination, sous les auspices d'un „ heureux hymen .... j'y conserverai „ un éternel souvenir de vos bontés; j'y au- „ rai sans-cesse présent à mon ésprit, l'être „ adorable auquel j'eusse voulu élever des „ autels, et dont j'admire en dépit des sen- „ timens de mon coeur, le glorieux d'e- „ vouement à sa famille et à sa patrie.

„ Je n'étois touché du brillant état dont „ je vais jouir, que par l'éspérance qu'il „ me seroit commun avec Mlle la Comtesse „ votre intéressante cousine, qui devoit en „ relever le prix par les qualités de son „ coeur, et ajouter à son lustre par l'éclat „ de ses vertus. Associé à un ange dans

„ l'éxercice des fonctions qui intéressent la
„ félicité des peuples, je devois m'attendre
„ aux bénédictions d'une nation entiere dont
„ le bonheur alloit devenir le gage de celui
„ de notre union.

;„ Déja, je voyoìs l'Asie à genoux, re-
„ mercier le ciel, à l'arrivée de cette se-
„ conde *Eliza* qui devoit lui retracer les
„ graces et les vertus qu'elle avoit chéries
„ dans la premiere. Deja . . . . adieu,
„ Madame La Paletine; écartez de votre
„ pensée ma vive douleur: ne conservez
„ de moi dans votre mémoire que les sen-
„ timens de mon respect et de ma recon-
„ naissance.

Le Comte d'Arondel

Eh! bien, mon brave militaire; n'est il pas vrai que nos loix sont opposées en tout à celles que vous suivez vous autres Messieurs les hommes? c'est en cherchant le péril que vous acquérez de la gloire; et nous, êtres faibles et timides, ce n'est qu'en le fuyant que nous pouvons ésperer de conserver la nôtre.

Vous trouverez sansdoute que ma très chere cousine à qui les régles ordinaires de

la bienséance et de la politesse prescrivoient de répondre à la lettre que vous venez de lire, a biaisé quelque peu autour de la question; mais qu'au total, elle s'est assez bien acquittée de la commission épineuse. Voici sa réponse:

„ Le vrai mérite, Monsieur Le Comte, „ ne reçoit pas toujours sa récompense. „ Vos voeux au moins eussent été cou„ronnés, si vous n'aviez eu à vaincre des „ sentimens qui vous ont paru dignes „ d'être respectés, et que vous avez honoré „ de vos propres suffrages. Permettez moi „ d'admirer à mon tour, cette noble fran„chise de votre part; elle mêt le dernier „ sceau à la confiance que j'avois prise de„puis long-temps dans la générosité de „ votre coeur, et dans la droiture de vos „ intentions.

„ Vous portez, Monsieur Le Comte, un „ nom dont s'honore l'Angleterre. Vos il„lustres aucêtres l'ont attaché à la gloire „ dans l'Europe; vos lumieres et vos vertus „ vont le rendre précieux à l'Asie. Ce nom „ que je ne prononce jamais sans une sorte „ de vénération, rappelera éternellement à „ l'europe savante, ces célébres marbres de

„ Paros si justement nommés depuis les
„ *marbres d'Arondel*, qui ont débrouillé le
„ cahos Chronologique de quatorze siecles, et
„ dont l'Université d'Oxfort qui les tient
„ de la munificence de l'un de vos ayeux,
„ se vante avec orgueil, comme du monu-
„ ment historique le plus incontestable qui
„ soit au monde.

„ La Providence, Monsieur le Comte,
„ vous destine à des choses grandes et di-
„ gnes de vous. Votre prince et votre pa-
„ trie attendent des prodiges de vos grands
„ talens, dans l'administration d'un pays où
„ il est si difficile de faire le bien. Vous
„ aurez le courage de l'entreprendre; vous
„ aurez la gloire de l'opérer; et l'éstime du
„ monde entier sera votre récompense.

„ Pour moi, Monsieur le Comte, qui ne
„ connois point de bornes à ma confiance
„ dans les qualités de votre coeur, et dans
„ les talens de votre ésprit, je ne prévois
„ que des succès dans la glorieuse carriere
„ qui va s'ouvrir devant vous. Mes voeux
„ et ceux de ma famille ne cesseront de
„ vous y suivre. L'accueil favorable que
„ vous daignerez faire à ces éxpréssions de
„ l'intérêt vrai que nous prenons à votre

„ bonheur et à votre gloire, deviendra le prix
„ le plus flatteur de l'éstime que tous tant que
„ nous sommes *sans éxception*, nous con-
„ serverons à jamais pour votre personne.

Le comte me paroit en éffet, si parfaitement digne d'une éstime sans reserve, qu'en mon particulier, je la lui conserverai avec un soin réligieux.

Ne m'accusez pas, mon digne ami, des délais de mon départ; on ne transige avec la bienséance, qu'en s'acquittant des devoirs qu'elle impose. J'y manquerois, si je partois avant le retour ici, de quelques personnes qui en ont suivi tres soigneusement les lois à mon égard. Vous seriez autant affecté que moi-même, si j'emportois avec moi, les apparences de l'ingratitude.

Soyez aureste sans inquiétude sur les événemens de mon voyage: je dois y être placée entre le Zéle et l'amitié. Les cheres cousines de *Mowiczbraha* veulent ajouter à toutes les marques d'empressement dont elles m'ont comblée, la politesse de me reconduire. Je reprends en leur faveur, le refus d'une fête dont elles sont si dignes d'ètre les reines. J'en recommande l'ordonnance à toute la courtoisie de votre aimable chevalerie. Mais

prenez garde à vous mon charmant chevalier-philosophe, de même qu'à toutes vos fleurs. Il se trouve parmi tout celà, un teint qui pouroit faire sécher de désespoir sur leur tige, toutes les roses et tous les lys de vos jardins; et deux grands beaux yeux noirs lançant à la fois des traits vifs et pleins de douceur, qui me semblent fort capables de vous faire voir le bout de la philosophie. Je termine cette lettre par mon refrain favori: *tres incessamment je pars pour Annopolis.*

LETTRE XXI.

DE LEON A CLEMENCE.

Je conclus de votre derniere lettre, estimable amie, que ces quelques mots doivent vous rencontrer en chemin, ou vous trouver un pied à l'étrier. Je ne les aurois point mis au hazard de cette alternative si j'avois moins à coeur de ne laisser ni vide ni lacune dans notre correspondance.

Si vous n'étes point la femme forte de

l'évangile, vous la vallez bien. Vous avez remporté sur vous-même, à l'égard d'un homme bien intéressant, une victoire pour la quelle vous devez de bien grandes actions de graces à votre prudence ordinaire: et cependant je juge à vos expréssions, qu'au défaut de cette patrie si digne de tout votre amour, cet homme rare dont j'honore le mérite autant que vous-même, auroit bien pu occuper dans votre coeur, la même place qu'il a obtenue dans votre éstime; tout ce que vous m'en apprenez me prouve qu'il en étoit bien digne. Il ne seroit plus resté que la difficulté d'un trajet de vingt-un mille verstes: mais des époux dont l'union fait le bonheur, sont rarement occupés d'un semblable calcul.

Moi, qui vis heureux sous l'empire de l'amitié, j'étois prêt à lui faire tous les sacrifices que lui doit ma reconnaissance. Je laissois là, édifications, plantations, douceurs de la retraîte, charmes de la solitude; et j'allois courir toutes les chances de votre singuliere destinée.

J'éspere pour votre bonheur et pour mon âge, que je n'aurai plus à vous suivre, pour un semblable motif, que dans votre patrie,

votre voisinage, et votre parenté où l'on n'a point à marcher à tâtons. Ce sont mes trois conditions avec le ciel, lors que je lui demande qu'il vous inspire conformement à sa plus grande gloire, et à votre plus grande félicité.

Grand-merci, pour votre charitable avertissement: mais

Si vous voulez que j'aime encore
Rendez moi l'âge des amours,
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez s'il se peut l'aurore.

hélas! ils sont passés ces temps où l'on aimoit jusques aux dangers que l'on pouvoit courir en présence de deux beaux yeux noirs ou bleus; la couleur n'y fait rien : il n'y a pas plus à se fier aux uns qu'aux autres. Dans la jolie fête qui se prépare pour vos cheres cousines, ces yeux dont vous prétendez que j'ai tant à redouter le pouvoir, vous les verrez jaloux d'opérer de bien autres merveilles que celle de déconcerter ma philosophie antique.

Je suis bien plus rassuré encore à l'égard de mes fleurs. Je vous laisse à deviner quelle

est celle d'entre les mortelles, qui de l'aveu de flore elle-même, soit la seule que l'on ait à redouter dans l'étendue de son empire. Hâtez vous de venir régner ici dans le vôtre. Quel plus beaû trône que celui de l'amitié où vous devez être assise environnée de nos coeurs!

LETTRE XXII.

DE CLEMENCE A LEON.

Vous avez manqué, mon digne ami, aux voeux de mon amitié, dans le plus beau jour de ma vie. Vous me devez aumoins de mêler tous vos regrets à la peine que j'en ai eue. Je ne sais plus si dans un premier mouvement, je n'ai pas voulu maudire tout ce que vous avez nommé, charmes de la solitude, douceurs de la retraîte, que j'accusois de votre absence d'Annopolis au moment où j'y suis arrivée. Il est plus certain que je n'en aurois pas eu le pouvoir. Je goûtois un torrent de delices dans les bras de ma famille. Mon âme s'étoit comme anéantie dans les doux épanchemens

de l'amour paternel et de la tendresse filiale; elle ne sembloit renaître au sentiment que pour le perdre encore.

A cette scene attendrissante, a succédé celle des serviteurs de notre maison, qui m'ont vue naître, qui m'ont portée dans leurs bras, et qui de leurs soins assidus et fideles, ont secouru mon enfance: L'inépuisable sensibilité de ma chere soeur Angélidiska soutenoit la plus forte épreuve, par les touchans témoignages d'affection de ces bonnes gens qui imploroient tous ensemble pour les deux soeurs enfin réunies, et pour notre famille, toutes les bénédictions du ciel. Quelles étoient douces les larmes qui ont coulé dans cette journée! âmes apathiques! coeurs stériles! c'est à un si touchant spectacle qu'il falloit vous trouver; vous y eussiez appris à sentir.

Dans le transport de ma joye, dans le délire de mon bonheur, je me suis portée rapidement sur le plateau dont le sol velouté de gazon est de niveau avec celui du grand jardin, et d'où la vue embrasse la belle campagne d'Annopolis. Là, ayant en face de moi, le magnifique Vallon dont les eaux sinueuses de la Ptycz arrosent les vertes

prairies; à ma droite, le principal corps de logis de notre agréable habitation, sa terrasse en fleurs, son verger en quinconce et la belle allée de tilleuls; à ma gauche, le chemin ombragé de saules antiques, bordé de champs et de prairies, terminé par une vaste piece d'eau qui le dispute à la transparence du cristal, et par les innombrables bâtimens de la ferme; à genoux, la tête inclinée et les mains jointes, je me suis écriée:

Je vous salue o ma terre natale! que je souhaite à jamais heureuse! vous ne cesserez d'avoir des droits à mon amour, car vous avez donné le jour à ceux dont je l'ai reçu. C'est dans votre sein que leur coeur a été doué de bonté, c'est dans votre sein que leur âme s'est empreinte de toutes les vertus. Ah! celle qui jouit de vos bienfaits, pouroit elle oublier de vous offrir un tribut de graces et de reconnaissance? o terre de mes peres! qui conservez le dépot précieux de leur dépouille mortelle! o terre tendrement chérie! qu'habitent les êtres du monde les plus chers à mon coeur! recevez avec mes protestations d'un éternel amour, la promesse que je vous fais aujourd'hui, de ne laisser passer aucune année de ma vie,

que je ne vienne en ce même lieu, le même jour que vous m'avez donné la naissance, vous en offrir un hommage solemnel de ma gratitude, en répendant des fleurs sur ce berceau d'une famille adorée.

Ayant détaché aussitôt de ma tête de mon col et de ma ceinture, les guirlandes de fleurs que les gens de la maison y avoient attachées à mon arrivée; pénêtrée d'un sentiment religieux mêlé d'amour, je les ai disposées en cercle au tour de moi, sur ce même gazon que mon coeur attendri venoit d'arroser de mes larmes.

C'est à votre pinceau, mon digne ami, que je confie le soin de representer toutes ces diverses scenes qui ont ému si délicieusement mon coeur, et dont il m'est si pénible que le vôtre n'ait point joui. Par une de ces licences que je crois permises enpeinture comme en poësie, ménagez vous dans le tableau, une place à côté de moi, afin que rien ne manque au plaisir que j'aurai à le contempler bien souvent.

J'ai de la peine de vous savoir coupable de négligence à l'égard de ma chere soeur Angélidiska. Elle n'est nullement contente de votre silence; et cependant, voyez dans

ce billet, combien la bonté naturelle de son coeur, et ses sentimens pour notre ami commun, ont sçu adoucir le reproche le mieux fondé.

„ La solitude, ami vrai d'une famille qui „ se plait toujours à vous chérir, a étran- „ gement abusé de votre confiance, sous un „ rapport qui me touche infiniment. J'ignore „ ce qu'elle à fait pour votre bonheur dont „ il eut peut-être mieux vallu de nous „ laisser le soin; mais elle a retourné votre „ mémoire à peuprès comme on retourne „ un gant. On n'y reconnoit plus le moindre „ vestige du souvenir que vos véritables „ amis étoient si jaloux d'y conserver.

„ Si j'avois pu lui soupçonner ce funeste „ pouvoir, à l'heure qu'il est, il ne se trou- „ veroit pas une plante dans vos jardins ; „ il ne resteroit pas pierre sur pierre dans „ votre perfide hermitage : j'y aurois mis „ en pieces de mes mains, la coupe em- „ poisonnée dans laquelle elle vous a fait „ boire sans mesure les eaux du léthé.

„ Il n'est personne ici, qui ne m'eut bien „ secondée dans une entreprise où il n'eut „ point sagi de faire éclater une colere „ d'Achile, mais la sainte colere de l'ami-

„ tié pour vous remettre en possession de
„ votre mémoire.] J'aurois recueilli de ce
„ coup de vigueur, de vous voir au milieu
„ de nous, où nous voulons tous que vous
„ soyez. Combien je m'applaudirois de
„ vous avoir ainsi vengé de l'ingratitude de
„ votre retraîte à la quelle vous avez sacri-
„ fié la société de vos amis; et d'avoir é-
„ pargne à l'éstime et à l'affection que mon
„ coeur vous conservera éternellement, la
„ peine de votre silence.

Pour moi, mon digne ami, je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et je ne doute pas que vous ne soyez disposé à le bien entendre. C'est assez pour vous de la solitude, et beaucoup trop pour notre Annopolis de votre séjour hors de son sein: venez vous réunir à nous. Ma proposition n'a rien d'incompatible avec les droits que vous conserverez sur votre reconnaissance, à des voisins éstimables et généreux, ni avec la douceur de leur société dont vous continuerez à jouir. Je me flatte que vous applaudirez ici, à la maniere dont nous savons éstimer le mérite, et au soin que nous prenons d'y cultiver l'amitié. Nous y attendons avec toute l'impatience du desir, non votre réponse, mais votre personne.

LETTRE XXIII.

DE LEON A CLEMENCE

Je ne désobéis un moment à vos ordres que pour vous annoncer que je vais m'y soumettre. J'attends d'être auprès de vous, au sein de votre généreuse famille, pour vous parler à tous, de mon dévouement, de mon zéle et de ma reconnaissance. Voici ma réponse à Mde votre digne soeur Angélidiska.

Madame La Comtesse!

Il en est de ma mémoire comme de mon coeur; votre image chérie est fidélement conservée dans l'un et dans l'autre, par l'attachement et la reconnoissance: elle ne s'y éffacera qu'au moment où la mort viendra nous ravir, à moi l'éxéstence, et à vous le plus zélé et le plus vrai de vos amis. Que votre reproche ne s'adresse qu'a ma plume: encore pourais-je vous dire en sa faveur, que

ma pensée sans-cesse en action à votre sujet, au milieu de mes travaux d'édification, la forcée au silence.

Vous accusiez ma mémoire au même moment où elle n'étoit occupée que de vous. Je couronnois les embellissemens de mon hermitage, par la disposition d'un bosquet que j'ai consacré à votre coeur vertueux et à vos rares talens. On y voit votre buste environné des emblêmes de toutes les vertus dont vous honorez l'humanité; et de tous les attributs des beaux-arts dont vous faites la gloire. La colere elle-même devenue vertu en prenant la teinte de votre âme belle, bonne et sensible, y est représentée sous l'allégorie de ces pluies douces, bienfaisantes et salutaires, qui après l'orage revivent la terre languissante, de même que la rosée du matin, redonnent la vie à ses productions près de périr, et rendent l'éspérance au laboureur. Puisse cette justification de mon silence être aussi complette à vos yeux, que votre tendre reproche a flatté agréablement mon coeur.

Je suis etc. etc.

F I N.

LETTRES LITHUANIENNES.